



**HAL**  
open science

**NICOMAUQUE FLAVIEN SENIOR ET LA VIE  
D'APOLLONIOS DE TYANE : ESSAI DE  
RÉSOLUTION DU TÉMOIGNAGE DE SIDOINE  
APOLLINAIRE**

Jean-Fabrice Nardelli

► **To cite this version:**

Jean-Fabrice Nardelli. NICOMAUQUE FLAVIEN SENIOR ET LA VIE D'APOLLONIOS DE TYANE : ESSAI DE RÉSOLUTION DU TÉMOIGNAGE DE SIDOINE APOLLINAIRE. 2022. hal-03591929

**HAL Id: hal-03591929**

**<https://hal.science/hal-03591929>**

Preprint submitted on 28 Feb 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# NICOMAQUE FLAVIEN SENIOR ET LA *VIE D'APOLLONIOS DE TYANE* : ESSAI DE RÉOLUTION DU TÉMOIGNAGE DE SIDOINE APOLLINAIRE

Jean-Fabrice Nardelli

Au fil d'un livre important, L. van Hoof et P. van Nuffelen prétendent désembourber, de façon *knapp und klar*, le débat autour de leur *Testimonium* 3 à Nicomaque Flavien Senior = Sidoine Apollinaire, *Lettres*, VIII, 3. 1 :

*Apollonii Pythagorici uitam, non ut Nicomachus senior e Philostrati sed ut Tascius Victorianus e Nicomachi schedio exscripsit, quia iusseras, misi; quam, dum parere festino, celeriter eiecit in tumultuarium exemplar turbida et praeceps et opica translatio,*

« the life of Apollonius the Pythagorean I have sent you, because you ordered me to do so, not as Nicomachus the Elder transcribed it from the manuscript of Philostratus but as Tascius Victorianus did from that of Nicomachus. Whilst I hastened to obey, a disordered and hasty and barbaric transcription quickly ended up in a confused copy ».<sup>1</sup>

Dans un bref commentaire dont la rédaction camoufle la dépendance totale envers la meilleure étude existante<sup>2</sup> et en s'embarrassant au minimum de lexicographie, ils passent en revue les trois interprétations possibles de cette phrase absconse (l'évêque adresse à Leo<sup>3</sup> soit son apographe de la copie faite par les soins de Victorianus d'une édition grecque de la *Vita* de Philostrate confectionnée par Nicomaque<sup>4</sup> ; soit la version latinisée de ses propres mains de l'édition nicomachéenne de la *Vita* grecque telle qu'éditée et abrégée par Victorianus<sup>5</sup> ; soit l'itération de la copie réalisée par Victorianus d'une traduction latine due à Nicomaque<sup>6</sup>), avant de statuer rondement :

<sup>1</sup> *The Fragmentary Latin Histories of Late Antiquity (AD 300-620). Edition, Translation and Commentary*, Cambridge, Cambridge University Press, 2020, pp. 50-53 en 50-51 ; la suite immédiate du passage latin sera citée et soupesée en temps utile (*infra*, n. 30).

<sup>2</sup> Alan Cameron, *The Last Pagans of Rome*, Oxford, Oxford University Press, 2011 (livre habile mais des plus tendancieux : F. Paschoud, 'On a Recent Book by Alan Cameron: The Last Pagans of Rome', *Antiquité Tardive* 20, 2012, pp. 359-388 ; S. Ratti, *Polémiques entre païens et chrétiens*, Paris, Les Belles Lettres, 2012, pp. 179-187, 273-274), pp. 548-554. Le scolaire (*Forschungsbericht* + discussion) I. Prchlik, 'Sidonius or Flavianus: By Whom Was Philostratus' *Vita Apollonii* Translated into Latin?', *Acta Universitatis Carolinae Philologica* 22, 2008, pp. 199-210, lui est à divers égards supérieur malgré des faiblesses et quelque naïveté (*infra*, n. 8, 20, 28, 42, 93).

<sup>3</sup> Léon de Narbonne, juriste et *consiliarius* sous Euric puis Alaric II, dont Sidoine, qui lui consacre son *carmen* (ci-après abrégé en *c.*) 23, 446-454, vante le panachage de la culture légale avec les belles-lettres ; il semble avoir été une figure intellectuelle majeure de son temps. Cf. D. Amherdt, *Sidoine Apollinaire, le quatrième livre de la correspondance. Introduction et commentaire*, Berne, Peter Lang, 2001, p. 451 ; D. Liebs, *Römische Jurisprudenz in Gallien (2. bis 8. Jahrhundert)*, Berlin, Duncker & Humblot, 2002, pp. 53-57 ; G. Maier, *Amsträger und Herrscher in der Romania Gothica. Vergleichende Untersuchungen zu den Institutionen der ostgermanischen Völkerwanderungsreich*, Stuttgart, Franz Steiner, 2005, p. 126 ; R. Goulet, 'Léon de Narbonne', *Dictionnaire des philosophes antiques*, IV, Paris, CNRS, 2005, pp. 87-88. On ne sait presque rien sur le grammairien Victorianus : Goulet, *DPhA* VII, *ibid.*, 2018, p. 152. Selon Sidoine, le double intérêt de la *Vita* est de faire connaître les contrées orientales avec leurs sages et d'exalter en Apollonios un modèle, certes païen, de toutes vertus (T. Hopfner, 'Apollonios von Tyana und Philostratos', *Seminarium Kondakovianum* 4, 1931, pp. 149-154, 159-162 [Christ de Tyane] ; R. MacMullen, *Enemies of the Roman Order. Treason, Unrest, and Alienation in the Empire*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1966, pp. 112-115 ; P. Courcelle, 'Connais-toi toi-même', de Socrate à saint Bernard, Paris, Institut d'études augustiniennes, 1975, pp. 64-67 ; M. Forrat in E. des Places et ead., *Eusèbe. Contre Hiéroclès*, Paris, Le Cerf, 1989, pp. 30-55 ; C. P. Jones, 'Apollonius of Tyana in Late Antiquity', in S. F. Johnson (ed.), *Greek Literature in Late Antiquity. Dynamism, Didacticism, Classicism*, Aldershot, Ashgate, 2006, pp. 60-61 ; Cameron, pp. 554-555 ; J.-M. Mandosio, 'Les vies légendaires d'Apollonius de Tyane, mage et philosophe', *Micrologus. Natura, scienze e società medievali* 21, 2013, pp. 129-130 – *silent* Van Hoof & Van Nuffelen).

<sup>4</sup> Thèse de W. B. Anderson, *Sidonius, II Letters, Books III-IX*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1965, p. 404-405 note 5. Cf. P. Bruggisser, 'Libanios, Symmaque et son père Avianus. Culture littéraire dans les cercles païens tardifs', *Ancient Society* 21, 1990, p. 24 note 41 (se réfère à la note de l'édition Loyer [*infra*, n. 5] mais tient pour une simple copie du texte grec de la *Vita*) ; G. Zecchini, 'L'autore dell'*Historia Augusta*: nuove prospettive di una vecchia teoria', dans ses *Ricerche di storiografia latina tardoantica*, Rome, L'Erma di Bretschneider, 1993, pp. 44-45 ; J.-P. Callu, *Culture profane et critique des sources de l'Antiquité tardive*, Rome, École française de Rome, 2006, p. 364 note 22 ; Cameron, p. 554 (*infra*, n. 7) ; Van Hoof & Van Nuffelen, p. 53 (voir en fin de paragraphe).

<sup>5</sup> Thèse de S. Pricoco, 'Studi su Sidonio Apollinare. I Sidonio Apollinare traduttore della *Vita di Apollonio di Tiana*', *Nuovo Didaskaleion* 15, 1965, pp. 71-98, remaniée par A. Loyer, 'Études sur Sidoine Apollinaire', *Revue des Études Latines* 46, 1968, pp. 83-87, *Sidoine Apollinaire*, III *Lettres (Livres VI-IX)*, Paris, Les Belles Lettres, 1970, p. 197 note 5, ll. 9 sqq. Cf. Dubuisson [n. 44], p. 528 ; P. Mascoli, 'Sulle opere perdute di Sidonio Apollinare', *Annali della Facoltà di Lettere e Filosofia* (Bari), 47, 2004, p. 191 ; Amherdt, pp. 307, 451.

<sup>6</sup> Thèse de Mommsen (Van Hoof & Van Nuffelen, p. 52 note 88, *infra*, n. 82). Traube la modifie en ce que Nicomaque aurait juste entamé l'entreprise de traduction, laquelle aurait été achevée et 'éditée' par Victorianus ; cf. J. Zetzl, 'The Subscriptions in the Manuscripts of Livy and Fronto and the meaning of *emendatio*', *Classical Philology* 75, 1980, p. 48 note 32 ; O. Pecere, 'La tradizione dei testi latini

« in sum, the passage can only be interpreted in one sense: Sidonius sent Leo a transcription of the Greek Life of Apollonius, based on the manuscript as corrected first by Nicomachus Flavianus and subsequently by Victorianus » (*Fragmentary Latin Histories*, p. 53 et conclusion de leur commentaire) <sup>7</sup>.

On s'entendra sans difficulté sur les lexèmes-clés autour desquels tourne l'exégèse : le verbe *exscribere*, le tour *non ut... sed ut* et l'adjectif *opicus* <sup>8</sup> ; mais il me semble difficile d'accorder aux deux Belges davantage que le mérite d'avoir anéanti une bonne fois la vraisemblance de la thèse de Pricoco-Loyen <sup>9</sup>. Or J. Schwartz avait déjà dit l'essentiel en l'espace d'une phrase, si bien que la demi-page dédiée à la réfutation de ce modèle friable aurait pu être mieux employée considérant l'espace étroit dans lequel s'enferme l'examen du texte par les Belges :

« on voit mal Nicomaque transcrivant un texte grec et Victorien faisant un abrégé de ce même texte grec tandis que Sidoine, à la phrase suivante, qualifie son propre travail de *translatio*, dont le sens normal, chez lui, est celui de 'copier, transcrire' » <sup>10</sup>.

Force objections de détail, soit d'ordre lexicographique ou grammatical, soit relevant de la psychologie littéraire (Sidoine est un styliste dont la *Weltanschauung* infléchit la langue), et un constat de désaccord méthodologique m'apparaissent devoir être opposés à Van Hoof & Van Nuffelen ainsi qu'à Cameron. L'effet cumulatif de ces griefs ébranle la fiabilité d'une exégèse qui prétend faire exclusivement fond sur la philologie latine (les Belges revendiquent le patronage du Jacoby des *FGrHist* en raison de leur répugnance envers toute reconstruction tant soit peu imaginative des œuvres perdues [pp. 4-5] ; Cameron adore dévoiler l'ignorance linguistique des Italiens, des Allemands ou des francophones) pour développer un discours d'autorité qui tient en fait de l'intimidation.

Le premier nœud exégétique à considérer tient dans le verbe *exscribere*. Van Hoof & Van Nuffelen proclament qu'il doit signifier ici, comme ailleurs chez Sidoine, 'reproduire, transcrire, recopier' <sup>11</sup> au motif, *pace* Prchlík, que l'*exscribere* de II, 9. 5 *quamquam sic esset ad uerbum sententiamque translatus ut nec Apuleius Phaedonem sic Platonis neque Tullius Ctesiphontem sic Demosthenis in usum regulamque Romani sermonis exscripserint* y signifie 'transcrire' et non point 'traduire'. C'est incontestablement exact <sup>12</sup>, mais cela ne constitue pas, et de

---

tra IV e V secolo attraverso i libri sottoscritti', in A. Giardina (ed.), *Società romana e impero tardoantico*, IV *Tradizione dei classici, trasformazioni della cultura*, Rome/Bari, Laterza, 1986, pp. 60-61, 232-233 notes 228-230 ; C. W. Hedrick, *History and Silence. Purge and Rehabilitation of Memory in Late Antiquity*, Austin, University of Texas Press, 2000, p. 180. Ce point nous restera indifférent.

<sup>7</sup> Cf. Cameron, p. 544 « there is no reason to believe that Flavian edited, translated, or even copied a Greek text of the *VA*. But he owned a copy, which Victorianus copied and subscribed, probably for a Gallic friend, which would explain how it eventually came into Sidonius's hands. Sidonius made his own copy of this text. On this evidence, there never was a Latin translation of the *Life of Apollonius* ».

<sup>8</sup> *Pace* Pricoco, endossé par Mascoli, p. 191, il ne suffit pas, vu *exscribere*, que *translatio* désigne presque toujours une traduction chez Sidoine ; malgré Prchlík, pp. 203-204, le mot ne peut guère signifier ici que 'copie' (*infra*, n. 14 fin). Versons au dossier le fait que Paulin et Fortunat disent *translatio* de leurs réécritures, pourtant toutes personnelles, de Sulpice Sévère parce que prime pour eux la fidélité à sa *Vita Martini* : S. Labarre, *Le manteau partagé. Deux métamorphoses poétiques de la Vie de saint Martin chez Paulin de Périgueux (Ve s.) et Venance Fortunat (VIe s.)*, Paris, Institut d'études augustiniennes, 1998, pp. 77-78, 85, 120-121. Voir aussi *infra*, n. 49 fin.

<sup>9</sup> « Sidonius translated the *Life of Apollonius* into Latin, on the grounds that *translatio* must mean translation. This interpretation leads to an incongruence in the interpretation of the passage. The first sentence states that Sidonius sent the life written by Philostratus to Leo at his command (*quia iusseras*) and that he did this in the same way as Victorianus *exscribit* from the copy of Flavianus. As noted, in its normal meaning *exscribere* means 'to copy': thus the first sentence implies that Leo demanded a Greek version of the text. If we take *translatio* to mean 'translation', the second sentence would then mean that Sidonius translated the work. Yet the second sentence also states explicitly that Sidonius obeyed the command of Leo (*dum parere festino*), and this would imply that Leo had demanded a translation. Thus we end up with a contradiction between the interpretation of the first and that of the second sentence. We cannot solve the problem by taking *exscribere* to mean 'to translate', for then we jump out of the frying pan and into the fire. Indeed, the *non ut ... sed ut* clause would then mean that Sidonius' version was done not in imitation of Flavianus translating Philostratus but of Victorianus translating Flavianus' version – turning Victorianus absurdly into a translator from Latin into Greek. And if Sidonius knew of a Latin translation, why would he have made a new one and not tried to find the one that already existed? This leaves us with a simple solution: we know that *translatio* need not mean 'translation', especially in this context where a text was copied and thus transferred into a new codex. Given Leo's learning, there is no reason to suppose he would not have been able to read Greek » (pp. 51-52).

<sup>10</sup> 'À propos du vocabulaire religieux de l'*Histoire Auguste*', in *Bonner Historia-Augusta-Colloquium 1975/1976*, Bonn, R. Habelt, 1978, p. 192. Quoique brève et parcellaire, l'étude, pp. 191-193, est un modèle de clarté et de sobriété ; celle, synthétique et très dense, de La Penna *infra*, n. 16, l'est moins (« insomma, direi che l'interpretazione del Pricoco lascia ancora qualche margine d'incertezza »).

<sup>11</sup> La langue actuelle désigne par cet idiotisme la reproduction manuscrite d'un écrit quelconque : D. O'Brien, 'Comment écrivait Plotin ? Étude sur *Vie de Plotin* 8.1.4', in *Porphyre. La Vie de Plotin, I Travaux préliminaires et index grec complet*, Paris, Vrin, 1982, p. 367.

<sup>12</sup> À la différence de Pricoco, 'Studi', pp. 77-78, qui entend juste (*infra*), Loyen, 'Études', p. 85, écrit après avoir résumé l'article : « la démonstration est convaincante. Il convient pourtant de remarquer – ne fût-ce que pour souligner les difficultés du problème – que Sidoine emploie aussi le mot *exscribere* dans le sens de traduire, justement dans le passage (*epist.* II, 9, 5) où *translatus* est utilisé avec

très loin, le fin mot de l'affaire : « the extensive construction *exscribere in usum regulamque Romani sermonis* ('to copy for use in and according to the rules of the Roman language') implies that *exscribere* is here used to vary *transferre* and that its meaning would be unclear if it were not further specified » (p. 52 note 90), après Cameron, p. 548 « as for *exscriperint*, though it describes the activity of Apuleius and Cicero as translators, in context the word actually means something closer to 'represent' than 'translate' ». Cameron allègue IX, 16. 2 où *exscribere* est coordonné à *translator* et le détail concret du durcissement de l'encre garantit qu'il s'agit de la transcription des lettres destinées à former le livre IX de la correspondance sidonienne : *nam peragratis forte dioecesibus cum domum ueni, si quod schedium temere iacens chartulis putribus ac ueternosis continebatur, raptim coactimque translator festinus exscripsi, tempore hiberno nil retardatus, quin actutum iussa complem, licet antiquarium moraretur insiccabilis gelu pagina et calamo durior gutta, quam iudicasses imprimantibus digitis non fluere sed frangi*. Ces lignes de l'ultime épître de la collection sont pourtant fort problématiques : Sidoine y pose bizarrement comme son propre copiste et l'ingénuité de tout ce pittoresque soulève des doutes<sup>13</sup>. Cameron, qui coupe le texte très court, l'isole de la pièce de vers qui suit dont le couplet 40-48 suggère de de manière assez impérieuse que des considérations stylistiques et compositionnelles animent Sidoine dans le *foreshadowing* de sa mort (Hanaghan, pp. 182-184), davantage que l'espèce de vérocité matérielle littéraire qu'il dépiste. Le reliquat de l'argumentation cameronnienne se monte à peu de chose<sup>14</sup>. Bien que l'usage linguistique du V<sup>e</sup> siècle tel que nous le fait connaître un correspondant de notre évêque corrobore les vues de Cameron<sup>15</sup>, « inoltre è curioso che nei due pezzi, già citati, in cui Sidonio usa *insieme* i verbi *exscribere* e *transferre*, indica con ambedue la stessa operazione, trascrizione o traduzione »<sup>16</sup>. Cette ambiguïté fondamentale frappe de vanité tout oukase fondé sur des *loci similes* littéraires : la présomption que Sidoine VIII, 3. 1 reflèterait sans écart tant le latin de son époque que sa propre grille d'emploi d'*exscribere* suppose tranchée une question qu'il fallait au contraire laisser ouverte. C'est que le sémantisme de ce verbe n'est pas aussi figé ici que le clament Cameron et ses épigones. Comme y insiste M. Mülke discutant notre texte<sup>17</sup>, *exscribere* y exprime plutôt le continuum de 'changer / modifier / réécrire / adapter' par le truchement de l'office scribal. Reproduisons sa péroraison :

« Sidonius scheint einen Punkt besonders betonen zu wollen, nämlich die Tatsache, daß der Text der *Vita Apollonii*, den er seinem Adressaten Leo zu schicken beabsichtigt, auf keinen Fall mehr dem Ausgangstext Philostrats entspricht. Mit jedem einzelnen der beschriebenen Schritte seiner Überlieferungsgeschichte habe er sich verändert, und es ist aufschlußreich, daß die Verantwortung für diese Schritte

la même acception ». Pour Pricoco, pp. 78-81, 88-96, *exscribere* vaut ici 'transcrire' le grec et *translatio* 'traduction' latine (sur le lexique traductologique latin. S. McElduff, *Roman Theories of Translation. Surpassing the Source*, New York, Routledge, 2013, pp. 189-196).

<sup>13</sup> Respectivement M. Vessey, 'Sidonius Apollinaris Writes Himself Out: Aut(ho)lograph and Architext in Late Roman Codex Society', dans U. Heil (ed.), *Das Christentum im frühen Europa. Diskurse – Tendenzen – Entscheidungen*, Berlin, De Gruyter, 2019, pp. 120-121, et M. P. Hanaghan, *Reading Sidonius' Epistles*, Cambridge, Cambridge University Press, 2019, p. 172. De *raptim... exscripsi*, ce dernier écrit « this affected disregard for his epistolary project sits awkwardly with the clear principles of arrangement that may be found throughout the collection ». Le passage et ce qui suit (*sic quoque... natalibus maritare*) relèvent plutôt du *topos* de la vieillesse de l'année que du souci de vérocité, cf. pp. 181-182 « these comments highlight Sidonius' mortality. Wintertime is symbolic of death; it is nearly the end of the year which stands metaphorically for his lifetime. The cold has not slowed him down, but even still his secretary must contend with ink freezing and the nib breaking. Sidonius is in a hurry to finish in time ». *Silent Van Hoof & Van Nuffelen*.

<sup>14</sup> *Last Pagans*, p. 548, tranche '*exscribo* means 'transcribe' or 'represent', citant le *TLL* (ajouter Pline le Jeune, IV, 28. 1 *exscribendas pingendasque delegem*; L. Gamberale, *La traduzione in Gellio*, Rome, Ed. dell'Ateneo, 1969, pp. 103-104; N. Horsfall, 'Two Problems of Late Imperial Literary History', *Liverpool Classical Papers* 3, 1993, p. 321; M. de Vaan, *Etymological Dictionary of Latin and the other Italic Languages*, Leyde/Boston, Brill, 2008, p. 547; C. Wilton, *The Arts of Imitation in Latin Prose. Pliny's Epistles/Quintilian in Brief*, Cambridge, Cambridge University Press, 2019, p. 376), puis écrit « the context is in fact remarkably rich in colorful epithets (all negative) that suggest transcription. Sidonius describes how in his haste his "wild, precipitate and crude *translatio* has hurriedly flung the *Life of Apollonius* into a rushed copy." A few sentences later we have a fresh set of apologies for "this inelegant, half-raw, and (as it were) newly-vinted book" » (p. 549). – Si le traitement du verbe par Cameron est très supérieur aux remarques des Belges (pp. 51 note 85, 52 note 90), il reste que les trois épithètes qualifiant *translatio* n'éventent pas la nature de l'opération textuelle en question comme il le dit et que les deux *loci* sidoniens sont peu probants en dehors d'exclure la valeur 'traduction' pour *translatio*; *exscribere* pour Sidoine est le fait du *translator*, le 'passeur', 'truchement' (en IX, 16. 2, Loyen le rend 'copiste'; Anderson, *Sidonius*, II, pp. 597-599, esquisse).

<sup>15</sup> Agroecius, *Ars de orthographia*, ed. M. Pugliarello, Milan, Marzorati, 1978, p. 61 n°38 = Keil, *Gram. Lat.*, VII, p. 117 ll. 7-10 (*silent Cameron, Van Hoof & Van Nuffelen*) : *conscribere est multa simul scribere, exscribere quod alibi scriptum sit transferre; transcribere, cum ius nostrum in alium transit, inscribere accusationis {est}; adscribere adsignationis; describere dictionis uel ordinationis*.

<sup>16</sup> A. La Penna, 'Gli svaghi letterari della nobiltà gallica nella tarda antichità. Il caso di Sidonio Apollinare', *Maia* 47, 1995, p. 12 note 12 (insistance de l'auteur; les deux mots sont en polarité chez Sidoine, *qualecumque est*). *Silent Cameron, Van Hoof & Van Nuffelen*.

<sup>17</sup> *Der Autor und sein Text. Die Verfälschung des Originals im Urteil antiker Autoren*, Berlin/New York, W. de Gruyter, 2008, pp. 236-243. *Silent Cameron, Van Hoof & Van Nuffelen*; cela commence à faire vraiment beaucoup de lacunes bibliographiques chez eux.

ausplicitement individuels, notamment nommés personnes est écrit, à savoir Nicomachus et Victorianus. La Tradition de la *Vita* est donc toute entière perçue comme chaîne de ses éditions, de ses critiques comprises. Le verbe *exscribere* signifie ici non pas transcrire le simple, l'original fidèle, « l'écriture » de l'original, mais dans son véritable sens le modifiant, le transformant, le révisant – autrement dit la mention des différentes étapes est superflue. D'où, que Sidoine les différentes révisions, qui se font dans la mise en page sont manifestement différentes, dix ans plus tard les responsables critiques ont pu attribuer précisément, on peut dire, qu'il est évident, que Nicomachus et Victorianus leurs éditions, probablement dans une préface, ont été indépendamment caractérisées et ainsi avec le nom de l'auteur original aussi leurs propres ont nommés » (pp. 242-243) <sup>18</sup>.

Pecere avait anticipé cette lecture ('La tradizione dei testi latini', p. 233 note 230 *ad finem*) :

« j'en crois, en réalité, que dans *epist.*, 8, 3, 1 et 9, 16, 2 nous sommes face à un usage significatif de *exscribere* ; le contraste avec *epist.*, 2, 9, 5 – où le verbe est utilisé à propos de traductions latines d'œuvres grecques devenues célèbres pour la capacité des interprètes (eux-mêmes auteurs illustres comme Cicéron et Apulée) de comprendre et rendre en parfait Latin (*in usum regulamque sermonis Romani exscripserint*) le sens de l'original – prouve que chez Sidoine le verbe assume quasi le sens de 'réécrire' (traducendo) ; l'accent tombe, en fait, sur la *notio reddendi*, plus que sur l'opération concrète de copier, qui au IV-V siècle était encore une tâche typique des *librarii* ».

L'ambiguïté d'emploi à laquelle a été sensible La Penna apparaît de la sorte consubstantielle au verbe. D'une transcription par opposition à un abrégement, comme le croit Pricoco (« que Victorianus a publié une seconde édition en grec, mais dans un esprit différent de son prédécesseur, probablement en condensant, en résumant l'œuvre quelque peu touffue de Philostrate, ce qui expliquerait l'opposition *non ut... sed ut...* ; et que Sidoine enfin aurait, avec beaucoup de peine, traduit en latin le texte abrégé de Victorianus » Loyer, 'Études', p. 85), à une copie modifiant ou aménageant l'original grec, en passant par une profonde révision, l'écart est parlant ; le non contraignant *exscribere* ne pouvait manquer d'agréer au styliste ondoyant et subtil Sidoine quand il s'est agi d'esquisser pour Leo le profil de son *donum*. Au surplus, contre Cameron, qui raisonne comme si la fidélité scripturaire se situait à la racine du verbe, il n'a jamais été dans les habitudes gréco-romaines en fait de librairie (commerciale ou à usage personnel) de s'assujettir au *verbatim* lorsqu'on mettait des textes en circulation <sup>19</sup>.

Simplification et rapidité d'attendus chez Van Hoof & Van Nuffelen, qui coupent court à tout débat, ou richesse lexicographique chez Cameron, le résultat est le même : tous trois s'abandonnent à un schématisme assez abusif pour les besoins de la cause. L'autorité incarnée par leur présentation des faits tient ainsi largement de l'illusion.

<sup>18</sup> Un autre fait plaide en ce sens. Annoncer *exscribere in tumultuarium exemplar*, 'produire une copie hâtive / désordonnée', ou plutôt, à date tardive, 'improvisée' (Ammien, *passim*, e.g., XXVI, 6. 18 *tumultuariis succlationibus plebis imperator appellatus incondite petit curiam raptim* ; 2 Galliens, 14. 6 *sperans cottidie grauem et intolerabilem tumultuarii imperatoris aduentum*, avec Ratti dans O. Desbordes et id., *Histoire Auguste*, IV. 2 *Vies des deux Valériens et des deux Galliens*, Paris, Les Belles Lettres, 2000, p. 164 ; Sidoine, *Ep.*, II, 10. 4, *huius igitur aedis extimis rogatu praefati antistitis tumultuarium carmen inscripsi trochaeis triplicibus adhuc mihi iamque tibi perfamiliaribus* ['offhand', Anderson]), peut-être par emprunt (*infra*, n. 40 et M. H. Williams, *The Monk and the Book. Jerome and the Making of Christian Scholarship*, Chicago/Londres, University of Chicago Press, 2006, p. 205 note 7), était tout autre chose que dire *tabulas in foro summa hominum frequentia exscrib(ere), adhibentur in scribendo ex conuentu uiri primarii* tel Cicéron en *Verrines*, II 189 (E. A. Meyer, *Legitimacy and Law in the Roman World. Tabulae in Roman Belief and Practice*, Cambridge, Cambridge University Press, 2004, pp. 136-137 ; S. Gurd, 'Verres and the Scene of Rewriting', *Phoenix* 64, 2010, pp. 84-86). Sidoine infléchit la taxinomie d'Agroecius en nous parlant en VIII, 3. 1 d'une écriture urgente, fébrile, presque compulsive ; cela n'a rien à voir avec la reproduction passive et mécanique du travail d'autrui à l'instar d'un *notarius* copiant son modèle pour en donner l'image la plus fidèle possible.

<sup>19</sup> Le mauvais exemple remonte aussi haut que les éditions de l'*Illiade* κατά πόλεις et celles attribuées à de grandes figures, κατ' ἀνδρα (M. L. West, *Studies in the Text and Transmission of the Iliad*, Munich/Leipzig, K. G. Saur, 2001, pp. 50-73), remplies de vers amorphes et de variantes, pour certaines d'origine orale. Ce degré de variabilité dans les leçons et le *numerus versuum* culmine avec les papyrus antérieurs à la stabilisation issue de l'œuvre d'Aristarque (W. Lameere, *Aperçus de paléographie homérique*, Paris-Bruxelles/Anvers-Rotterdam, Érasme/Standaard Boekhandel, 1960, surtout pp. 27-35 ; S. R. West, *The Ptolemaic Papyri of Homer*, Cologne/Opladen, Westdeutscher, 1967, pp. 11-18). « The so-called 'wild papyri' (i.e., Homeric papyri with many additional lines absent from the later manuscript tradition) disappear around 150 BCE, and at the same time a relatively uniform text emerges, which is similar to the one preserved in medieval manuscripts in terms of number and sequence of lines as well as, to a lesser degree, of readings », résume F. Schironi, *The Best of the Grammarians. Aristarchus on the Iliad*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 2018, pp. 42-43.

Le tour *non ut Nicomachus senior e Philostrati sed ut Tascius Victorianus e Nicomachi schedio exscripsit* est le second des nœuds exégétiques à dénouer. Un point irritant peut être évacué, car il n'admet pas de solution : l'agencement de la phrase, avec le positionnement médian de cette proposition, nous interdit de déterminer si c'est Leo qui a ordonné que Sidoine travaillât d'après Tascius et non d'après Nicomaque ou si la responsabilité en incombe à l'évêque. Au plan syntaxique, Van Hoof & Van Nuffelen se font encore la lune, voire les dupes, de Cameron dans la mesure où, entraînés par le mouvement de la phrase, ils font porter *schedio exscripsit* sur les membres antithétiques que Sidoine s'est plu à articuler ensemble. C'est Cameron qui s'en explique le mieux :

« the opposition *non ut... sed ut* implies an antithesis, but not a straightforward one (e.g., between original and translation): “not as Nicomachus <copied from the manuscript> of Philostratus but as Tascius Victorianus copied from the manuscript of Nicomachus.” The apparent sharpness of the antithesis is at once blurred by the fact that Nicomachus appears in both halves; and Sidonius uses the same word *exscripsit* for the activity and the same word *schedium* for the books of both Nicomachus and Victorianus. The Mommsen interpretation requires that *exscripsit* should mean both *translate* and *transcribe* simultaneously, and Loyen/Pricoco that it should mean *transcribe* the first time and *abbreviate* the second. Yet the carefully wrought balance of the sentence surely requires that it should mean *exactly the same* both times: whatever Nicomachus did to Philostratus, Victorianus did to Nicomachus » (pp. 551-552 ; insistance de l'original).

C'est octroyer toute son importance à une articulation capitale dont Prchlik<sup>20</sup> se débarrasse par la doxographie. Or le latin tolère une approche différente. Sidoine ne construit pas forcément les deux termes de la disjonction avec la même syntaxe, ainsi *Lettres*, II, 6. 2 *haec tibi non ut ignorantibus, sed ut iudicio meo satisfacerem, scripsi*. Rapportons *schedio exscripsit* au seul membre de phrase qui en dépend directement, *sed ut Tascius Victorianus e Nicomachi* ; le premier terme *non ut Nicomachus senior e Philostrati* reste seul et ne reçoit aucune clarification de l'incipit *Apollonii Pythagorici uitam*. Ce défaut de qualification, qui rend opaque la mention si elliptique de Nicomaque apparée avec celle de Philostrate, s'entend pour peu que l'auteur de la lettre pré suppose connu de son savant destinataire ce au juste que le sénateur avait accompli pour la biographie romancée du sophiste grec. Seul un ignare insigne pouvait ignorer, à l'époque de Sidoine, que cet auteur était hellénophone ; par suite, la précision *e Philostrati* (qu'il est tentant de corriger en *e Philostrato*) laisse sous-entendre quelque chose comme *libro Graeco*. Tout ce qu'il convenait de préciser devenait alors la nature du travail de Victorianus, laquelle par ricochet conditionnait les contours de la tâche à laquelle s'est attelé Sidoine pour contenter la demande de Leo. Notre auteur précise donc le rapport entre les deux Romains, et non le labeur effectué par Nicomaque sur la *Vie d'Apollonios de Tyane* par Philostrate. Il lui fallait contraster l'entreprise nicomachéenne directement à partir de la *Vita* avec le travail second réalisé par Victorianus d'après un autographe<sup>21</sup>, ou l'*apographum auctoris*, de Nicomaque ; voilà pourquoi le sénateur apparaît deux fois, comme ayant exploité Philostrate (cité après le titre de son œuvre, par synecdoque, impliquant l'original grec), puis comme source du grammairien. Ainsi s'envole

<sup>20</sup> 'Sidonius or Flavianus', pp. 202, 203, 204, 205 ; au vrai, l'article ne discute jamais le latin ni ne cite aucun texte ancien *Marte suo*.  
<sup>21</sup> La nature de *schedium* < σχῆδιον, souvent confondu avec *scheda/scida* et qui vaut de 'feuillet volant' ou 'esquisse' à 'improvisation', 'matière traitée sans préparation', 'off the cuff creation' (J. W. D. Ingersoll, 'Roman Satire: Its Early Name?', *Classical Philology* 7, 1912, pp. 59-63 ; A. Stefanelli, *Die Volkssprache im Werk des Petron im Hinblick auf die romanischen Sprachen*, Vienne, W. Braumüller, 1962, pp. 17-18 ; J. André, 'Glanures de lexicologie latine', *Archivio Glottologico Italiano* 49, 1964, pp. 71-72 ; J. Fontaine, *Sulpice Sévère, Vie de Saint Martin, II Commentaire*, Paris, Cerf, 1968, p. 367 ; B. Löfstedt, 'Notizen zu Agnellus' Kommentar von Galens *De sectis*', *Annales Societatis Litterarum Humaniorum Regiae Upsaliensis* 1985, pp. 134-135), est hors d'atteinte ; *silent* Van Hoof & Van Nuffelen. Mais cf. Hedrick, *History and Silence*, pp. 179-180 « the word *schedium* may be used to refer to a piece of writing in a modest or deprecating way: as "notes" or "jottings." More important, though, the word is used by Sidonius to refer to the odd bits of writing from which he compiled the ninth book of his letters: "When I came home, working as a copyist I immediately and hurriedly wrote out all of my jottings which lay about in disorder on crumbling and worn-out papers" (...) (Sid. Ep. 9.16.2) », et Cameron, p. 552 « properly something produced extempore, *schedium* is sometimes assimilated to *scheda*, which from ca. 400 is often found in the sense "draft," notably of a writer's rough draft awaiting final revision, as in a famous dispute between Jerome and Rufinus. (...) In any case, Sidonius is clearly trying to distinguish two copies that might be confused, and no one would ever confuse the unpublished draft and published version of the same work. Sidonius uses *schedium* twice elsewhere, of a scrap of paper and a published book, respectively, and we must surely take it here in the quite general sense "book" ». Pecere, 'La tradizione dei testi latini', p. 232 note 230, relève pour ce même Ep. IX, 16. 2 ce qui vaut pour VIII, 3. 1 : « anche in questa lettera l'autore usa *schedium* per svalutare ciò che ha scritto, in un contesto in cui prevale un tono di modestia tanto insistito quanto convenzionale ». Enregistrons donc l'(auto-?)abaissement reflété par ce choix lexical désignant un écrit en-deçà d'un livre poli et léché tout en retenant sans doute des relents de l'idée d'improvisation.

également la difficulté opposée par Pricoco, Cameron, les Belges à l'interprétation de Mommsen : si *exscribere* doit avoir le même sens et non deux successivement dès lors qu'il est en facteur commun dans la disjonction<sup>22</sup>, la question ne se pose plus aussitôt que la valeur circonscrite par la philologie – entre le sens balisé par Mülke et la glose de Pecere – se rapporte au second de ces termes syntaxiques, soit le seul membre de phrase auquel appartient organiquement le verbe. On peut à présent traduire le texte pour fixer les idées, en glosant un peu<sup>23</sup> :

« comme vous l'avez commandé, j'ai baillé la Vie d'Apollonios le Pythagoricien, non point de la façon de<sup>24</sup> Nicomaque l'Ancien sur {l'œuvre grecque de} Philostrate, mais selon que Tascius Victorianus tailla à sa mesure l'écrit de Nicomaque (: *en latin*) ». <sup>25</sup>

Une question préjudicielle se lève : en admettant une meilleure fiabilité philologique du côté de la lexicographie (*exscribere, schedium*) et de la syntaxe (*non ut... sed ut*) pour les considérations qui précèdent, ne sont-elles pas plus sophistiquées que les attendus des chercheurs anglophones, partant, ne nécessitent-elles pas davantage de suspension d'incrédulité ? L'objection se retourne complètement. Le minimalisme philologique en évidence chez Cameron, Van Hoof & Van Nuffelen participe pleinement du courant déconstructionniste dans la mesure où l'abstention de toute hypothèse de lecture a priori au profit d'une compréhension positiviste des textes grecs ou latins à portée historiographique qui est la leur<sup>26</sup>, débouche sur des conclusions doctrinales dont l'ampleur se proportionne à leur affranchissement des obstacles. « Nor is it likely that Sidonius' Greek was good enough to take on so ambitious a task as translating so long and difficult a work » assèment ainsi les *Last Pagans*, p. 349, en invoquant Loyen et Courcelle<sup>27</sup>. Il fallait cependant en savoir déjà beaucoup pour se risquer à autographier

<sup>22</sup> « It requires us to take *exscribere* to mean 'to translate' when applied to Nicomachus and 'to copy' when applied to Victorianus. Given that the verb is only used once in the sentence, this would be an incongruous interpretation of the passage » (p. 52), cf. Pricoco, 'Studi', p. 81 « ma il contesto, a nostro avviso, non conforta il duplice valore dato dal Mommen al verbo in questione etc », contre Hedrick, p. 180 « *exscribo*, then, is used in two senses in Sidonius' letter concerning the Life of Apollonios. That is the point of the contrast of the two clauses: "not in the manner that Flavian wrote it out... but in the manner that Victorianus did" (*non ut... sed ut*) ».

<sup>23</sup> La version déclarée 'careful' que Cameron, *Last Pagans*, p. 547, emprunte 'with a couple of supplements' à Anderson constitue une trahison de la Loeb : elle enferme entre crochets droits la première itération du double rendu de *schedio exscripsit*, insère des virgules entre les trois épithètes anglaises qualifiant la glose 'transcription' de *translatio*, et transforme le 'barbarian' original en 'barbarous'.

<sup>24</sup> *Vt* au sens de *sicut*, idiotisme fréquent chez Sidoine et très banal. Cf. *Lettres*, IV, 3. 7, *iam si ad sacrosanctos Patres pro comparatione ueniatur, instruit ut Hieronymus, destruit ut Lactantius adstruit ut Augustinus, attollitur ut Hilarius, summittitur ut Joannes, ut Basilius corripit, ut Gregorius consolatur, ut Orosius affluit, ut Rufinus stringitur, ut Eusebius narrat, ut Eucherius sollicitat, ut Paulinus provocat, ut Ambrosius perseuerat*. Le latin offrirait une légère et précieuse anacoluthie, que ponctuer légèrement après *Philostrati* pour éviter que *schedio exscripsit* ne paraisse en facteur commun à *non ut... sed ut*, préserve ; je tâche d'en communiquer une idée avec des archaïsmes (noter 'façon de' = 'travail d'artisan pour avoir fait quelque ouvrage', Richelet, et 'selon que' = 'en proportion que', Littré).

<sup>25</sup> Ce qu'entend signifier Sidoine est « la Vie, non point celle par (ou de) Nicomaque l'Ancien d'après Philostrate, mais celle-là même que Tascius Victorianus dérivait à partir de l'exemplaire de Nicomaque ». Son commanditaire Leo ne pouvait guère ignorer ces précisions bibliologiques ; une allusion cryptique offrait à Sidoine l'avantage de ne pas trop se commettre en parlant du fond (voir Goulet, *infra*).

<sup>26</sup> En l'occurrence, des analyses admettant comme principal, voire unique, juge de paix la diction de notre documentation scripturaire : mise en valeur exclusive de la *Wortphilologie* ; identification et validation des *loci similes* littéraires ; recherche du plus faible coefficient d'investissement personnel en matière de théories ou de modèles ostensiblement non intrinsèques à la cause. Or cf. *infra*, n. 80.

<sup>27</sup> Sur Sidoine helléniste, on oscille entre le nihilisme (« le meilleur argument à produire, semble-t-il, dans cette discussion est l'ignorance quasi totale de la littérature grecque que Sidoine trahit dans ses œuvres ; nulle part on n'a pu relever d'imitation directe. Aussi n'est-il pas aventureux de conclure que Sidoine, comme d'ailleurs la plupart des lettrés de son temps, a perdu à peu près tout contact avec la littérature grecque, même traduite en latin, à partir du moment où il a quitté les études secondaires » Loyen, *Sidoine Apollinaire et l'esprit précieux en Gaule aux derniers jours de l'empire*, Paris, Les Belles Lettres, 1943, p. 28, à nuancer avec Courcelle, *Revue des Études Anciennes* 45, 1943, p. 309 ; « Sidoine lui-même, qui a transcrit la vie d'Apollonios de Tyane, qui a comparé, avec son fils, les *Epitrepontes* de Ménandre et l'*Hécyre* de Térence, ne sait pas beaucoup plus de grec que ce qu'il en a appris à l'école, et s'il lui arrive de donner de longues énumérations d'auteurs grecs, il ne faudrait pas croire qu'il eût jamais lu une ligne de tous ceux qu'il signale de la sorte » G. Bardy, 'L'Église et l'enseignement en Occident au V<sup>e</sup> siècle', in *Mélanges offerts au R.P. F. Cavallera*, Toulouse, Institut catholique, 1948, p. 200) et l'hypothèse d'une compétence limitée, marqueur social bien plutôt que réel bilinguisme – trait suffisamment enviable au plan socio-culturel dans son milieu pour qu'il participe de la rhétorique contemporaine de la *laudatio* : T. Denecker, *Ideas on Language in Early Latin Christianity. From Tertullian to Isidore of Seville*, Leyde/Boston, Brill, 2017, pp. 187-189 (Sidoine : p. 188) ; on verra I. Gualandri, *Furtiva lectio. Studi su Sidonio Apollinare*, Milan, Cisalpino-Goliardica, 1979, pp. 145-163 (« premettiamo tuttavia che essi, a nostro avviso, non sono necessariamente l'indizio di una conoscenza vasta e approfondita della lingua greca », 145), F.-M. Kaufmann, *Studien zu Sidonius Apollinaris*, dissertation Leipzig, 1995, pp. 45-46, S. Santelia, *Per amare Eucheria. Anth. Lat. 386 Shackleton Bailey*, Bari, Palomar, 2005, pp. 53-55, P. Boulhol, *La connaissance de la langue grecque dans la France médiévale VI-XV<sup>e</sup> s.*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 2008, pp. 16-17, et S. Foscarini, 'Una pista lessicale nella prosa di Sidonio Apollinare : i grecismi', dans S. Condorelli et M. Onorato (edd.), *Verborum violis multicoloribus. Studi in onore di Giovanni Cupaioli*, Naples, P. Loffredo, 2019, pp. 345-361, qui ratifie la conclusion de Gualandri, pp. 162-163, sur les hellénismes chez Sidoine comme reflet de la place tenue par la terminologie grecque dans le discours grammatical latin plutôt que d'une situation de bilinguisme. Pricoco, 'Studi', pp. 86-96, Amherdt, *Sidoine Apollinaire, le quatrième livre de la correspondance*, pp. 307-311, S. Condorelli, *Il poeta*

l'apographe de Victorianus ! Car nous savons par l'expérience que la reproduction à la main de tout texte grec d'une certaine longueur constitue une tâche presque aussi redoutable techniquement que celle de la version (A. Severyns, *Texte et apparat. Histoire critique d'une tradition imprimée*, Bruxelles, Palais des académies, 1962, pp. 20-24) ; les 296 pages Teubner (Boter 2022 ; 343 Kayser) du grec tiré à quatre épingles de Philostrate parlent d'elles-mêmes. Le jugement léonin de Cameron tient en réalité non pas tant à une péréquation entre les notions d'hellénisme qu'avait Sidoine<sup>28</sup> et les vraisemblances scripturaires afférentes à la reproduction de la *Vita* qu'à la présence en VIII, 3. 1 d'un adjectif vecteur de la science du grec ; dans l'esprit de Cameron, *opicus* appliqué à la *translatio* sidonienne exclut sans contestation possible que l'évêque nous entretienne ici d'une œuvre latine :

*quam* (= Apollonii Pythagorici uitam ? exemplar a Tascio Victoriano confectum ?), *dum parere festino, celeriter eiecit in tumultuarium exemplar turbida et praeceps et opica translatio.*

On ne peut fortifier la thèse de la copie grecque en supposant le sous traitement de cette tâche à un *amanuensis* au motif qu'un grand notable tel Sidoine ne saurait pas plus avoir joué *propria manu* les scribes que Symmaque pour sa recension des livres I à IX de Tite-Live, laquelle semble avoir été l'œuvre de notre Tascius Victorianus vu la souscription livienne *Victorianus v.c. emendabam domnis Symmachis*<sup>29</sup>. La date de VIII 3 milite contre cette assistance<sup>30</sup>, et Vessey insiste sur l' 'égo codigraphique' chez Sidoine et ses pairs ('Sidonius Writes Himself Out', pp. 128-136, surtout 132 sqq.) ; ainsi, « where Henri Irénée Marrou once glumly diagnosed the terminal decline of classical *paideia* into a "culture dominated by scribes", we may now need to recognize a distinctively (late) Roman-imperial mentality and sociality of the codex » (p. 134). Notre évêque en personne a donc élaboré sur les instances de Leo une resucée de la *Vita Apollonii* philostratique. L'empressement ou la rapidité (*celeriter*) qui fut sien et le cadre carcéral avec sa misère matérielle et son lot d'avaries dans lequel il fonctionna défendent-

---

*doctus nel V secolo d.C. Aspetti della poetica di Sidonio Apollinare*, Milan, P. Loffredo, 2008, pp. 222-223, eux, croient en la capacité sidonienne à pouvoir traduire depuis le grec, nonobstant Courcelle, *Les lettres grecques en Occident de Macrobe à Cassiodore*, Paris, de Boccard, 1948<sup>2</sup> (1944), pp. 235-244, qui postule un tropisme grec plutôt philosophique que littéraire depuis sa jeunesse lyonnaise et sa participation au cénacle des *Complatonici* présidé par Mamertus (p. 241 : « Sidoine n'a pas l'esprit d'un philosophe ; il peut nous aider cependant à découvrir combien la philosophie de son temps était encore imprégnée d'hellénisme ») ; de même P. Riché, *Éducation et culture dans l'Occident barbare, VI<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècles*, Paris, Seuil, 1962, pp. 44, 83-84, Kaufmann, pp. 45-46 note 32, Boulhol, pp. 12-19, C. Brittain, 'No Place for Platonist Soul in Fifth-Century Gaul? The Case of Mamertus Claudianus', in R. W. Mathisen et D. Shanzer (edd.), *Society and Culture in Late Antique Gaul*, Londres/New York, Routledge, 2001, pp. 243-245. Attention à la tendance d'auteurs récents qui dépendent entièrement de ces autorités pour le grec de Sidoine à trahir leur source : Denecker, p. 12 et note 16 (Loyen) ; W. Berschin, *Griechisch-lateinisches Mittelalter. Von Hieronymus zu Nikolaus von Kues*, Berne/Munich, Francke, 1980, p. 131 (Courcelle).<sup>28</sup> Prchlik, 'Sidonius or Flavianus', pp. 205-206, préfère soupeser la science du grec en vigueur dans le milieu des Nicomachi-Symmachi. Mülke, lui, postule une substantielle compétence d'helléniste de Sidoine, *Der Autor und sein Text*, pp. 119-120 : « zum einen verfügten selbst die Gelehrten im Vergleich zur klassischen Epoche über erheblich geringere Griechischkenntnisse und waren daher auf eine möglichst genaue Wiedergabe der Originaltexte angewiesen, um einen fremdsprachigen Autor in dessen Eigenart genau kennenlernen zu können. Was Augustinus in kritischem Ton gegen Hieronymus, der das alte Testament gemäß der *Hebraica veritas* neuübersetzt hatte, über die mangelhaften Hebräischkenntnisse seiner Epoche schrieb (*epist.* 71, 4/6 [CSEL 34, 2, S. 252/55]), sollte schon bald in ähnlicher Weise auch auf die Griechischkenntnisse vieler Zeitgenossen zutreffen. Zwar gab es noch immer berühmte Ausnahmen, wie Marius Victorinus, Hieronymus, Ambrosius, Rufinus, den Platonübersetzer und -kommentator Chalcidius, den Macrobiuskreis oder *Sidonius Apollinaris*, doch schon Augustinus las bedeutende Texte des griechischen Ostens in Übersetzung » (je souligne).

<sup>29</sup> Sur le fond, J. Bayet, in id. et G. Baillet, *Tite-Live, Histoire romaine, I Livre I*, Paris, Les Belles Lettres, 1940, pp. XCII-C ; Pecere, 'La tradizione dei testi latini' pp. 61-65, 233-236 notes 234-261 ; S. P. Oakley, *A Commentary on Livy Books VI-X, I Introduction and Book VI*, Oxford University Press, 1997, pp. 165-167. Pour Victorianus, Bayet, pp. XCIII-XCIV, J. H. Gaisser, *The Fortunes of Apuleius and the Golden Ass. A Study in Transmission and Reception*, Princeton/Oxford, Princeton University Press, 2008, p. 48 note 34.

<sup>30</sup> Sidoine passa ces années 475-477 dans les geôles d'Euric à Livia sur la frontière espagnole, cf. VIII, 3. 1 suite : *neque mihi rem credito diuturnius elaboratam uitio uertas; nam dum me tenuit inclusum mora moenium Liuianorum, cuius incommodi finem post opem Christi tibi debeo, non ualebat curis animus aeger saltim saltuatim tradenda percurrere, nunc per nocturna suspiria, nunc per diurna officia districtus* et C. E. Stevens, *Sidonius Apollinaris and his Age*, Oxford, Clarendon Press, 1933, pp. 162-163, J. Hillner, *Prison, Punishment and Penance in Late Antiquity*, Cambridge, Cambridge University Press, 2015, pp. 119-150. Ses plus fins biographes Anderson, *Sidonius, I Poems-Letters, books I-II*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1936, p. XLIX, puis J. Harries, *Sidonius Apollinaris and the Fall of Rome, AD 407-485*, Oxford, Clarendon Press, 1994, pp. 238-239, supposent qu'il revint alors aux amours littéraires qui avaient cimenté son amitié avec ses pairs et s'affaira sur la *Vita*, cf. déjà T. Hodgkin 'partly by an act of friendship and partly by way of ransom' (*Italy and Her Invaders 376-476*, II, Oxford, Clarendon Press, 1880, p. 309 note 1). Là-contre, VIII, 3. 2 *cum primum reduci aliquid otii fuit* peut suggérer qu'il attendit sa levée d'écrou, et le *business as usual*, pour réviser sa copie ; mais c'est tromper Leo sur la dureté du séjour. *Cum... fit* doit désigner l'envoi du livre et de la lettre à la première occasion possible : *pace* Anderson ('spare moment') et Loyen ('quelque loisir'), *otium* vaut ici 'sécurité', 'liberté de tout trouble', cf. Cicéron, *Ad Atticum*, II, 3. 4, 3-4 *reditus in gratiam cum inimicis, pax cum multitudine, senectutis otium* ; Horace, *Odes*, II, 16. 5-8 *otium bello furiosa Thrace, | otium Medi pharetra decori, | Grospe, non gemmis neque purpura | uenale neque auro* ; et Sidoine, *Ep.*, II, 13. 4 *cumque mole curarum pristinae quietis tenere dimensum prohiberetur, ueteris acutum regulae legibus renuntiaui atque perspexit pariter ire non posse negotium principis et otium senatoris.*



ils suffisamment le piètre aloi du résultat sur lequel Sidoine, si entiché d'hyperbole et d'inflation verbale, *tumor*, insiste en *turbida et praeceps et opica translatio* ? Rien n'est moins évident. D'une, la même bouffissure se lit en VII, 4. 2 *melleas, sanctas et floridas blanditias*, VIII, 3. 2 *nil umquam litigiosius, bibacius, uomacius erit*, et I, 1. 4 *uolumina numerosiora percopiosis scaturientia sermocinationibus multiplicabuntur*. De deux, il professe l'humilité obtenue par auto-dénigrement de ses productions car il s'agit d'une forme chrétienne de l'*urbanitas* (J. van Waarden [n. 41], p. 32 : '*urbanitas sets little store by the sender's own talent*' ; voir Amherdt, *Sidoine Apollinaire, le quatrième livre de la correspondance*, p. 45 note 162) et de l'un des trois canons de la courtoisie épistolaire, laquelle incarne le point focal du savoir-vivre aristocratique entre pairs et amis proches<sup>31</sup>. « A man was expected to be charitable, modest and quick to denigrate his own skill. Things were quite different when one dealt with those who were outside the inner circle, or with rivals »<sup>32</sup>, cf. Loyen, II, p. IX « le dénigrement de soi-même est devenu chez Sidoine un tic ». Après avoir cité quelques exemples probants, Loyen continue :

« mais cette modestie feinte n'a qu'un but, c'est de provoquer chez l'interlocuteur la *caritas*, qui s'emploie alors avec générosité. Dans cette société polie et raffinée, on manie en effet l'hyperbole avec extravagance. Mais un sénateur bien élevé ne peut, sans protester, savourer l'encens de ces dithyrambes ; ici se déclenche la *uerecundia* [ou *pudor*], qui conteste la vérité des compliments et les met sur le compte de l'amitié. Tout cela ressemble à un scénario bien réglé » (pp. IX-X, avec mon addition).

Bien qu'il prêche la sobriété en IV, 17. 3 *si uos imperitiam fugere par est, me quoque decet uitare iactantiam*, Sidoine se complait à retracer pour Leo le souvenir de ce par quoi il a passé (VIII, 3. 1-2) avant de revenir, par une élégante disposition annulaire, au rabaissement du fruit de ses veilles (VIII, 3. 2) *sane, cum primum reduci aliquid otii fuit, inpolitum hunc semicrudumque et, ut aiunt, tamquam musteum librum plus desiderii tui quam officii mei memor obtuli*. Sans pondérer pareille insistance par les normes de la mondanité épistolaire en vigueur dans la Gaule de la fin du V<sup>e</sup> siècle, les tenants des thèses de Pricoco et Mommsen ont été tous frappés par cette extrême modestie ; mais seul Goulet (sans références, supplées par nous) en tiré des conclusions originales :

« ces qualificatif littéraires ne sauraient convenir à une simple copie de manuscrit<sup>33</sup>. Il est frappant de constater que Sidoine, dans la suite de la lettre, considère Apollonios comme un modèle philosophique tout à fait acceptable pour un lecteur chrétien ; si Léon voyage avec le citoyen de Tyane, “tantôt vers le Caucase et l'Indus, tantôt chez les gymnosophistes<sup>34</sup> d'Éthiopie ou les brahmanes de l'Inde”, il découvrira un homme semblable à lui sur un très grand nombre de points, “soit dit avec toute la déférence due à la foi catholique” (trad. Loyen). On peut donc imaginer que Sidoine a volontairement produit une version plus neutre que celle de Nicomaque ou de Tascius Victorianus, atténuant la part de miracles et de magie<sup>35</sup> dans la biographie d'Apollonios au profit d'une image plus pythagoricienne, offrant ainsi un

<sup>31</sup> *Ep.*, IV, 17. 1, à un inconnu de haut rang (Amherdt, p. 117 ; B. Näf, *Senatorisches Standesbewusstsein in spätrömischer Zeit*, Fribourg, Universitätsverlag, 1995, pp. 143, 172) : *eminentius amicus tuus, domine maior, obtulit mihi, quas ipse dictasti, litteras litteratas, et gratiae trifariam renidentis cultu refertas. Quarum utique uirtutum caritas prima est, quae te coegit in nobis, uel peregrinis, uel iam latere cupientibus, humilia dignari; tum uerecundia, cuius instinctu dum immerito trepidas, merito praedicaris; tertia urbanitas, qua te ineptire facetissime allegas, et Quirinalis impletus fonte facundiae, potor Mosellae Tiberim ructas ? sic barbarorum familiaris, quod tamen nescius barbarismorum; par ducibus antiquis lingua, manueque; sed quorum dextera solebat non minus stylum tractare quam gladium*, avec Amherdt, pp. 383-387. Cf. Loyen, *Sidoine Apollinaire et l'esprit précieux en Gaule*, pp. 98-99 ; id., *Sidoine Apollinaire, II Lettres (Livres I-V)*, Paris, Les Belles Lettres, 1970, pp. IX-X ; et B. J. Schröder, *Bildung und Briefe im 6. Jahrhundert. Studien zum Mailänder Diakon Magnus Felix Ennodius*, Berlin, W. de Gruyter, 2007, pp. 226-227. Pour la modestie et l'affectation d'inaptitude des chrétiens, E. R. Curtius, *European Literature and the Latin Middle Ages*, Londres, Routledge & Kegan Paul, 1953, pp. 83-85, 411-413 ; M. Alberi, 'The Patristic and Anglo-Latin Origins of Alcuin's Concept of Urbanity', *Journal of Medieval Latin* 3, 1993, pp. 95-105.

<sup>32</sup> G. Harrison, *The Verse Panegyrics of Sidonius Apollinaris. Poetry and Society in Late Antique Gaul*, Stanford, 1983, p. 81, cf. 165-168, et Schröder, pp. 226-229, sur le pedigree (pas entièrement chrétien) de ces idées. *Silent* Cameron, Van Hoof & Van Nuffelen.

<sup>33</sup> Déjà Loyen, 'Études', p. 85 « on comprendrait mal qu'un tel luxe d'adjectifs péjoratifs s'appliquât à une simple transcription. Ils sont beaucoup plus admissibles s'il s'agit d'une traduction laborieusement exécutée ». Cameron, *Last Pagans*, p. 549, n'a rien à objecter hormis le descripteur caustique 'rather surprisingly argued', avant de tenter un contre-feu sur le plan qui lui sied le mieux (*infra*, n. 80).

<sup>34</sup> Voir J. R. Morgan, 'The Emesan Connection: Philostratus and Heliodorus', dans K. Demoen et D. Praet (edd.), *Theios Sophistes. Essays on Flavius Philostratus' Vita Apollonii*, Leyde/Boston, Brill, 2009, p. 273 note 39 : « a few later Latin writers, such as Sidonius (*Epist.* VIII 3.4) and Jerome (*Epist.* 53.1, 107.8, *Ezech.* IV 13.7) refer to Ethiopian gymnosophists without comment and differentiate them from the Indian “Bragmanes”. Sidonius translated the *VA* into Latin (*Epist.* VIII 3.1), and so these references probably emanate from Philostratus (though it is remarkable that the Latin authors refer to *gymnosophistae*, a word pointedly avoided by Philostratus) ».

<sup>35</sup> *Vita*, I 2, ἀδελφὰ γὰρ τοῦτοις (les Pythagoriciens) ἐπιτηδεύσαντο Ἀπολλώνιον καὶ θεϊότερον ἢ ὁ Πυθαγόρας τῆι φιλοσοφίᾳ [Boter : σοφίαι Kayser] προσελθόντα τυραννίδων τε ὑπεράραντα καὶ γενόμενον κατὰ χρόνου οὐτ' ἀρχαίους οὐτ' αὖ νέους οὐπω οἱ ἀνθρώποι

portrait philosophique d'Apollonios dépouillé de tout trait susceptible de heurter les chrétiens. Il laisse plus loin entendre que la vie d'Apollonios se prête à un parallèle avec celle de Léon, son commanditaire<sup>36</sup>. Il est donc possible qu'il ait adapté la vie d'Apollonios dans un sens idéologique susceptible de plaire à son bienfaiteur, qui venait d'ailleurs de le faire sortir de prison »<sup>37</sup>.

Ce n'est pas parce qu'il s'agit d'un empilement tout pur de spéculations qu'elles sont disqualifiées<sup>38</sup>. Aucun de ceux qui ont étudié la réception tardo-romaine de la *Vie d'Apollonios* n'a jamais offert, sinon une lecture globale de la lettre<sup>39</sup>, tout au moins une explication du morceau-clé qui affronte aussi les indices combinés par Goulet. Ceci m'amène au troisième nœud exégétique du passage. Est-on certain de bien entendre l'évocation du fruit des peines de Sidoine ? Il dit : « cependant que je me hâtais d'obéir, vite une / la [= celle de *Victorianus* ? tout le processus scribal ?] reproduction (*translatio*) désordonnée (*turbida*), abrupte (*praeceps*) et *opica* se déchargea† (*eiecit* ; *exiuit* Shanzer [*infra*, n. 62, 80], p. 79 note 139) en un apographe (*exemplar*) improvisé (*tumultuarium*) ». Cela fait beaucoup, même par *urbanitas*, que ce luxe de verbes de hâte et d'épithètes dépréciatives visant le livre produit par Sidoine à partir de son vénérable modèle<sup>40</sup> ; en particulier vu la possible doublon expressif *turbidus* ~ *tumultuarius*, si ce dernier ne signifie pas ici 'improvisé' (ce serait alors deux quasi-synonymes). Cameron l'a perçu, qui glisse ici un sophisme : dans sa paraphrase explicative, l'objet des soins de Sidoine est laissé en latin (« his 'wild, precipitate and crude *translatio* has hurriedly flung the *Life of Apollonios* into a rushed copy' », p. 549 haut). Par rapport à l'énumération ternaire des qualificatifs des *blanditia* / *blandimenta* en VII, 4, 2, les

---

γνώσκουσιν ἀπὸ τῆς ἀληθινῆς σοφίας, ἦν φιλοσόφως τε καὶ ὑγιῶς ἐπήσκησεν, ἀλλ' ὁ μὲν τό, ὁ δὲ τὸ ἐπαινεῖ τοῦ ἀνδρός, οἱ δέ, ἐπειδὴ μάγοις Βαβυλωνίων καὶ Ἰνδῶν Βραχμᾶσι καὶ τοῖς ἐν Αἰγύπτῳ Γυμοῖς συνεγένετο, μάγον ἡγοῦνται αὐτὸν καὶ διαβάλλουσιν ὡς βιαίως σοφόν, κακῶς γινώσκοντες· Ἐμπεδοκλῆς τε γὰρ καὶ Πυθαγόρας αὐτὸς καὶ Δημόκριτος ὁμιλήσαντες μάγοις καὶ πολλὰ δαμόνια εἰπόντες οὕτω ὑπήχθησαν τῆς τέχνης [corr. Jackson, Boter : τῆι τέχνῃ mss., Kayser], Πλάτων τε βαδίσας ἐς Αἴγυπτον καὶ πολλὰ τῶν ἐκεῖ προφητῶν τε καὶ ἱερέων ἐγκαταμίξας τοῖς ἑαυτοῦ λόγοις καὶ καθάπερ ζωγράφος ἐσκιαγραφημένοις ἐπιβαλὼν χρώματα οὕτω μαγεύειν ἔδοξε καίτοι πλεῖστα ἀνθρώπων φθονηθεὶς ἐπὶ σοφίᾳ, avec A. Reimer, *Miracle and Magic. A Study in the Act of the Apostles and the Life of Apollonios of Tyana*, Londres/New York, Sheffield Academic Press, 2002, pp. 18-19. Sur le fond, cf. E. Koskenniemi : 'Apollonios of Tyana: A Typical θεῖος ἀνήρ?', *Journal of Biblical Literature* 117, 1998, pp. 455-467 (position minimale : G. Petzke, *Die Traditionen über Apollonios von Tyana und das Neue Testament*, Leyde, Brill, 1970, pp. 191-192) et 'The Function of the Miracle Stories in Philostratus, *Vita Apollonii Tyanensis*', in M. Labahn et L. J. Lietaert Peerbolte (edd.), *Wonders Never Cease. The Purpose of Narrating Miracle Stories in the New Testament and its Religious Environment*, Londres/New York, T & T Clark, 2006, pp. 70-83.

<sup>36</sup> Contextualisation possible dans la lecture historico-politique d'O. Overwien, 'Kampf um Gallien : Die Briefe des Sidonius Apollinaris zwischen Literatur und Politik', *Hermes* 137, 2009, pp. 99-100. *Contra*, cf. Gualandri, *Furtiva lectio*, p. 161 « concludiamo con un altro passo in cui il *grecismo* è evidentemente inteso a contribuire alla creazione di un'atmosfera esotica. Ricordando le peregrinazioni di Apollonio di Tiana nei paesi orientali, Sidonio ama descriverlo d'aspetto incolto e trascurato di fronte etc » (je souligne).

<sup>37</sup> Goulet, 'Léon de Narbonne', in *Dictionnaire des philosophes antiques*, IV, p. 89, cf. 685-686 ; *silent* Cameron et Van Hoof & Van Nuffelen. Preuve est faite que pour la bibliographie antérieure aux *Last Pagans*, les deux Belges se reposent entièrement sur Cameron.

<sup>38</sup> S. Prince, *Antisthenes of Athens. Texts, Translations, and Commentary*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 2015, pp. 7-8 : « there is a tendency in classical scholarship, as in other modes of thought and argument, to accept the most efficient possible explanation for a given phenomenon. One result in the history of interpreting Antisthenes is that he is written out of (almost) every story that can be told coherently without him. The lack of evidence for a given claim is regularly confused with the falsity of the claim itself. (...) The truth value of a historical hypothesis is not affected by the quantity of evidence now surviving in its favor (or opposed) or by the existence of a successful modern argument in its favor. (...) The loss of evidence or inadequacy of proof cannot change the events (...). Our accounts must be driven by the evidence, not every conjectural thesis is true, and we cannot assume we know something that is only plausible. But one reason to draw conclusions from obscure evidence, rather than trying to fit obscure evidence into the received story (or, all too often, ignoring such evidence), is that we might be able to enrich and improve the received story. The boundaries of this book do not allow for extensive inquiry into many such questions, but conjectural hypotheses must be entertained openly, not thrown out too fast, if we are going to make progress (...). Sometimes we will not have an answer, but a question can stay on the table ».

<sup>39</sup> Les études ciblées (Prchlik, Van Hoof & Van Nuffelen) comme les enquêtes encyclopédiques (Pricoco, Pecere, Cameron) discutent les deux mêmes segments car Sidoine est prolixe sur tout sauf ce qu'on aimerait savoir – l'intérêt de Leo pour la *Vie* de Philostrate ; la matérialité des quatre *Vitae* différentes dont il est question (l'original grec ; le livre qu'en tira Nicomaque ; le livre second de Victorianus ; l'avatar envoyé par Sidoine à Leo) ; et la chaîne d'influences qui a conflué dans le travail sidonien. Sans entrer dans un détail excessif, sauf nécessité, ni poursuivre trop de chemins de traverse, je tente ici d'exploiter au maximum la lettre sans la traiter comme un simple lambeau de doxographie que l'on passerait à la moulinette philologique, en rattachant le fond et la forme à l'*usus scribendi* de Sidoine.

<sup>40</sup> *Tumultuarium exemplar* calque-t-il le, ou fait-il écho au, mémorable *opus tumultuarium* de Jérôme préfaçant sa *Chronique* (*itaque mi Vincenti carissime et tu Galliene pars animae meae, obsecro, ut quidquid hoc tumultuarii operis est, amicum, non iudicum animo relegatis, praesertim eum et notario, ut scitis, uelocissime dictauerim et difficultatem rei etiam diuinorum uoluminum instrumenta testentur* [prol., p. 2], avec Williams, *The Monk and the Book*, pp. 203-209) ? Outre que Jérôme pourrait n'avoir pas été tout à fait sincère ici (Ratti, *Antiquus error. Les ultimes feux de la résistance païenne*, Turnhout, Brepols, 2009, pp. 99-100), la question est mal posée, car on lit ailleurs la formule : e.g. Ammien, XXV, 6. 4 *quod tumultuaria opera terrae mandatum est*, et J. den Boeft, J. W. Drijvers, D. den Hengst et H. C. Teitler, *Philological and Historical Commentary on Ammianus Marcellinus XXV*, Leyde/Boston, Brill, 2005, p. 204. Enfin, ni *Chron.* prol. ni la *Lettre* hiéronymienne 112. 20 n'imposent tant soit peu, *pace* Loyer ('Études', p. 86), l'idée que *tumultuarium* s'appliquerait mieux à la traduction vers le latin plutôt qu'à la copie d'œuvres grecques. *Silent* Cameron, Van Hoof & Van Nuffelen.

épithètes employées ici sont curieusement appariées : il existe aussi peu de différence sémantique entre *turbida* et *praeceps* (*infra*, n. 45) que l'écart entre ces deux qualificatifs et *opica* apparaît considérable ; dans *melleas*, *sanctas* et *floridas*, au contraire, le premier terme exprime la nature de ces paroles de douceur, le second évoque la qualité du personnage qui les prononce (un évêque), et le troisième connote le style dans lequel elles ont été tournées ; il y a *gradatio* dans les idées, et l'expression est vigoureuse et cohérente <sup>41</sup>. Il faut, par conséquent, trouver à *opica* une exégèse qui soit de nature à rehausser la triade d'adjectifs où il occupe la place finale.

Tout le monde s'est rallié à celle d'Anderson. Pourtant, malgré la glose de Cameron, citant Courtney, « *Opicus*, properly an ancient inhabitant of Italy, implies "barbarous, rustic, uncivilized... with particular reference to lack of knowledge of Greek" » (p. 550), et la meilleure explication historique disponible, « *opicus* was originally an ethnic, an early form of *Oscus*, the Oscans, for reasons variously explained, being poorly esteemed. It was subsequently used by Greeks (and Romans) to disparage Romans who did not understand Greek; finally, since Greeks were viewed as the repositories of culture tout court, coming to mean 'ignorant, philistine', its sense here » (Watson et Watson, p. 222), il existe au vrai non pas une explication cohérente d'*Opica* (qu'on le capitalise [Loyen] ou non [Anderson]), mais deux, ou plutôt il y a deux homonymes <sup>42</sup>. L'adjectif se défend alternativement soit comme accusation d'inaptitude au grec, ce qui en fait l'expression fort raffinée de la conscience qu'aurait eu Sidoine d'être un Barbare, ou un Béotien, qui s'essaie bien mal à cette langue, soit comme injure véhiculant les idées de 'grossièreté, sottise, rudesse, provincialisme' par rapport à la norme romaine <sup>43</sup>, ce qui qualifie dans le meilleur des cas le livre de Sidoine de production arriérée, gauche ou patoisante <sup>44</sup>. Disons-le, les citations et références collectées par Ernout, Courtney, Sider non moins que le medley de textes paraphrasés de Cameron, appliquent sans exception *opicus* à un être animé, personne ou créature vivante, et cela de façon immédiatement déductible dans le contexte local, qui prépare ou explicite cette épithète (témoin Juvénal [texte de Willis] : III 206-207 *iamque uetus Graecos seruabat cista libello | diuina opici rodebant carmina mures* ~ VI 452-456 *odi | hanc ego quae repetit uoluitque Palaemonis artem | seruata semper lege et ratione loquendi | ignotosque mihi tenet antiquaria uersus | haec curanda uiris? opicae castiget amicae | uerba: soloecismum liceat fecisse marito*). C'est aussi le cas, dans une large mesure, pour son très proche parent *oscus* (Barbera & Russo, pp. 96-

<sup>41</sup> Analyse de J. A. van Waarden, *Writing to Survive. A Commentary on Sidonius Apollinaris, Letters, Book 7, I The Episcopal Letters 1-11*, Louvain, Peeters, 2010, p. 226 ; comparer Amherdt, *Sidonius Apollinaire, le quatrième livre de la correspondance*, p. 372.

<sup>42</sup> L. et P. Watson, *Juvenal Satire 6*, Cambridge, Cambridge University Press, 2014, ad 455-456 ; Cameron, *Last Pagans*, pp. 550-551, cf. *infra*, n. 55-56. Le scepticisme de Prchlik, 'Sidonius or Flavianus', p. 205, est (naïf mais) fondé : « first Anderson's claim that *opicus* means "barbarian" as opposed to Greek. The *Oxford Latin Dictionary*, however, not only does not confirm this claim, but even the only other language that the entry mentions is Latin. Anderson, however, could be right, but by no means can we take this as a proof ». De plus, Sidoine pratique-t-il bien tous ces auteurs ? S'il aime à mentionner Fronton (Amerdt, *Sidonius Apollinaire, le quatrième livre de la correspondance*, p. 25 et notes 70-71) ou Aulu-Gelle (ibid., pp. 51, 57), Caton ne revient guère chez lui (pp. 147-148) et il ignore Scaurus. Je crois du reste que le noble Sidoine n'aurait jamais écrit *opicus* à propos de lui-même ou du produit de sa plume : *infra*, n. 53.

<sup>43</sup> Pline l'Ancien, XIX, 14 (*Graeci nos quoque dicitant barbaros et spurcius nos quam alios opicos [-con mss., qui déforment tous fortement la graphie] appellatione foedant* avec la note d'A. Ernout, *Histoire naturelle*, Paris, Les Belles Lettres, 1962, p. 74 « Ὀπικοί, 'Opiques', autre forme du nom des Osques (cf. Festus 204, 28 L) employée par les Romains eux-mêmes au sens de 'grossier, ignorant', cf. Juvénal 3, 207 : Gell. XIII, 9, 4 ; v. Pline, XVIII, 247 », et surtout E. Courtney, *A Commentary on the Satires of Juvenal*, Londres, Athlone Press, 1980, pp. 182-183 (dont Cameron abrège la notice) : « Ὀπικοί was an old name for the inhabitants of Southern Italy, in Italic *Opisci* or *Osci* (Festus 189, E. T. Salmon *Samnium* (1967) 28). Thence it can mean 'barbarous, rustic, uncivilised'; Cato ap. Pliny *NH* 29.14 (...) (so perhaps Philodemus *AP* 5.132.7 = Gow-Page *GP* 3234; but Gow and Page deny this sense); with particular reference to lack of knowledge of Greek, Tiro ap. Gell. 13.9.4 and then Gellius himself (11.16.7) and Fronto; cf. Otto <s.v.> *opicus*, with Nachträge 113. This is a humorous 'golden line' (on 4.28-31); the juxtaposition of *diuina opici* (cf. 7.28) is particularly pointed, as if the mice would have had more respect for the *diuina carmina* if they had known Greek ». Cf. D. Sider, *The Epigrams of Philodemus. Introduction, Text, and Commentary*, New York/Oxford, Oxford University Press, 1997, p. 108 s.v. Ὀπική, § 1.

<sup>44</sup> En partie d'après J. Mayor, *Thirteen Satires of Juvenal with a Commentary*, Londres, Macmillan, 1872, p. 204, Sider, p. 108 § 2, réunit un dossier percutant sur le dédain des Grecs et des Romains envers le latin dialectal parlé en Campanie, cf. E. Dench, *From Barbarians to New Men. Greek, Roman, and Modern Perceptions of Peoples of the Central Apennines*, Oxford, Oxford University Press, 1995, pp. 77-78. Les raisons en semblent phonétiques (l'osque a plus de sibilantes que le grec et le latin [Sider, § 3] et il y a sa prononciation du *h*, dont les Romains formés à la grecque se passaient [T. Birt, *Der Hiatus bei Plautus und die lateinische Aspiration*, Marbourg, N. G. Elwert, 1901, pp. 128-129]), mais l'application d'*opicus* tour à tour au latin patoisant et au piètre grec reste inexplicable même quand M. Dubuisson, 'Les *Opici*: Osques, Occidentaux ou barbares?', *Latomus* 42, 1983, pp. 540-543, identifie dans ce mot le propre nom des Osques. Autant y voir deux homonymes, l'un appellatif et ethnique, l'autre injurieux ('malpropre', 'rustre' ; 'ignorant', 'arriéré'), avec P. Fabri, 'Perché Catone ritenesse ingiurioso l'appellativo di opici', *Bolletino di Filologia Classica* 30, 1924, pp. 105-106, et L. Deroy, 'Le problème d'ὄπι et d'ἐπί en grec ancien', *Živa Antika* 1976, pp. 271-272, malgré Dubuisson, pp. 532 et 538-539, après Courtney et avant, e.g., Swain [n. 54], M. Barbera et F. Russo, 'Da Ὀπικός a *Oscus*: osmosi semantica ed evoluzione lessicale', *Studi e saggi linguistici* 42, 2004, p. 100, Cameron, les Watson, ou N. M. Kay, *Ausonius Epigrams. Text with Introduction and Commentary*, Londres, Duckworth, 2001, p. 243.

97, cf. *Samnus*). Or il en va tout autrement dans la personnification rhétorique de la *translatio* à laquelle se livre notre description de VIII, 3. 1 *celeriter eiecit in tumultuarium exemplar turbida et praeceps et opica translatio*. L'adjectif *opicus* y apparaît comme une surprise totale et succède, sans apporter d'enrichissement sémantique ni marquer de gradation perceptible au sein de la triade, à deux autres épithètes psychologisantes dont le champ lexical cumulant l'abstrait et le concret se comprend tout de suite, lui, prédiqué d'un ouvrage personnifié<sup>45</sup>. Or un livre peut très difficilement être ainsi déclaré, de but en blanc, 'ignare en fait de grec', 'philistin' ou 'arriéré', ni charrier les connotations sociolinguistiques dégradantes d'infériorité sociale ou ethnique que porte l'usage peut-être distinct d'*opicus* désignant des personnes ou des êtres vivants. Annotant la lettre de Fronton à Marc-Aurèle, p. 21. 12-15 Van den Hout<sup>46</sup> *epistulam matri tuae scripsi, quae mea impudentia est, Graece, eamque epistulae ad te scriptae implicui. tu prior lege et, si quis inerit barbarismus, tu, qui a Graecis litteris recentior es, corrige atque ita matri redde. nolo enim me mater tua ut Opicum contemnat*, A. Richlin écrit en effet :

« this word originally meant “Oscan”<sup>47</sup> and is a complicated ethnic slur. The Oscans spoke their own language and lived in southern Italy, where their Greek-speaking neighbors sneered at them for not being able to speak Greek; so Gk. *Opikos* = “barbarous” (...). The word then came to mean “ignorant of Latin,” i.e., “illiterate.” Its use here is, then, somewhat ironic (not that Fronto really means he is ignorant of Greek in any case) and is picked up by Marcus in letter 25. *Opicus* will later be used by Sidonius Apollinaris, in similarly ironic circumstances, to describe his own writing (...). *Opicus* always has class / ethnic overtones; in English, *boor*, *churl*, *slave*, and possibly *nitwit* have similar etymologies, although the class and ethnic atrocities from which they stem have been forgotten. Haines translates “goth” »<sup>48</sup>.

Même chez un styliste alambiqué et artificiel comme Sidoine, je ne vois pas comment sa *translatio* de la *Vita*, ni le substantif avec lequel elle fait peu ou prou doublon dans notre phrase de VIII, 3. 1, *exemplar*<sup>49</sup> (car une valeur

<sup>45</sup> *Turbidus*, fréquent avec verbe de mouvement (H. Pinkster, *Latin Syntax and Semantics*, Londres, Routledge, 1990, p. 155, cf. *tūrbidē*), s'applique aux éléments naturels comme à la chevelure ('agité', 'sauvage', 'tempêteux'), à des liquides, à la lumière ou à l'air ambiant ('obscur', 'trouble' : L.M. Fratantuono et R. A. Smith, *Virgil, Aeneid 5*, Leyde/Boston, Brill, 2015, p. 626), à la psyché humaine ('troubé', 'difficile', 'impatient', 'rebelle', 'déséquilibré' : F. R. D. Goodyear, *The Annals of Tacitus. I. 1-54*, Cambridge, Cambridge University Press, 1972, p. 271 ; R. G. M. Nisbet et M. Hubbard, *A Commentary on Horace. Odes Book II*, Oxford, Clarendon Press, 1978, pp. 319-320 ; J. Dingel, *Kommentar zum 9. Buch der Aeneis Vergils*, Heidelberg, C. Winter, 1997, p. 59 ; H. J. W. Wisjman, *Valerius Flaccus, Argonautica, Book VI. A Commentary*, Leyde/Boston/Cologne, Brill, 2000, pp. 125-126). *Praecepta* dit (P. Murgatroyd, *Commentary on Book Four of Valerius Flaccus' Argonautica*, Leyde/Boston, Brill, 2009, p. 148) le mouvement, avec souvent idées d'impétuosité ou rage (R. Tarrant, *Virgil Aeneid Book XII*, Cambridge, Cambridge University Press, 2012, p. 88 ad 10), pour l'onde ou les eaux courantes (TLL X 417, 6-28), les corps célestes ('coucher') ou le terrain comme pour des personnes ('abrupt', 'audacieux', 'impatient', e.g. Lucain de César, M. Matthews, *Caesar and the Storm. A Commentary on Lucan, De Bello Civili, Book 5, Lines 476-721*, Oxford etc, Peter Lang, 2008, p. 270 ad 694), cf. *praecepta ad* (penchant auto-destructeur : den Boeft, Drijvers, den Hengst et Teitler, *Philological and Historical Commentary on Ammianus Marcellinus XXIX*, Leyde/Boston, Brill, 2013, p. 75 haut) et *praecepta ruere* (TLL X 413, 34-414, 61).

<sup>46</sup> Traduction commentée dans O. Elder et A. Mullen, *The Language of Roman Letters. Bilingual Epistolography from Cicero to Fronto*, Cambridge, Cambridge University Press, 2019, pp. 213-215. Idem pour la p. 31. 2-6 citée *infra* : E. Stärk, 'Deliramenta Masuriana. Ein Brief Marc Aurels aus Neapel' [1991], dans ses *Kleine Schriften zur römischen Literatur*, Tübingen, G. Narr, 2005, pp. 231-232.

<sup>47</sup> Sur ce peuple, O. Skutsch, *The Annals of Q. Ennius. Edited with Introduction and Commentary*, Oxford, Clarendon Press, 1985, pp. 469-470 ; T. J. Cornell, *The Beginnings of Rome. Italy and Rome from the Bronze Age to the Punic Wars (c. 1000-264 B.C.)*, Londres, Routledge, 1995, pp. 36-39 ; J. Clackson, 'Oscans in Sicily', dans O. Tribulato (ed.), *Language and Linguistic Contact in Ancient Sicily*, Cambridge, Cambridge University Press, 2012, pp. 132-146 ; S. Bourdin, *Les peuples de l'Italie préromaine. Identités, territoires et relations interethniques en Italie centrale et septentrionale (VIII<sup>e</sup>-I<sup>er</sup> s. av. J.-C.)*, Rome, École française de Rome, 2012, pp. 73-74, 667-669 ; F. Russo, 'The Oscans in Greek and Roman Tradition: Some Notes', *Ancient History Bulletin* 27, 2013, pp. 75-82 ; et F. Merlati, 'The Campanians', in G. D. Bradley et G. Farney (edd.), *The Peoples of Ancient Italy*, Boston/Berlin, W. de Gruyter, 2018, pp. 386-389.

<sup>48</sup> *Marcus Aurelius in Love. The Letters of Marcus and Fronto edited, translated, and with an Introduction and Commentary*, Chicago/Londres, University of Chicago Press, 2006, p. 89 ; pour le dossier textuel, cf. M. Feo, 'Il nome di Opizzino', in F. Forner, C. M. Monti et P. G. Schmidt (edd.), *Margarita amicorum. Studi di cultura europea per Agostino Sottili*, Milan, Vita e Pensiero, 2005, pp. 259-263.

<sup>49</sup> Le refus classique de répéter le ou les mêmes termes (*infra*, n. 96) a soutenu le penchant sidonien à la *copia uerborum*. Au demeurant, quand ils parlent de livres, les Anciens ne se gênent pas pour passer sans crier gare d'une désignation matérielle (l'ouvrage dans sa réalité concrète, celui que l'on a devant les yeux) au sens spirituel de l'œuvre littéraire elle-même. Ainsi Aréthas annonce à l'évêque Démétrios qu'il a fait transcrire les *Ad se ipsum* de Marc-Aurèle en les évoquant par deux épithètes : l'une, laudative, qui s'applique au texte littéraire ('utilissime') tandis que la seconde, descriptive, vaut tant pour l'œuvre que pour son support codicologique ('ancien') – Μάρκου τοῦ αὐτοκράτορος τὸ μεγαλοφειλέστατον βιβλίον παλαιὸν μὲν καὶ πρὸ τοῦ ἔχων, οὐ μὴν ὅτι καὶ παντάπασι διερρηκὸς καὶ τοῦ χρησίου ἑαυτοῦ τοῖς βουλομένοις βασκίηναντος, ὁμῶς ἐπεὶ νῦν ἐξεγένετό μοι ἐκεῖθεν ἀντιγράψαι καὶ νεαρὸν αὐθις τοῖς μεθ' ἡμᾶς παραπέμναι (*Ep.* 44, inc. : L. G. Westerink, *Arethae archiepiscopi Caesariensis scripta minora*, I, Leipzig, Teubner, 1968, p. 305), ce dont P. Hadot, *Marc-Aurèle, Écrits pour lui-même, I Introduction générale – Livre I*, Paris, Les Belles Lettres, 1998, p. XX, rend comme suit le début « je possède, et d'ailleurs depuis un certain temps, le livre entre tous utile de l'empereur Marc, exemplaire vraiment ancien » ; voir F. Ronconi, *La traslitterazione dei testi greci. Una ricerca tra paleografia e filologia*, Spolète, Centro italiano di studi sull'alto Medioevo,

‘conformation textuelle’ est sans exemple, cf. *TLL* V 1320, 36-1325, 56), pourraient recevoir cette qualification. Par rapport aux épithètes qui précèdent *opica*, cela a de quoi susciter l’hypothèse de la présomption de faute : « il peut y avoir disparité dans le fond, quand l’auteur rapproche sans motif des éléments trop dissemblables », dit Havet, *Manuel de critique verbale* [n. 70], p. 57 § 218. D’autre part, pour des Hellènes dès Thucydide, VI, 2. 4<sup>50</sup>, mais surtout à partir du IV<sup>e</sup> siècle (Dench, *From Barbarians to New Men*, pp. 51-53), Ὀπικός désignait soit les/certains peuples de culture italique en général, soit des peuples de Campanie, dans leur foncière altérité indigène, généralement de manière fort peu flatteuse (témoin l’avertissement du pseudo-Platon de la *Lettre VIII*, 354 e, contre l’élimination de toute présence hellénique en Sicile au profit des *Opici* ou des Phéniciens<sup>51</sup>), mais pas toujours (Strabon, V, p. 242<sup>52</sup>). En revanche, pour des Romains de la République ou de l’Empire son calque sémantique latin visait (ce ou ces peuples dans) un rapport de bas aloi à la haute culture, le contexte de la phrase latine où se lit *opicus* fournissant toujours la clarification indispensable. Ainsi en va-t-il du passage déjà cité de Fronton ou encore de la p. 31. 5-7 *nam hunc audio apud Graecos disertissimum natum esse, igitur paene me Opicum animantem ad Graecam scripturam perpulerunt ‘homines’, ut Caecilius ait, ‘incolumi scientia’*. Il suit que Cameron n’a pas soupçonné le fait capital que la méconnaissance ou l’ignorance linguistique véhiculée par *opicus* pris en ses valeurs évoluées s’adresse a priori autant au latin lui-même<sup>53</sup> qu’au grec<sup>54</sup>, voire davantage. Au total donc, pour que l’éruditissime compilateur<sup>55</sup> ait raison, après, e.g., Pricoco (‘Studi’, p. 91, qui spécule :

---

2003, pp. 20-23, surtout 21. On soupçonnera Sidoine d’avoir songé tour à tour au processus de transformation scripturaire (*translatio*) que la *Vie d’Apollonios de Tyane*, quelle au juste qu’en ait été ici la langue, a connu entre ses mains, puis au produit fini que constitue le livre dans lequel il l’a finalement couchée (*exemplar*), sans vouloir établir de démarcation nette entre les deux mots, par coquetterie.

<sup>50</sup> Σικελοὶ δ’ ἐξ Ἰταλίας (ἐνταῦθα γὰρ οἴκουν) διέβησαν ἐς Σικελίαν, φεύγοντες Ὀπικούς, ὡς μὲν εἰκὸς καὶ λέγεται. S. Hornblower, *A Commentary on Thucydides*, III Books 5.25-8.109, Oxford, Oxford University Press, 2008, p. 271, ne valant rien, voir L. Pearson, *The Greek Historians of the West. Timaeus and his Predecessors*, Atlanta, Scholars Press, 1987, pp. 14-15 ; Dubuisson, ‘Les *Opici*’, pp. 532-533 et la note 46 pour le flottement Ὀπικούς ~ Ὀπικας ; Cornell, ‘Deconstructing the Samnite Wars: An Essay in Historiography’, dans H. Jones (ed.), *Samniun. Settlement and Cultural Change*, Providence, Center for Old World Archaeology and Art, 2004, pp. 129-130.

<sup>51</sup> Ἦξει δέ, ἄντηρ τῶν εἰκότων γίγηται τι καὶ ἀπεικτῶν, σχεδὸν εἰς ἐρημίαν τῆς Ἑλληνικῆς φωνῆς Σικελία πᾶσα, Φοινικῶν ἢ Ὀπικῶν μεταβαλοῦσα εἰς τινα δυναστείαν καὶ κράτος ; ces propos alarmistes mériteraient la circonspection même si la *Lettre* était authentique. Voir Dubuisson, ‘Les *Opici*’, p. 534 ; P. Pocetti, ‘Language Relations in Sicily: Evidence for the Speech of the Σικανοί, the Σικελοί, and Others’, in Tribulato (ed.), *Language and Linguistic Contact in Ancient Sicily*, p. 60 ; et Clackson, ‘Oscan in Sicily’, pp. 134-137.

<sup>52</sup> Ὑπὲρ δὲ τούτων τῶν ἡθῶν ἢ Καμπανία πᾶσα ἴδρωται, πεδῖον εὐδαμονέστατον τῶν ἀπάντων· περικεῖνται δ’ αὐτῶι γεωλοφίαι τε εὐκαρποὶ καὶ ὄρη τὰ τε τῶν Σαννιτῶν καὶ τὰ τῶν Ὀσκῶν. Αντίοχος μὲν οὖν φησι τὴν χώραν ταύτην Ὀπικούς οἰκῆσαι, τούτους δὲ καὶ Ἀύσονας καλεῖσθαι. Πολύβιος δ’ ἐμφαίνει δύο ἔθνη νομίζον ταῦτα· Ὀπικούς γὰρ φησι καὶ Ἀύσονας οἰκεῖν τὴν χώραν ταύτην περὶ τὸν κρατήρα. ἄλλοι δὲ λέγουσιν οἰκοῦντων Ὀπικῶν πρότερον καὶ Ἀυδόνων Σιδικίνους κατασχέειν ὕστερον, Ὀσκῶν τὴν ἔθνος, τούτους δ’ ὑπὸ Κυμαίων, ἐκείνους δ’ ὑπὸ Τυρρηνῶν ἐκπεσεῖν (διὰ γὰρ τὴν ἀρετὴν περιμάχτητον γενέσθαι τὸ πεδῖον), dans le texte de S. L. Radt, *Strabons Geographika*, II Buch V-VIII (*Text und Übersetzung*), Göttingen, Vandenhöck & Ruprecht, 2003, pp. 96, 98. Voir sur le fond Dubuisson, ‘Les *Opici*’, pp. 533, 542, et Radt, *Strabons Geographika*, VI Buch V-VIII (*Kommentar*), ibid., 2007, pp. 106-107.

<sup>53</sup> « It is worth recalling that the adjective *Opicus* means not only ‘Oscan’, but also ‘Ignorant (esp. of Latin), uncultured, barbarian’ (*OLD*, s.v., 2). The two attitudes, of contempt for Oscan by Latin speakers, and admiration for Latin by Oscans, go hand-in-hand, for if Italian élites from Oscan areas were aware of Roman disparagement of their language that will have increased the pressure on them to switch to Latin. If the attempt to find decisive evidence for phonetic influence (particularly in the long term) of Oscan on Latin has been unsuccessful, this last example suggests that such interference must have occurred, but in the Latin of first-language speakers of Oscan rather than in that of monolingual Latin speakers » (J. N. Adams, *Bilingualism and the Latin Language*, Cambridge, Cambridge University Press, 2004, p. 122, cf. Barbera & Russo, ‘Da Ὀπικός a *Oscus*’, pp. 89-96). Ici *opicus* = *rusticus* (E. S. Ramage, *Urbanitas. Ancient Sophistication and Refinement*, Norman, University of Oklahoma Press, 1973, pp. 47-49, 172-173 notes 32-36) ; cf. Titinius, 103 Daviault *qui Obsce et Volsce fabulantur, nam Latine nesciunt* et Ramage, pp. 172-173 note 34, G. A. Sheets, ‘The Dialect Gloss, Hellenistic Poetics and Livius Andronicus’, *American Journal of Philology* 102, 1981, p. 78. Face aux envahisseurs, le patricien cultivé Sidoine ressentait avec acuité le fossé culturel de la *rusticitas* (Kaufmann, *Studien zu Sidonius Apollinaris*, pp. 254-259 ; Amherdt, *Sidoine Apollinaire, le quatrième livre de la correspondance*, pp. 214-218 ; id. ‘*Rusticus politicus* : esprit de caste ? L’agriculture et la politique chez Sidoine Apollinaire. Réalité et lieux communs’, *Hermes* 132, 2004, pp. 376-378 ; S. Mratschek, ‘Sidonius’ Social World’, in G. Kelly et van Waarden (edd.), *Edinburgh Companion to Sidonius Apollinaris*, Édimbourg, Edinburgh University Press, 2020, p. 233) ; lui qui récusé l’inculture des Barbares (Condorelli, *Il poeta doctus nel V secolo d.C.*, p. 125 note 167), qui participe de leur *feritas* (Y. A. Dauge, *Le barbare. Recherches sur la conception romaine de la barbarie et de la civilisation*, Bruxelles, Latomus, 1986, pp. 438-439, 459), et préfère l’action à la vie retirée aux champs (Kaufmann, p. 273), je l’imagine difficilement évoquer à Leo son livre comme *opicus* et se placer ainsi en flagrante infériorité par rapport à son ami et à la culture classique, même par humilité de mondain chrétien.

<sup>54</sup> Dubuisson, pp. 526-529 ; S. Swain, ‘Bilingualism and Biculturalism in Antonine Rome. Apuleius, Fronto, and Gellius’, in L. Holford-Strevens et A. Vardi (edd.), *The Worlds of Aulus Gellius*, Oxford, Oxford University Press, 2004, pp. 38-39 ; J. E. Degn, ‘African Romanisé ou Romain Africanisé ? L’identité culturelle de Marcus Cornelius Fronto’, *Classica et mediaevalia* 61, 2010, pp. 238-240. « Tout *uir doctus*, par définition bilingue, peut-être qualifié de *Graecus* par ceux qui ne possèdent pas cette culture, les *indocti, rustici, inculti, opici* » F. Biville, ‘Cicéron ‘Le Grec’. Onomastique polémique et ambiguïtés identitaires’, dans F. Poli et G. Vottéro (edd.), *De Cyrène à Catherine, 3000 ans de Libyennes. Études grecques et latines offertes à Catherine Dobias-Lalou*, Nancy, ADRA, 2005, p. 258.

<sup>55</sup> Lui qui qui abrège la glose à *opicus* de Courtney et mentionne Sider semble en fait plutôt tenir ses matériaux de Dubuisson, pp. 525-530, et surtout Swain (voir note suivante, début), à l’un ou l’autre desquels il doit être redevable de la mention de Scaurus, absente chez

« *Opicus*, più volte attestato di ‘rozzo, indotto’, è qui usato, probabilmente, per suggestione di un celebre passo giovenaliano, nel quale *Opica* è detta una donna dal parlare grossolano, non raffinato [= VI 455-456] », il faut que l’adjectif convienne comme épithète stylistique ou codicologique ; qu’il soit compatible avec la personnalité de Sidoine ; et qu’il charrie des résonances minimales d’inaptitude au grec ou à la culture dans son contexte d’emploi. Or VIII, 3. 1 n’est pas le moins du monde éclairant comme contexte, à la différence des deux extraits de Fronton<sup>56</sup> ou de la tirade de Juvénal ; l’épithète rabaisserait Sidoine, en rompant ce que Grey appelle avec bonheur son ‘apparatus of self-representation’ en tant qu’aristocrate<sup>57</sup> ; et pour *opicus* prédiqué d’un livre, on ne dispose que d’Ausone : *Epistulae*, XIII 98-99, *nil quaero, nisi quod libris tenetur | et quod non opicae tegunt papyri*, et *Professores*, 22, 3-4 *exasas tineis Opicasque euoluere chartas | maior quam promptis cura tibi in studiis*. Le sémantisme n’y est pas garanti du tout ; les cinq savants qui ont soupesé ces passages sous l’angle lexical (les commentaires anciens n’aident pas) dégagent des conclusions inconciliables<sup>58</sup> entre lesquelles on manque de critères solides pour asseoir la moindre prise de décision, sauf pour exclure une option. En effet, la valeur très particularisée d’‘illisible’ reconstruite par Russo dépend, dans le cas de l’*Epistula*, du parallèle entre *opicae papyri* v. 99 et *libris tenetur* 98 ; or *libris* des manuscrits y est beaucoup moins attractif que la conjecture de Dezeimeris *labris*, brillante et paléographiquement aisée (même échange de mots qu’en *Griphe*, 77), retenue par Peiper, Green, Combeaud puisque « Ausonius wants news from the tip of Theon’s tongue and not the fruit of long research » (Green, p. 632)<sup>59</sup>. Le seul témoignage ferme en faveur d’*opicus* = ‘illisible’ s’étant évanoui,

---

Courtney et dans toutes les autres autorités secondaires citées dans cette section (il ne mentionne pas le *TLL* à propos d’*opicus* où elle se lit). Il est incontestable que Cameron a vérifié certains textes fournis par ces sources, lui qui double les références à Fronton que lui offrait Swain dans la pagination de Van den Hout (Teubner) de leurs équivalents dans la Loeb de Haynes, beaucoup plus répandue et *user-friendly*, mais il n’a pas dû aller plus loin ; en particulier ne s’est-il livré à aucune réflexion approfondie de nature lexicographique.

<sup>56</sup> Il existe un troisième emploi frontonien d’*opicus*, escamoté par Cameron parce que référencé comme de lecture très incertaine chez Swain, p. 38 note 130 : p. 39. 16-20 van den Hout *uerum et ipse suades inprimis fidei parendum: et si armis uel palaestra ludas, ne has quidem ludicras exercitationes sine contentione confici posse, fac arbitr<eris> et inedia disertis uel . . . . tui plus adeosupta. et ratis . . . s facundior lucta . . arna laudau beatius Opicum tuum*. Quoique mutilé, le texte laisse entendre que l’adjectif signifie l’opposé d’‘éloquent, disert’, ce que Fronton paraît s’appliquer plaisamment à lui-même (M. P. J. van den Hout, *A Commentary on the Letters of M. Cornelius Fronto*, Leyde/Boston/Cologne, Brill, 1999, p. 107), recoupant l’emploi humoristique d’*opicus* chez Aulu-Gelle sur lequel insiste Swain, p. 39 (« this humour is not without significance. In the grammarian Scaurus there is contempt for someone who cannot follow his explanation of aspirated words in Greek. In Fronto there is tension, in Marcus self-irony. Gellius’ attitude is relaxed towards his companions. But the ignorant man was plainly annoying: he is one of the ‘profane crowd’ to whom Gellius applies the words of Aristophanes at the end of his Preface. Not to understand Greek was not to belong »). On n’acceptera pas volontiers d’insérer cela dans l’incipit bio-bibliographique de VIII 3, car la tonalité et les thèmes de la missive sont sérieux (Overwien, ‘Kampf um Gallien’, pp. 98-100) ; une notation pédantesque de type plaisant ou badin tel *opicus* entendu comme Swain constituerait une rupture choquante.

<sup>57</sup> C. Grey, *Constructing Communities in the Late Roman Countryside*, Cambridge, Cambridge University Press, 2011, pp. 9-10 : « this preoccupation with personal status and issues of self-representation is evident elsewhere in the sources emanating from aristocratic authors. The letter collections of men such as Symmachus and Sidonius Apollinaris, for example, betray signs of a careful process of image construction, comparable to those identified in the collection of Pliny the Younger, which served as something of a model for later writers. These collections contain a small number of letters written for or at the request of tenants, rural laborers, and farm managers, and we may conclude, with caution, that such letters constitute a subtle shift in the nature of the apparatus of self-representation employed by these aristocratic writers. However, just as in the case of Libanius, the focus of these letters is not the bearers or petitioners themselves, but rather the performance by the author of the behavior befitting a patron, and the confirmation of his ongoing relationships of reciprocal exchange with the recipients of those letters. It is not surprising that these texts betray their authors’ preoccupation with questions of power, status, and reputation, for such concerns were central to the world and world-view of the aristocracies of the late Roman world ». Pour Sidoine, cf. pp. 67-68, 132-133 ; Hanaghan, *Reading Sidonius’ Epistles*, pp. 52-57.

<sup>58</sup> Dubuisson, ‘Les *Opici*’, p. 530 et note 32 (textes) : « dans deux passages d’Ausone, enfin, *opicus* revêt un sens quelque peu différent : les *opicae papyri* et les *opicae chartae* y sont des documents rares, difficiles à trouver, voire mystérieux. L’origine de cet emploi n’est pas claire » ; R. P. Green, *The Works of Ausonius. Edited with Introduction and Commentary*, Oxford, Clarendon Press, 1991, p. 412 : « elsewhere in Ausonius the epithet describes texts (*Prof.* 22. 3, *Ep.* 13. 99) and means ‘obscure’ or ‘obsolete’; in view of *Epigr.* 86. 2 a meaning like ‘bookish’ would not be inappropriate here. But the meaning ‘ignorant’ (of more everyday matters) or ‘boorish’ should also be understood, and perhaps there is an allusion to the Osci (Fest 204. 30-2 L.), who, with the Campanians, were branded as *obsceni* and *ore immundi* (Porph. on Horace *S.* 1.5.62; Adams <*Lat. Sex. Voc.*>, 100; cf. *Epigr.* 75.5 n.) » ; La Penna, ‘Gli svaghi letterari’, p. 12 note 12 : « (...) l’agg. *Opicas* siriferisca, oltre che alla rozzezza e all’oscurità dello stile, anche a quella della scrittura » ; Russo, ‘The Oscans’, pp. 78-79 : « in the following two cases, *opicae papyri* and *opicae chartae* are mentioned to indicate precisely documents which, for different reasons, are illegible: in the first case (*Ep.* 4 [sic] *nil quaero (...) tegunt papyri*), since *tego* means ‘to hide’, we can presume that the expression *opicae papyri* refers to something hidden, and hence illegible ; in the second case (*Comm. Prof. Burdig.*, 23, v. 1-4 (suit la citation), once again the author refers to something illegible ». Pour le cinquième commentateur (Bajoni), voir *infra*, n. 60.

<sup>59</sup> La *lectio tradita* est défendue dans ces deux passages par L. Mondin, ‘In margine alla nuova edizione di Ausonio’, *Prometheus* 20, 1994, pp. 164-165. De même Feo, ‘Il nome di Opizzino’, p. 260 : « la grossolatura può essere anche materiale o riferita a cose materiali. Ancora Ausonio, *Comm. Burd.*, XXII 3 (p. 52 P.) *exasas tineus opicasque euoluere chartas e Epist.*, XII 98-99 (p. 257 P.) (...) : *opicae* sono *chartae e papyri* ‘di cattiva qualità’. Per Sidonio Apollinare (*Epist.*, III 1 [sic]) è *opica* una tradizione *turbida et praiceps* ». Mais

le dossier de Russo se réduit au passage des *Professeurs*, lequel supporte non moins bien le rendu par ‘volumes difficiles / obscurs / abscons’, et une hypothèse aventurée de ce savant à partir de la glose festienne d’*Opicus* (‘The Oscans’, p. 79) – autant dire, pas grand-chose. Le fait qu’Ausone prédique *opicus* d’une personne, et cela dans le cadre d’un badinage pornographique sur l’imagerie scripturaire du corps (*Épigrammes*, 86. 2-3 *opicus magister (sic eum docet Phyllis) | muliebre membrum quadriangulum cernit*)<sup>60</sup>, complique encore plus la tâche de l’exégète. Il ne suffit pas en effet que le sens premier de l’épithète, ‘osque’, charrie occasionnellement des relents remontant haut d’inconduite sexuelle, par moquerie et sens de leur supériorité des Romains du Latium envers ce peuple italique<sup>61</sup>, pour établir un nexus satisfaisant entre ces emplois ausoniens. Contre les assertions vraiment optimistes de Bajoni, p. 87 « *opicus* (grossier, inculte), utilisé pour décrire les textes obscurs (*opicas chartas*) est assez rare et pour cela très intéressant. (...) On le retrouve avec ce sens chez Sidoine Apollinaire qui qualifie de *turbida et praeceps et opica* une traduction confuse, précipitée et grossière », il me semble, au total, qu’Ausone emploie par trop librement cette épithète, et cela dans des passages où les contours exacts de son sémantisme se laissent malaisément cerner (un éventail excessif de gloses est défendable sur chacun d’eux), pour qu’on appuie sur elle seule, avec un degré de confiance suffisant, l’application sidonienne d’*opicus* à sa copie *turbida et praeceps* de la *Vie d’Apollonios de Tyane*. Ce trop maigre et incertain dossier de parallèles me fait inférer que l’assertion brutale de Swain « the same usage occurs three centuries later in Sidonius Apollinaris, *Ep.* 8.3.1 (his ‘barbarian transcription’ of Philostratus’ *Apollonius*) » (‘Bilingualism and Biculturalism’, p. 38 note 130) ou la paraphrase explicative beaucoup plus détaillée de Pricoco « quando invece sia mancato questo lavoro di rifinitura, lo scritto è *opus impolitum, non expolitum, tumultuarium, imperfecto e rozzo, rusticatum* » (‘Studi’, p. 94), reposent en fait essentiellement sur des sables mouvants<sup>62</sup>. Ainsi s’envole la raison-massue de Cameron ratifiée naguère par Condorelli « an especially strong argument is the adjective *opica*, which should be understood as referring to errors in the Greek » (*Edinburgh Companion to Sidonius Apollinaris*, p. 606).

Puisque la traduction Anderson rationalisée par la glose de Courtney-Cameron ‘barbarous, rustic, uncivilized... with particular reference to lack of knowledge of Greek’ convient mal à *opica translatio* en un contexte à la fois peu approprié et non éclairant, on est invité à soupçonner ici une faute plutôt qu’une allusion raffinée. Plusieurs manuscrits ont *opaca*, innovation superficielle et non véritable variante (Mohr, Anderson, Loyen la taisent donc ; nul terme aussi basique ne saurait avoir été modifié en quelque chose de recherché sans suggestion contextuelle de lettres ou de mot apte à tromper l’œil ou l’esprit des scribes), qui est condamnée par le sémantisme quand même l’épithète se lit, à propos de l’ours hirsute Arctos en même temps que de la constellation éponyme, chez

---

voir Green, ‘The Correspondence of Ausonius’, *Antiquité Classique* 49, 1980, p. 196 : « the poem ends with a plea to Theon to write something, nothing *recherché*, just what is on the tip of his tongue ; if he does so, he will have a holiday (another echo of Horace here, *Ep.* i. 10, 49) from writing and no more accusations of plagiarism, the reference here being presumably to gifts of writing sent to Ausonius which were reshapes of Ausonius’ own work, or written by another, such as Clementinus of line 10 ».

<sup>60</sup> Adams, ‘An Epigram of Ausonius (87, p. 344 Peiper)’, *Latomus* 42, 1983, pp. 101-109 ; G. Brulotte, *Œuvres de chair. Figures du discours érotique*, Paris/Sainte Foy, L’Harmattan/Presses de l’université Laval, 1998, pp. 216-217 ; Kay, *Ausonius Epigrams*, pp. 244-245. M. G. Bajoni, *Les grammairiens lascifs. La grammaire à la fin de l’Empire romain*, Paris, Les Belles Lettres, 2008, pp. 87-92, souligne le caractère ethniquement péjoratif des objets et des individus auxquels Ausone applique *opicus* (« Eunus est un maître ‘osque’ à cause de son vice, tandis que les feuillets auxquels se consacre Victorius sont ‘osques’ parce qu’ils sont écrits dans un langage très ancien et pour cela incompréhensible. C’est un hasard qui peut bien amuser un philologue », p. 92), mais simplifie trop, cf. sur l’ethnique *Syriscus* d’Eunus son ignorance d’Adams, pp. 98-99, et de Dubuisson, ‘Les *Opici*’ (p. 528 : « l’*opicus magister* d’Ausone est sans doute un vieillard lubrique et ignorant ; il est surtout quelqu’un qu’on accuse de ne pas distinguer les lettres grecques les unes des autres »).

<sup>61</sup> Adams, ‘An Epigram’, p. 100 (pagination erronée de Dubuisson, ‘Les *Opici*’, p. 528 note 22), cite Porphyrius à Horace, *Satires*, I, 5. 54, et Festus, p. 204. 31, pour le goût prétendu des Osques envers la sexualité orale supposé étymologiser *obscenus* (sur quoi P. Cordier, *Nudités romaines. Un problème d’histoire et d’anthropologie*, Paris, Les Belles Lettres, 2005, pp. 257-258). On ajoutera, d’après le très bon W. Krenkel, ‘Tonguing’ [1981], in *Naturalia non turpia. Sex and Gender in Ancient Greece and Rome. Schriften zur antiken Kultur- und Sexualwissenschaft*, Hildesheim, G. Olms, 2006, p. 268, un second extrait de Festus ne citant pas nommément les Osques mais qui semble s’y rapporter clairement, au vu de la tournure *eius gentis consuetudine* (p. 218. 14 *adicit etiam quod stupra inconcessae libidinis obscena dicantur, ab eius gentis consuetudine inducta*), et surtout le fragment 4 Morel Courtney de Bibaculus *Osce senex Catinaeque puer, Cumana meretrix*, cf. Krenkel « “an old man and the boy in Catina and the Cuman prostitute – they all do it Oscan style”, i.e. they lick and suck » (*contra* Courtney, *The Fragmentary Latin Poets*, Oxford, Clarendon Press, 1993, p. 194 « it remains wholly obscure in what context this motley group would have been addressed » ; H. D. Jocelyn, *Hermathena* 159, 1995, pp. 62 § 2, 71 bas, avait raison).

<sup>62</sup> Cela d’autant plus qu’on peut postuler, avec D. Shanzer, que « *Opicus* (as regularly used in Latin of those who are ignorant of Greek) makes no sense unless Sidonius intends a barbarous translation. There would be no reason for someone like Sidonius, who clearly knew some Greek, merely to be transcribing Greek and (exaggeratedly) calling his efforts “Oscan” » (‘The *Cosmographia* Attributed to Aethicus Ister as *Philosophen- or Reiseroman*’, in G. R. Wieland, C. Ruff et R. G. Arthur (edd.), *Signis Sophiae Arcator. Essays in Honour of Michael W. Herren on his 65th Birthday*, Turnhout, Brepols, 2006, p. 81 ; *silent* Cameron, Van Hoof & Van Nuffelen).

un poète aussi soigneux qu'Horace (*Odes*, II 15, 14-16 *nulla decempedis | metata priuatis opacam | porticus excipiebat Arcton*, expliqué par Nisbet-Hubbard *ad loc.*, p. 250). La *diuinatio* est donc de mise. La conjecture paléographique ambitieuse *Aethiopica*, autorisée par *Lettres*, II, 2. 7 *per scopulos Aethiopicos*<sup>63</sup>, reposerait sur un mécanisme de corruption relativement aisé (un coup d'œil à l'édition Lütjohann, p. 127, montre combien le *h* est instable dans nos manuscrits, avec les épels *pitagorici / phitagorici, nichomachus / nichomachus, pilostrati ; (a)et-* aura ensuite été avalé derrière *et*, en raison de l'échange graphique perpétuel entre *ae* et *e*, puis le *i* résiduel, devenu incompréhensible, sera tombé), mais son sémantisme requiert qu'on le précise avec grand soin. 'Nègre' peut se dire 'Éthiopien', car ce peuple passe pour parangon de peau basanée aux yeux des Grecs et des Romains<sup>64</sup> ; les préjugés ethnologiques de Sidoine<sup>65</sup> lui font même écrire *misit et hoc munus tepidas qui nudus Erythras, | concolor Aethiopi uel crinem pinguis amomo, | fluxus odoratis uexat uenatibus Indus* (c. XI 105-107)<sup>66</sup>. C'est insuffisant pour exciper sans excessif effort d'imagination des connotations qui rendraient l'adjectif tiré de cet ethnonyme applicable à *translatio* qua un objet ou un processus scripturaire. Les textes de Jérôme défendent un sens 'sauvage, primitif' qui semble compléter l'étonnant Ausone, *Technopaegnion*, 7. 10-12 *longa dies operosa uiro, sed temperies | qua caret Aethiopum plaga, peruigil, irrequies | semper ubi aeterna uertigine clara manet lux*, dont l'explication exacte se refuse aux exégètes<sup>67</sup>, mais qui pose une valence 'éthiopien = jamais en repos, tourmenté'. *Aethiopicus* ainsi entendu recevrait une certaine mesure de soutien de la paire d'épithètes *turbida* et *praeceps* prises dans leurs valeurs psychologiques, car celles-ci valent *peruigil, irrequies*, 'au bout de la nuit et incessant', d'Ausone, pour désigner une chose ou une activité dont la poursuite coûta à son auteur, lui valut tourments sans trêve. Unifiant le sémantisme, je gliserais *turbida et praeceps et Aethiopica translatio* 'livre obscur et impatient et <sauvage et tourmenté comme> Éthiopien', dans l'idée que (opinion reçue) l'entreprise de transcription grecque ou (thèse de Mommsen) que la version latine copiée par Sidoine était 'éthiopienne' pour l'âpreté insatisfaite et exotiquement non classique du produit fini. Cela n'est pas plus abscons ni contourné que de dire *opica la translatio* en question ; au contraire, cette épithète ethnographique sonore et parlante ferait un bon climax pour la triade de qualificatifs. Mais peut-être vaut-il mieux une émendation moins inféodée au *ductus litterarum*. *Operosa*, 'obtenue par acharnement' > 'laborieuse', qualifierait bien un livre produit dans la douleur, surtout si on lui confère ici la nuance 'exigeante', 'difficile' (*TLL* IX 698, 78-80), mais achoppe sur le caractère

<sup>63</sup> Sidoine affectionne *Aethiops* substantif et adjectif (P. G. Christiansen et J. E. Holland, *Concordantia in Sidonii Apollinaris carmina*, Hildesheim/Zürich/New York, Olms-Weidmann, 1993, p. 5, avec André, 'Nominatifs latins en -us formés sur un génitif grec en -ος', *Bulletin de la Société de Linguistique* 52, 1956, p. 259), ce qui incite à accepter *Aethiops* au temps faible du premier pied de l'hexamètre en c. XI 18 plutôt que la conjecture *Aethiōpus* (un unique exemple de cet adjectif, chez Venance Fortunat, c. V, 2.9 *Matheus Aethiopus*).

<sup>64</sup> E. M. Olechowska, *Claudii Claudiani De Bello Gildonico. Texte établi, traduit et commenté*, Leyde, Brill, 1978, p. 165 ; N. Méthy, 'Juvénal et l'Afrique', *Revue des Études Anciennes* 95, 1993, p. 476 note 21 ; L. A. Sussmann, *The Declamations of Calpurnius Flaccus. Text, Translation and Commentary*, Leyde/New York/Cologne, Brill, 1994, pp. 96-97 (essentiel) ; P. Habermahl, *Petronius, Satyrica 79-141. Ein philologisch-literarischer Kommentar, I Sat. 79-110*, Berlin/New York, W. de Gruyter, 2006, pp. 364-365 ; et G. Vannini, *Petronii Arbitri Satyrica 100-115. Edizione critica e commento*, *ibid.*, 2010, p. 139. Il arrive à *Aethiops* de servir d'insulte : Nisbet et N. Rudd, *A Commentary on Horace, Odes, III Book Three*, Oxford, Oxford University Press, 2004, pp. 104-105 (= 'Égyptien', pour flétrir Cléopâtre). Chez les auteurs chrétiens, il est souvent péjoratif, noirceur et qualité de pécheur y confluent : Paulin de Nole, XXVIII 249-250 (*draco qui uorat Aethiopum populos non sole perustos, | sed uitii nigros et crimine nocticolores*) ; P. Lardet, *L'Apologie de Jérôme contre Rufin. Un commentaire*, Leyde/New York/Cologne, Brill, 1993, p. 319 ll. 7-28, dont voici le dossier consolidé : *ad extremum, quod ille Chusi amicus Dauid filius Arachi scriptus est, hic uero filius Iemeni. Sciendum itaque Chusi interpretaari Aethiopem, et totum psalmum contra Saul esse conscriptum : Qui persequebatur eum, et in foueam quam foderat, ipse incidit. Quem Aethiopem uocat propter sanguinarios et tetros et crudeles mores (In Psalmos, 7. 1) ~ Chus lingua hebraea interpretatur Aethiops, hoc est niger et tenebrosus qui talem habet animam quale et corpus, de quo dicit Hieremias : 'Si mutabit Aethiops pellem suam, et pardus uarietatem suam'. Ergo hic Chusi nigrum et aethiopem inimicum suum Saulem significant. Et dicit hoc : Quomodo Aethiops pellem mutare non potest, ita et iste mores suos mutare non potest. Bis uenit in manus meas, potui eum occidere. Cuius potui sanguinem fundere, uolui eum superare beneficio ; sed malitia eius uinci non potest (Tract. in Psalmos, 7. 1) ~ tetri et amantes tenebras, et ab omni luce alieni, qui draconis carne uescuntur, de quo scriptum est : 'Dedisti eum escam populis Aethiopum' (In Habacuc, 2.3.7)*. Ces passages nous serviront *infra*.

<sup>65</sup> Sur la délicate question des perceptions romaines de la pigmentation de la peau, on partira de Richlin, *Arguments with Silence. Writing the History of Roman Women*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 2014, p. 339 note 25 ; puis voir P. Schneider, *L'Éthiopie et l'Inde. Intéférences et confusions aux extrémités du monde antique (VIII<sup>e</sup> siècle avant J.-C.-VI<sup>e</sup> siècle après J.-C.)*, Rome, École française de Rome, 2004, pp. 93-95, qu'elle ne connaît pas. Politiquement incorrect, Schneider y remarque sans ambages, p. 90, que « les Modernes ignorent si, à l'origine, le terme Éthiopien désignait déjà l'homme noir. (...) Les Anciens manifestent en ce domaine une certaine souplesse » tout en spécifiant un peu plus loin qu'« il n'y a pas lieu de discuter ici l'équivalence Αἰθίοψ-Nègre/Noir ».

<sup>66</sup> L'indiscrimination générale des textes gréco-romains entre Inde/Indiens et Éthiopie/Éthiopiens est mise hors de doute par Schneider, pp. 221-361. L'exhaustivité de son catalogue est trompeuse : d'Ausone, qu'il cite à propos du phénix (pp. 193, 194) ou mentionne en passant (256, 399, 420), il reproduit bien le morceau des *Technopaegnion* dont je vais parler, mais enterré dans une note de la p. 461.

<sup>67</sup> Green, *The Works of Ausonius*, pp. 587-588 ; C. Di Giovine, *Decimus Magnus Ausonius Technopaegnion. Introduzione, testo critico e commento*, Bologne, Patron, 1996, pp. 132-133.



inexplicable, donc arbitraire, de la faute qu'il suppose (aucune plausibilité optique ni cause mentale). Une piste a priori intéressante sur les deux versants du sémantisme et de la connotation péjorative qu'il doit détenir dans la phrase de Sidoine serait le rare *torpida*<sup>68</sup>, dont la glose 'engourdie, alanguie, prise de paralysie, impuissante' balise les significations, ainsi Ausone qui l'applique au poisson sorti du fleuve par de petits pêcheurs et que guette l'asphyxie, *torpida supremos patitur iam cauda tremores* (*Moselle*, 264). *Torpida* ferait cliquetis verbal et allitération avec *turbida*, cf. c. XVI 10 *tuum clamaret turba triumphum* ≈ Martial, VI, 48. 1 *quod tam grande sophos clamat tibi turba togata* ; et Sidoine a la passion des refrains verbaux, e.g., *Lettres*, IV, 20. 4 *nam cum spectarem quae tibi pulchra sunt non te uidere, ipsam eo tempore desiderii tui impatientiam desideravi*. Un *torpida* en *Lettres*, VIII, 3. 1 rectifierait *turbida* = 'troublée', 'difficile' en lui ajoutant l'idée de lenteur dont on a une expression frappante chez son parent Avit de Vienne, *Poèmes*, VI 286-287, *aut quid dona iuuant hominem, si mente soluta | torpida conlatum disperdant otia munus ?*, avec une triade d'épithètes comme notre passage sidonien. Le *praeceps* de la *Lettre*, VIII, 3. 1, en ce qu'il peut connoter le mouvement ou l'avancée, serait précisé et limité par *torpida* ; on obtiendrait l'une de ces tournures paradoxales affectionnées par notre évêque, cf. Avit, *Histoire spirituelle*, V 480-481, *torpidus exactor siluit nulloque tumultu | feruida consuetos repetunt suspendia census* (non sans l'édition Sources chrétiennes de N. Hecquet-Noti, Paris, Le Cerf, 2005, pp. 202-203 note 3), et qui serait ici bienvenue car Sidoine s'excuse peu après d'avoir été moins prompt à honorer la commande de Leo qu'il n'aurait aimé (VIII, 3. 1 fin : *non ualebat curis animus aeger saltim saltuatim tradenda percurrere*). Mais le transfert de signification reste vraiment trop violent et le processus de corruption se justifie mal, même une fois *torpida* réduit à *orpida* devant *et*. Par chance, une autre épithète est à disposition : *opinabilis*, qui, écrit en cursive des V<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècles où certains tracés de *b* et *c* se ressemblent fort<sup>69</sup> et moyennant les abréviations en vigueur<sup>70</sup>, se prêtait à n'être pas reconnu ; une fois gâté, le plus proche mot latin fut rétabli<sup>71</sup>. Le sens basique en est 'de l'ordre de l'opinion'<sup>72</sup> ou 'de la perception sensorielle'<sup>73</sup>, cf., au plus près de Sidoine, Cassiodore,

<sup>68</sup> Relevé exhaustif de ses emplois : Oakley, *A Commentary on Livy Books VI-X, II Books VII and VIII*, Oxford University Press, 1998, pp. 346-347. Sur le verbe *torpere* : D. M. Paschall, 'The Vocabulary of Mental Aberration in Roman Comedy and Petronius', *Language* 15, 1939, p. 47 et notes 62-63, et C. Wick, *M. Annaeus Lucanus Bellum civile. Liber IX, Kommentar*, Munich, K. G. Saur, 2004, p. 128 § 347 ; sur *torpere* appliqué à la nature et au climat, M. Seewald, *Studien zum 9. Buch von Lucans Bellum Civile, mit einem Kommentar zu den Versen 1-733*, Berlin/New York, W. de Gruyter, 2008, pp. 250-251.

<sup>69</sup> Plusieurs manuscrits et papyrus documentaires relevant de la cursive latine en son état final présentent des tracés très grêles et courbes de *b* et *c* entre lesquels il y a possibilité d'hésitation : E. Maunde Thomson, *An Introduction to Greek and Latin Palaeography*, Oxford, Clarendon Press, 1912, pp. 327-331 et les planches 111-113, en particulier 113 (Ravenne, 572 AD).

<sup>70</sup> En l'occurrence, avec la seconde des hastes de *bl* sans *i* intermédiaire barrée d'un trait oblique (Maunde Thomson, p. 88 § 4, énumère *apli* = *apostoli*, *mlto* = *multo*, *libe* = *libere*, *procl* = *procul* ; comparer L. Havet, *Manuel de critique verbale appliquée aux textes latins*, Paris, Hachette, 1911, pp. 182 § 772 et 380 § 1518) et la finale suspendue *per compendium* au moyen d'une longue oblique descendante accolée à la dernière des lettres inscrites (Maunde Thomson, p. 89 § 1), charge étant alors laissée au lecteur de rétablir mentalement la terminaison manquante. Avec un *b* ressemblant beaucoup à un *c*, cette restauration de la finale n'allait plus du tout de soi.

<sup>71</sup> Partant d'un *opinabl* ressemblant fort à l'inintelligible *opinack*, l'arrangement de ce dernier en *opica* suppose un anagrammatisme *-nac* > *-can* avec chute des inanes *n* et *l*. Ce processus paléographique est économique dans le cas d'un mot aussi bref et n'a contre lui quel l'introduction d'un lexème rare, dès lors a priori insolite comme produit d'une réfaction scribale, mais non impossible, témoin (*olea*) *Termutia* déformant *termitea* en *Saturnales*, III, 20.6, d'après R. A. Kaster, *Studies on the Text of Macrobius' Saturnalia*, Oxford, Oxford University Press, 2010, pp. 48-49, quoique la *παράδοσις* ne soit pas aussi indéfendable qu'il le dit (André, *Lexique des termes de botanique en latin*, Paris, C. Klincksieck, 1956, p. 226) ; du reste, l'autre réfaction optique évidente d'*opinack*, *\*topica* par persévérance du *et* qui précède, est exclue car l'adjectif n'existe pas avant le néo-latin humanistique. Sur *opinabilis*, cf. TLL IX 711, 74-712, 52 ; le mot a quelque chose d'un piège à copistes dans la tradition textuelle d'au moins une œuvre latine majeure si l'on en croit son plus récent éditeur ainsi qu'un sien recenseur (M. Jacobsson, *Aurelius Augustinus, De musica liber VI. A Critical Edition with a Translation and an Introduction*, Stockholm, Wiksell, 2002, pp. LXXVIII-LXXX, avec ce qu'en dit R. Holte, *Latomus* 66, 2007, p. 195), mais voir *infra*, n. 100.

<sup>72</sup> Cicéron y recourt, dans une périphrase, pour traduire le τὸ δοξαστόν d'Aristote (A. Traglia, 'Note su Cicerone traduttore di Platone e di Epicuro', in *Studi filologici e storici in onore di Vittorio De Falco*, Naples Libreria Scientifica Editrice, 1971, pp. 325-326), Apulée préférant employer le sénéquien *cogitabilis* (*De Platone*, § 200 : J. Beaujeu, *Apulée. Opusculs philosophiques (...) et fragments*, Paris, Les Belles Lettres, 1973, p. 266, C. Moreschini, *Apuleio e il platonismo*, Florence, L. S. Olschki, 1978, p. 206) ; Aulu-Gelle, quant à lui, forge *inopinabilis* pour ἄδοξος (Holford-Strevens, *Aulus Gellius. An Antonine Scholar and his Achievement*, Oxford, Oxford University Press, 2003<sup>2</sup>, p. 54 note 48). Dans sa version des *Topiques* aristotéliciennes, Boèce se sert parfois d'*opinabilis* (il lui préfère *probabilis*) quand il s'agit de rendre τὸ ἐνδοξόν, et la traduction latine anonyme de la *Rhétorique* fait de même (*probabilis*, Guillaume de Moerbeke). Sur la catégorie du plausible chez Boèce, N. J. Green-Pedersen, *The Tradition of the Topics in the Middle Ages. The Commentaries on Aristotle's and Boethius' Topics*, Munich, Philosophia Verlag, 1984, pp. 43-44 ; sur les adjectifs en *-bilis*, K. Fisher, 'Ameisenkapriolen. Zu den griechischen Pulsbezeichnungen bei Isid. orig. 11,1,120', *Rheinisches Museum* 158, 2015, pp. 50-52, surtout 51 note 20.

<sup>73</sup> Calcidius, *In Timaeum*, 347 : *est idea quidem intellegibilis species, utpote quae puro intellectu comprehendatur, species uero natiua opinione percipibilis proptereaque opinabilis, silua porro neque intellegibile quid neque opinabile, quia neque intellectu neque sensu comprehendatur, uerum est suspicabilis, suspicio autem spuria quaedam ratio est atque adulterina*, avec J. C. M. van Winden, *Calcidius on Matter. His Doctrine and Sources. A Chapter in the History of Platonism*, Leyde, Brill, 1965, pp. 225-227 (227 pour *opinabilis*).

*Institutiones*, II., 2. 17<sup>74</sup> : *nunc ad logicam, quae et dialectica dicitur, sequenti ordine ueniamus. quam quidam disciplinam quidam artem appellare maluerunt, dicentes, quando apodicticis, id est ueris disputationibus aliquid disserit, disciplina debeat nuncupari; quando autem quid uerisimile atque opinabile tractat, nomen artis accipiat.* Qu'on l'entend en VIII, 3. 1 en tant que 'idiosyncrasique, tout plein de personnalité', anglais 'opinionated'<sup>75</sup>, ou, en noir, comme 'conjectural', 'chimérique, imaginaire, fantaisiste' (Forcellini), il cumule les avantages de l'explicabilité, de la richesse sémantique (ostensiblement négatif en ce qu'il véhicule avec éclat le registre de l'excès d'individualité du livre sidonien, mais susceptible d'être compris de façon beaucoup plus favorable par Leo, qui savait ce qu'il avait demandé à Sidoine), et d'une *gradatio* terminologique suffisante avec *turbidus* et *praeceps* : 'exemplaire échevelé et impétueux et plein d'imagination' s'applique avec justesse aussi bien à la retraduction christianisée de la *Vie d'Apollonios de Tyane* que postule Goulet qu'à la transcription grecque d'Anderson / Cameron ('plein de fantaisie', par opposition à 'plein de science du grec'), sans qu'il soit indispensable de s'inféoder à l'une ou l'autre de ces deux nuances. Ma conjecture, par-delà Victorianus, peut viser Nicomaque en personne, vu l'exemple de Prétextat, dont l'éloge funèbre vante le labeur philologique sur les lettres gréco-latines (CIL VI 1779 = ILS 1259, v. 8-12<sup>76</sup> *tu namque quidquid lingua utraq(ue) est proditum | cura sofortum, porta quis caeli patet |, uel quae periti condidere carmina, | uel quae solutis uocibus sunt edita, | meliora reddis quam legendo sumpseras*) : une sienne version de la *Vita* a quelque chance d'avoir participé de son antichristianisme, à l'instar des deux passages de l'*Histoire Auguste* où s'affirme, intertextualité patristique à l'appui, la divinité d'Apollonios avec auto-insertion de cet Anonyme au lieu de sa dissimulation usuelle sous des masques<sup>77</sup>. *Opinabilis* se comprend aussi bien dans l'hypothèse de Goulet : Sidoine entendait par là attirer l'attention de Leo sur le caractère particulièrement individuel de son travail sur la *Vita*. Net est aussi le progrès que constituent à la fois *opinabilis* et *Aethiopica* sur *opica* pour désigner l'*indoles* d'un codex, quelle que soit sa langue. Cameron ne veut pas qu'*opica* soit pris littéralement car 'Osque' pointe en direction d'un livre latin ; or les appréciations stylistiques non descriptives et prédiquées d'êtres vivants 'ennemie / ignorante du grec ou du latin' ou 'arriérée' > 'mal dégrossie, rustre, sentant sa campagne' sont par trop détournées, rendant artificielle au possible la prosopopée de Sidoine<sup>78</sup>. Celle-ci cesserait de l'être si *opicus* recouvre une œuvre latine, 'Osque', mais on se heurte alors aux obstacles qui réduisent à néant la crédibilité de l'interprétation de Pricoco-Loyen<sup>79</sup>.

<sup>74</sup> Pour une analyse des modes tardo-antiques de la démonstration, ou modes apodictiques, cf. B. Ferré, *Martianus Capella. Les Noces de Philologie et de Mercure*, VI Livre VI La géométrie, Paris, Les Belles Lettres, 2007, pp. 161-163 note 422.

<sup>75</sup> 'Based on opinion (rather than knowledge)' (OLD, s.v.). Voir Aulu-Gelle, XII 1. 23 *quicquid ita educati liberi amare patrem atque matrem uidentur, magnam fere partem non naturalis ille amor est sed ciuilis et opinabilis*, « tout ce que des enfants ainsi élevés semblent éprouver d'amour envers leurs père et mère, est chose qui pour la plus grande part ne procède pas de l'état naturel (*naturalis*) mais de la vie en société (*ciuilis*) et de l'être individuel (*opinabilis*) ». 'Ce qui relève de l'opinion, qui est idiosyncrasique' (cf. Lewis & Short, Gaffiot) n'incarne en effet pas un parallèle valable de 'ce qui relève de l'ordre civique' dans le cadre d'une antithèse à l'état de nature.

<sup>76</sup> M. Kahlos, *Vettius Agorius Praetextatus. A Senatorial Life in Between*, Rome, Institutum romanum Finlandiae, 2002, pp. 141-143.

<sup>77</sup> *Vie d'Aurélien*, 24. 3 *uerum Apollonium Tyanaeum, celeberrimae famae auctoritatisque sapientem, ueterem philosophum, amicum uere deorum, ipsum etiam pro numine frequentandum* ~ 24. 8 *quid enim uiro illo sanctius, uenerabilius, antiquius diuiniusque inter homines fuit? ille mortuis reddidit uitam, ille multa homines et fecit et dixit*, élucidé par Ratti, 'Réponses de l'*Histoire Auguste* aux apologistes Tertullien et Lactance', *Museum Helveticum* 59, 2002, pp. 236-237, cf. D. Rohrbacher, *The Play of Allusion in the Historia Augusta*, Madison, University of Wisconsin Press, 2016, p. 98 (pour Nicomaque et la *Vita*, spéculations de J. Wytzes, *Der Letzte Kampf des Heidentums in Rom*, Leyde, Brill, 1977, pp. 150-154 ; pour la trajectoire de Nicomaque, cf. J. Flamant, *Macrobe et le néo-platonisme latin à la fin du IV<sup>e</sup> siècle*, ibid., 1977, pp. 48-55, et Hedrick, *History and Silence*, pp. 13-25). La paternité flavianienne sur l'*HA* a induit un nihilisme sur toute la *Quellenforschung* centrée autour du sénateur chez Cameron, R. W. Burgess (qui maintient la thèse traditionnelle voyant en la *Kaisergeschichte* d'Enmann la source commune à la *Chronique* de Jérôme, à Aurélius Victor, Ammien, Festus, Eutrope et l'*HA* : 'Jerome and the Kaisergeschichte', *Historia* 44, 1995, pp. 349-369, en particulier 356 sqq.), et l'incendiaire M. Kulikowski, 'The *Historia Augusta*: Minimalism and the Adequacy of Evidence', in W. V. Harris et A. H. Chen (edd.), *Late-Antique Studies in Memory of Alan Cameron*, Leyde/Boston, Brill, 2021, pp. 23-24 ('*Flavianforschung* is a miasmic swamp' [23 note 5] ; 'magical reasoning as a form of *Quellenforschung*' [24 note 8 milieu] ; 'démonstration Rattifiée' [24 note 8 fin]...). On reviendra plus bas sur l'*HA* (n. 94).

<sup>78</sup> *Qua* image de l'ignorance ou de l'inculture, *opicus* est beaucoup plus détourné que la métaphore capillaire *intonsus* au sens d'*incultus* (D. Knecht, *Ciris. Authenticité, histoire du texte, édition et commentaire critiques*, Bruges, De Tempel, 1970, p. 150 note 259 ; R. O. A. M. Lyne, *Ciris, a Poem attributed to Virgil. Edited with an Introduction and Commentary*, Cambridge, Cambridge University Press, 1978, p. 220) si on la rétablissait en VIII, 3. 1 : un livre 'ébouriffé, échevelé' (= *hirsutus*, comme les Romains archaïques et les Gaulois : F. Bömer, *P. Ovidius Naso. Die Fasten*, II, Heidelberg, C. Winter, 1958, p. 82 ad 30) s'entend spontanément comme 'rude, grossier'.

<sup>79</sup> On s'approche de cette nuance tant dans l'intelligente version non littérale d'O. M. Dalton « I was so eager to fulfil your wish, that the result is a makeshift of a copy, obscure and over-hurried, and rough as any version could be » (*The Letters of Sidonius Translated, with Introduction and Notes*, Oxford, Clarendon Press, 1915, II, p. 140) que dans le nouvel Apollonios de la Loeb « I was in such a hurry to finish up that it is a crude, rushed, and uncouth translation, hastily copied out » (Jones, *Philostratus, Apollonius of Tyana, III Letters of Apollonius – Ancient Testimonia – Eusebius' Reply to Hierocles*, Cambridge, Mass./Londres, Harvard University Press, 2006, p. 141). Précisons que d'après Pricoco revue par Loyen, « Sidoine savait donc assez de grec pour oser entreprendre la traduction d'une œuvre

En revanche, *Aethopica*, qui fleure bon l'exotisme non gréco-romain en sus de son sens ausonien, et *opinabilis* comme manifestation matérielle de l'esprit, se prédisent sans difficulté ni forçage aussi bien d'une *translatio* produit de l'acte de *transfere* que d'une traduction – un manuscrit, une version peuvent être très 'personnels' en bonne comme en mauvaise part, et se ressentir fortement de l'individualité de leur copiste ou de leur auteur, non moins qu'ils peuvent manifester un air tourmenté peu usuel par rapport aux habitudes de la culture tardo-antique, 'éthiopien'. D'un côté, ces conjectures apportent une plus-value sémantique au titre de culmination des deux autres épithètes de nature psychologique *turbida* et *praeceps* ; de l'autre côté, *opica* des manuscrits défendu par une docte allusion au médiocre bilinguisme de Sidoine recèle une kyrielle de problèmes, sans compter son défaut de convenance à la psychologie de classe de notre évêque, homme très conscient d'appartenir à la caste sociale de l'élite soutenant son rang et maintenant les traditions chrétiennes de romanité contre l'obscurantisme wisigoth. La seule *Wortphilologie* n'autorise nullement à trancher la question de la textualité de la *translatio* qualifiée d'*opica* par la majorité des codices autrement que de façon péremptoire et via un jugement de valeur ; or chez Cameron et les Belges, celui-ci est largement déterminé par des idées préconçues sur le type d'ouvrage que Sidoine adresse à Leo ainsi que sur la langue dans laquelle ce livre pouvait, ou devait, être couché.

Le choix passe donc entre le maintien du *textus receptus* – mal défendu même aux yeux de Cameron, qui ajoute du *special pleading* de son cru<sup>80</sup>, car le sens primitif, 'Osque', ébranle sa thèse de la copie d'un exemplaire du texte grec de Philostrate d'après celui corrigé par Victorianus à partir d'une copie nicomachienne –, avec cette valeur-là, en s'exposant à l'objection sociologique de l'inconvenance d'*opicus* prédiqué, chez le noble Sidoine, d'une production de sa main offerte à un homme d'aussi haute culture que Léon de Narbonne, et le renversement de la perspective critique. Par cela, entendons le fait soit d'accepter de remplacer *opica* par l'une ou l'autre de

---

importante. Ce jugement lui est beaucoup plus favorable que celui que j'avais cru pouvoir porter sur sa culture, il y a trente ans. Il ne faudrait cependant pas tomber dans l'excès inverse. Sidoine ne lit pas couramment le grec. Il avoue que sa traduction est 'barbare'. Les circonstances, certes, l'ont desservi : il est alors en exil, prisonnier à Livia, et ne trouve pas dans sa chambre inconfortable le calme et les moyens nécessaires à un travail sérieux. Mais on peut penser aussi que sa connaissance de la langue était, malgré tout, assez limitée. Pour reprendre l'expression de Pierre Courcelle, 'Sidoine savait du grec', mais il ne le parle pas (...) » (Loyen, 'Études', p. 86).

<sup>80</sup> « If Sidonius had translated Philostratus, somewhere among these interminable apologies there should have been some reference to the one central requirement of any translation, fidelity to the original. Did Sidonius translate ad verbum or ad sensum? What about the specific problems presented by Philostratus's often extravagant style? Why was he so desperately apologetic about stylistic shortcomings but apparently oblivious to the possibility of misunderstanding or mistranslation? No fewer than six of the words in Sidonius's litany of apologies imply speed or haste (*festino, celeriter, tumultuarium, turbida, praeceps, eiecit*) and those that do not (*Opica, impolitum, semicrudum, musteum*) are all metaphors of style. While it is true that Sidonius was first and foremost a stylist, his judgment of Rufinus's translations from Origen reveals him well aware of the importance of accuracy and fidelity. It would surely be very odd for even Sidonius to have characterized a translation of his own in exclusively stylistic terms » (*Last Pagans*, p. 549). Une puissante objection vient à l'esprit : un évêque qui attache un primat tout particulier à la fidélité et à l'exactitude de textes bibliques ou patristiques majeurs en traduction ne peut-il être justifié à ses propres yeux de n'attacher guère d'importance à ces mêmes critères lorsqu'il s'agit cette fois d'œuvres profanes, quelque amour ou intérêt qu'il leur porte ? De plus, et surtout, l'hypothèse de Goulet règle élégamment cette prétendue difficulté : à supposer que Sidoine ait christianisé la *Vita*, telle que l'avai(en)t latinisée Nicomaque et Victorianus, afin de tirer le plus possible le Christ païen Apollonios de Tyane du côté de la vraie foi, il était avantageux, pour notre évêque faisant à Léo la réclame de son travail dans son épître d'accompagnement, de se borner à exprimer la nature de ses opérations scripturaires en termes exclusivement littéraires sans jamais entrer en matière technique comme il le fait, en *Lettres*, IX, 9, 5, à propos des versions d'Origène par Rufin, dans un but non pas philologique mais *stylistique* (point capital : R. Fletcher, 'Platonizing Latin: Apuleius' *Phaedo*', dans G. D. Williams et K. Volk (edd.), *Roman Reflections. Studies in Latin Philosophy*, Oxford, Oxford University Press, 2016, pp. 245-246). Enfin, la pratique cameronnienne du comput de mots incarne un point faible de sa panoplie. Pour le *Carmen contra paganos*, il dénombre les *et copule* (*Last Pagans*, pp. 314-316), constate leur évitement (mais cf. Ratti, 'Pourquoi Damase n'est pas l'auteur du *Carmen contra paganos*', *Giornale italiano di filologia* 67, 2015, pp. 247-248), rappelle que ce phénomène ne vaut pour l'œuvre d'aucun autre poète latin connu hormis le pape Damase en ses épigrammes (trouvaille de M. Ihm, 'Die Epigramme des Damasus', *Rheinisches Museum* 59, 1895, pp. 195-196, qui en excipait un critérium d'authenticité : « so lange nicht neue Funde die Hinfalligkeit dieser Beobachtung erweisen, Gedichte, die von De Rossi und anderen aus diesem oder jenem Grunde als damasianisch betrachtet weren, wenn sie dieser sprachlichen Erscheinung nicht entsprechen, von vornheren verdächtig », p. 196) et en déduit la paternité damasienne ('discovery', p. 316), à l'appui de l'identification par L. Cracco Ruggini de la cible du *Carmen* à Prétéxtat (*sed contra* Ratti, *Polémiques*, p. 121, 'Pourquoi Damase', pp. 240-243 ; Cracco Ruggini était mieux inspiré sur Nicomaque en *Il paganesimo romano tra religione e politica, 384-394 d.C. Per una reinterpretazione del Carmen contra paganos*, Rome, Accademia nazionale dei Lincei, 1979, pp. 39-43). R. L. Testa, 'Alan Cameron and the Symmachi', in *Late-Antique Studies in Memory of Alan Cameron*, pp. 4-5, ose écrire « Cameron worked on ancient texts like a scientist with his test tubes, drawing conclusions judged irrefutable from the results of many small successful experiments (the evidence of the texts). They are not always such, however. (...) Above all, his lucid analysis of texts – literary, epigraphic and even iconographic – has led him to important discoveries », et qui met en exergue le jésuitisme auquel tournent ses propos de la p. 10 « some of his hypotheses will still need to be examined by the scholars of future generations for a long time to come. This is what he wished. Even his characteristic way of presenting his hypotheses as absolute certainties was due not only to his special *usus scribendi*, but also above all to a desire to provoke critical reactions and make his research a fascinating field for future intellectual battles ».

mes émendations, à savoir *opinabilis* (= *translatio* particulièrement idiosyncrasique de la part de Sidoine, peut-être parce qu'il s'agissait d'une version latine seconde par rapport à celle de Nicomaque où notre évêque a fait œuvre de *rewriting* christianisant) ou *Aethiopica* (= *translatio* à l'air étranger et tourmenté comme les Éthiopiens qui ne trouvent jamais le repos dans leur pays, façon emphatique de dire qu'elle a coûté à Sidoine un maximum de peine pour un résultat rude), soit d'ajouter la *crux desperationis* devant le mot transmis<sup>81</sup>, dès lors exclu de considération alors qu'il incarne la pièce maîtresse dans l'arsenal de ceux qui postulent un Sidoine copiste grec zélé de Philostrate après Tascius Victorianus. Quelque attitude qu'on préfère, notamment suivant la tolérance de chacun en fait de critique conjecturale, il convient de tirer la conséquence de l'effondrement de la défense d'*opica* soit par l'exégèse d'Anderson-Cameron soit par le sémantisme original (appuyé sur la valeur d'*opicus* = 'grossier', au propre ou figurément, chez Ausone selon Bajoni). La position historiographique soigneusement orchestrée par Cameron qu'endossent Van Hoof & Van Nuffelen en vertu de leur réexamen du texte primaire (où les défauts l'emportent sur les qualités : brièveté excessive, manque d'indépendance, information lacunaire) devrait s'effacer au profit de la thèse de Mommsen<sup>82</sup>, ou, si un modèle attribuant moins à Nicomaque convient mieux aux esprits prudents, au profit de la variante de cette thèse offerte par Traube. Il ne sera pas inutile de le dire avec le maximum de clarté possible, quitte à paraître réinventer la roue. Après, e.g., P. de Labriolle :

« vers la fin du IV<sup>e</sup> siècle, un des représentants les plus qualifiés du parti païen, Virius Nicomachus Flavianus, transposa en latin la *Vie d'Apollonius*, de Philostrate. Sa version fut revue par le grammairien Tascius Victorinus ; et il faut croire qu'elle éveilla de l'intérêt même parmi les chrétiens cultivés, car Sidoine Apollinaire, qui parle d'Apollonius avec une extrême déférence, la révisa lui-même à son tour »<sup>83</sup>,

le Cameron des débuts, celui qui n'aimait pas encore jouer à l'éléphant dans un magasin de porcelaine, écrivait :

« a few words now about translations from Greek – in themselves, of course, strong and suggestive evidence of cultural decline. In the second and third centuries educated men could be expected as a matter of course to read Greek books in the original. The most favourable and most quoted example for the traditional interpretation is Nicomachus Flavianus' version of Philostratus' *Life of Apollonius of Tyana*. Apollonius had been a miracle worker, held up in some quarters as a pagan counterpart to Christ. But even here it is difficult to be sure. The *Life of Apollonius* had always been a popular book, and it was

<sup>81</sup> Ce n'est pas la seule. La construction d'*ieicere* dans *celeriter ieicit in tumultuarium exemplar* a fait justement achopper Shanzer, les deux autres occurrences du verbe dans la prose sidonienne étant parfaitement régulières, elles : *Ep.*, II, 9.7 *si Prusiani (sic fundus alter nuncupabatur), Tonantium cum fratribus, lectissimos aequaeorum nobilium principes, stratis suis ieiebamus, quia nec facile crebro cubilium nostrorum instrumenta circumferebantur* ~ VII, 14. 3 *quippe cum praebeat tamquam ab aduerso boui pilus, apro saeta, uolucris pluma uestitum (quibus insuper, ut uim uel inferant uel repellant, cornu dens unguis arma genuina sunt), membra uero nostra in hunc mundum sola censeas ieicta, non edita* (Christiansen, Holland et W. J. Dominik, *Concordantia in Sidonii Apollinaris epistulas*, Hildesheim/Zürich/New York, Olms-Weidmann, 1997, p. 186), en ajoutant, parmi d'innombrables exemples d'une syntaxe impeccable, Sénèque, *De beneficiis*, VII, 1. 7 *si deorum hominumque formidinem ieiecit et scit non multum esse ab homine timendum, a deo nihil et Ad Lucilium*, 74. 3, *huc et illuc circumspiciendum est et ad omnem strepitum circumagenda ceruix; nisi hic timor e pectore ieiectus est, palpitantibus praecordis uiuitur*. C'est intolérable car « à bien des égards, la langue de Sidoine est très proche de la langue classique ; elle est d'une grande correction dans les déclinaisons, la conjugaison et la syntaxe » (Amerdt, *Sidoine Apollinaire, le quatrième livre de la correspondance*, p. 47), et pour un auteur contemporain des grandes invasions, pas plus qu'Ennode il ne présente les vulgarismes et les tournures de bas aloi qui émaillent la latinité chrétienne tardive (Ambrosiaster, le mystérieux contemporain de Damase [†384], se permet *corpus* et *uulgus* masculins, *ales* pluriel, *exta* singulier, écrit sans sourciller *magis certissimum* et multiplie les *per id quod* ; le pire de la tradition sidonienne est, e.g., *Amerini* au lieu d'*Amerinae* en *Ep.*, II, 2. 2 *concaua municipis Amer. sede compressus*). Shanzer conjecture *exiuit*, qu'elle traduit « as I hastened to obey, my obscure, helter-skelter and Oscan (i.e. illiterate) translation resulted in an haphazard, messy exemplar » (p. 80). Le maintien d'*ieiecit* rendu *ad hoc* faute de variante (*silent* Cameron, Van Hoof & Van Nuffelen) a tout de la facilité coupable ; c'est l'un de ces cas d'espèce qui fragilisent l'oukase de F. Dolveck « there will doubtless be less to emend and less to explain if the text is established on truly scientific foundations » (*Edinburgh Companion to Sidonian Apollinaris*, p. 507).

<sup>82</sup> Adoptée par Courcelle, *Lettres grecques*, p. 6, Bardy, *La question des langues dans l'Église ancienne*, Paris, Beauchesne, 1948, pp. 244-245, et presque tous les historiens de cet âge : A. Demandt, *Die Spätantike. Römische Geschichte von Diocletian bis Justinian*, 284-565 n. Chr., Munich, C. H. Beck, 1989, p. 505 ; H. Inglebert, *Les Romains chrétiens face à l'histoire de Rome*, Paris, Institut d'études augustiniennes, 1996, p. 675 ; J. Szidat, *Historischer Kommentar zu Ammianus Marcellinus Buch XX-XXI, III Die Konfrontation*, Stuttgart, F. Steiner, 1996, p. 178 ; J. Fündling, *Kommentar zur Vita Hadriani der Historia Augusta*, Bonn, R. Habelt, 2006, p. 29 ; etc. Parmi les philologues, on mentionnera G. Garbugino, *Enigma della Historia Apollonii regis Tyri*, Bologne, Pàtron, 2004, pp. 87-88.

<sup>83</sup> *La réaction païenne. Étude sur la polémique antichrétienne du I<sup>er</sup> au IV<sup>e</sup> siècle*, Paris, L'Artisan du livre, 1934, p. 457, cf. 352 « (...) Nicomachus Flavianus donna une traduction latine de la *Vie d'Apollonius*, par Philostrate, afin de répandre plus largement cette œuvre qui, au cours des temps, était devenue une machine de guerre contre le christianisme ». *Damnatio memoriae* chez Cameron et les Belges.

read, quite possibly in Flavian's translation, by both Jerome and Augustine, neither of whom seems to have interpreted it as an anti-Christian book » (je rectifie la coquille 'help up')<sup>84</sup>.

Plus récemment, selon Shanzer :

« while we cannot know for sure, it seems highly probable that, between the efforts of Nicomachus, Victorinus, and Sidonius, at least one Latin translation of Philostratus survived in Francia into the early Middle Ages to be read by the Cosmographer and perhaps to have inspired his itinerant sage<sup>85</sup> » (p. 81),

et N. Adkin, réagissant à Pricoco et Loyen, dit « Nicomachus would seem however to have produced an actual translation »<sup>86</sup>. L'embaras qu'exprime Sidoine devient alors immédiatement compréhensible, et sa réticence à formuler nettement les clés d'identification d'un travail translinguistique s'inscrit dans une tradition révéérée<sup>87</sup>, en plus des spécificités laissées dans le vague de la tâche dans laquelle il s'est lancé, des conditions matérielles plus que délicates ayant présidé à son accomplissement, de la modestie de mise entre gens d'Église cultivés. Que le labeur de translation du grec vers le latin et inversement faisait difficulté vers la fin de l'Antiquité, même dans le cas d'une simple rétroversion utilitaire, sans prétentions littéraires, est placé hors de toute contestation par un passage de la correspondance libanienne qui mentionne sans fard les peines qu'a coûté le décodage d'une

---

<sup>84</sup> 'Paganism and Literature in Late Fourth Century Rome', dans *Christianisme et formes littéraires de l'antiquité tardive en Occident*, « Entretiens sur l'antiquité classique » 23, Vandoeuvres-Genève, Fondation Hardt, 1977, p. 13.

<sup>85</sup> 'The *Cosmographia*', pp. 65-81, s'efforce en effet de démontrer que la *Cosmographia* d'Aethicus Ister (la mystérieuse composition irlandaise d'un auteur qui 'has proved singularly resistant to scholarly ministrations', p. 58, et semblerait avoir écrit entre ca. 630 et 658, pp. 59-60) exploite la *Vie d'Apollonios de Tyane* par le truchement d'une version latine, qui par la force des choses et la documentation étant ce qu'elle est, constitue nécessairement une production prémédiévale et s'identifierait avec la traduction discutée par Sidoine dans sa lettre VIII 3 (de laquelle Shanzer reproduit en bilingue, pp. 79-81, de plus larges extraits que n'importe qui d'autre). Si elle a raison, nous détiendrions enfin un reflet textuel, bien évidemment tout sauf littéral, de la *Vita Apollonii Tyanaei* latine (ou de l'une des *Vitae*, si celle de Nicomaque Flavian fut bien refondue dans un sens pro-chrétien par Sidoine); ce serait d'autant plus notable que les quelques emprunts à un Philostrate latin dépotés par Courcelle chez l'ignare et sans aucun doute non-helléniste Grégoire de Tours n'ont convaincu personne, car forcés et de trop peu de cas : rencontres fortuites, banalités, simples concordances de *Motive* ou de *Themen* découlant de ressemblances structurelles ('Philostrate et Grégoire de Tours', in *Mélanges Joseph de Ghellinck*, Gembloux, Duculot, 1951, I, pp. 311-319 versus P. Antin, 'Notes sur le style de saint Grégoire de Tours et ses emprunts (?) à Philostrate', *Latomus* 22, 1963, pp. 282-284).

<sup>86</sup> 'Apollonius of Tyana in Jerome', *Sacris Erudiri* 39, 2000, p. 77 note 45. Cameron, dont l'ouvrage exploite cette étude et qui remercie Adkin en fin de préface (p. VIII), se garde de citer son opinion discordante sur la *Vie d'Apollonios*; il fait de même e.g. pour Dubuisson.

<sup>87</sup> Les Romains restent attachés au sentiment d'infériorité de leur langue par rapport au grec quand il s'agit d'exprimer des concepts techniques et d'illustrer la haute culture (Gamberale, *La traduzione in Gellio*, p. 118); ainsi Quintillien, après Cicéron, veut-il remédier à la pauvreté lexicale de la langue nationale comparée au grec pour l'expression philosophique et rhétorique (T. Fögen, 'La formation des mots et l'enrichissement de la langue vus par quelques auteurs latins', in B. Kaltz (ed.), *Regards croisés sur les mots non simples*, Lyon, ENS éditions, 2008, pp. 70-72, 74-78; J. G. F. Powell, 'Cicero's Translations from the Greek', in id. (ed.), *Cicero the Philosopher. Twelve Papers*, Oxford, Clarendon Press, 1995, pp. 283-288, 288-297). Si *Ep. VIII, 3. 1-2* évoque bien une version littéraire, l'embaras de Sidoine est ultra-classes, compte tenu des perceptions romaines sur le défaut de souplesse du latin vis-à-vis du grec et du défi qu'est toute latinisation des beautés littéraires helléniques selon un degré appréciable de fidélité (Holford-Strevens, *Aulus Gellius*, pp. 198-205). McElduff, *Roman Theories of Translation*, p. 187, soutient le contraire moins par des arguments tirés d'une considération serrée des textes (souvent outrageusement sollicités par elle : prétendre que, « in the end, Gellius claims that Caecilius failed because he chose to imitate too grand a model; he only followed and did not overtake. In other words, Caecilius has committed the cardinal sin of Roman translation: he has not surpassed his source » [p. 182] tient de la rêverie éveillée autour de *Nuits Attiques*, II 23, cf. Holford-Strevens, p. 200 « he approaches Caecilius' dramaturgy as nothing but an exercise in translation, complaining that he has not even tried to render what is best in Menander (§12) and concluding that he ought not to have attempted the piece (§22). Whenever Gellius discusses a Roman imitation, it is always in this same schoolmasterly spirit ») que par un désintéret envers les questions de philologie croisé avec une vision partielle, très partielle (*quid de l'egestas?*) et bien trop cicéronianisante (McElduff ne conduit pas l'étude plus loin qu'Aulu-Gelle) des originaux helléniques comme des 'Source Texts' à revendiquer en latin pour la grandeur de Rome : « translation strategies and theory in Rome were born out of the complications of translating literature from a culture it increasingly dominated, Greece. They were also born out of the increasing importance of knowledge of (Attic) Greek among the Roman elite. (...) Roman concerns centered on a desire to be seen to control the ST, not to be controlled by it; the more translation became an important facet of elite literary production, the more critical it was that authors imposed their identity upon its products. Because translation worked as a form of self-presentation, it mattered and was of critical importance; how to translate was not just a matter of linguistics but of social and cultural pressures ». Cf. E. Barbiero, *Classical World* 107, 2014, p. 563 (très critique). On dira plus sagement, avec Fögen, « insgesamt ist es erstaunlich, daß auch spätantike Autoren keinerlei Versuche unternahmen, die These Ciceros von der Überlegenheit der lateinischen Sprache gegenüber dem Griechischen aufzugreifen. Dies wird kaum daran liegen, daß ihnen die Argumente aus Ciceros Schriften nicht bekannt waren; nur wenige Klassiker wurden in der Spätantike so intensiv rezipiert wie Cicero, auch wenn insbesondere die Kirchenväter ihre Vertrautheit mit heidnischen Texten immer wieder herunterspielen. Man muß also davon ausgehen, daß Ciceros Position nicht geteilt wurde – entweder aus echter Überzeugung oder aber aus der Haltung des bescheidenen Übersetzers, der das *egestas*-Stereotyp heranzieht, um dem Leser seine Schwierigkeiten vor Augen zu führen und um dessen Nachsicht zu bitten » (*Patrii sermonis egestas. Einstellungen lateinischer Autoren zu ihrer Muttersprache*, Munich/Leipzig, K. G. Saur, 2000, p. 227). *Silent* Cameron, Van Hoof & Van Nuffelen.

épistole latine reçue par le sophiste d'Antioche ; le mélange qui s'y lit d'imprécision technique (πόνος, πρᾶγμα, φωνή dans le sens de 'langue', 'langage' <sup>88</sup>) et d'amphigouri lexical (l'entreprise est donnée, de manière peut-être purement plaisante, comme une compétition à l'issue de laquelle il y a une couronne à remporter) évoque, toutes proportions gardées, la lettre et l'esprit des déclarations de Sidoine sur la *Vie d'Apollonios* <sup>89</sup>. Hypothèse pour hypothèse, ne vaut-il pas mieux préférer, pour interpréter ces dernières, celle qui peut arguer de sa meilleure intelligence d'un détail crucial du texte primaire lorsque plusieurs de ces derniers semblent par ailleurs avoir été démontrés sinon comme défavorables aux vues du *mainstream* des historiens du moins comme insuffisants à les maintenir ? L'important sur Sidoine, VIII, 3. 1 est l'interprétation du texte sur la base de la philologie la plus saine et la moins influencée possible par les biais du raisonnement ; en effet, positivisme, minimalisme, et prédétermination de l'option à retenir in fine constituent tous des péchés non moins mortels que le penchant à des interprétations qui tentent de balancer l'esprit de géométrie (la science des langues anciennes) et l'esprit de finesse (le *Gefühl* des hypothèses, des abductions ou des paris documentaires). Quoi qu'ils en aient, Cameron et Van Hoof & Van Nuffelen sont de facto rien moins que des maximalistes si on les rapproche de Momigliano rendant compte du texte primaire sans y rien extrapoler qui ne soit d'une évidence absolument incontestable :

« il passo di Sidonio (...) è tutt'altro che chiaro (...). Il passo preso in se stesso sembra significare semplicemente che Sidonio manda al suo corrispondente Leone il testo di Filostrato non secondo la copia fattana direttamente da Nicomaco, ma secondo la copia che Tascio Vittoriano derivò dal manoscritto di Nicomaco. A rigore, rimane incerto se si stratta del testo greco o latino: Sidonio, dopo tutto, sapeva il greco. Ad ogni modo non si dice che Nicomaco fu il traduttore. Inoltre rimane incerta la differenza tra la edizione di Nicomaco e quella di Tascio Vittoriano » <sup>90</sup>.

La supériorité que les trois chercheurs anglophones, avec hauteur dans le cas de Cameron, dont la monographie est transportée par le sentiment d'avoir raison contre tous, modestement pour la paire de Belges, comme il sied à un commentaire, s'attribuent sur les exégètes qui préfèrent l'option associée au nom de Mommsen, est purement illusoire et vaut ce que valent leurs arguments de détail. Le présent mémoire ambitionne, sinon d'avoir retourné

<sup>88</sup> Pour évoquer la langue grecque, il dit Ἑλλάς φωνή ou γλῶττα Ἑλλάς (B. Schouler, 'Hellénisme et humanisme chez Libanios', in S. Saïd (ed.), *ΕΛΛΗΝΙΣΜΟΣ. Quelques jalons pour une histoire de l'identité grecque*, Leyde, Brill, 1991, p. 272), cf. *Discours 2* (ca. 381), 44 ἀλλ' οἱ μὲν εὐκέναι (i.e. l'éloquence, τὰ περὶ τοὺς λόγους 43) δοκοῦσι πέτραις, εἰς ἃς ὁ σπειρώων μαινεται προσπολλὸς τὴν σποράν. καρποὶ δ' ἐτέρωθεν ἀπὸ τῆς Ἰταλῶν φωνῆς, ὃ δέσποινα Ἀθηνᾶ, καὶ τῶν νόμων, qui confirme les vues de Schouler contre le scepticisme mal informé de R. Criboire ('Higher Education in Early Byzantine Egypt', dans R. S. Bagnall (ed.), *Egypt in the Byzantine World, 300-700*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007, p. 62 note 99). Origène par exemple (D. G. Robertson, 'Origen on Inner and Outer Logos', *Studia Patristica* 46, 2010, pp. 202-204) met un point d'honneur à distinguer φωνή, classiquement 'voix' (Nardelli, 'L'Orient dans le Cycle', in G. Scafolgio (ed.), *Studies on the Greek Epic Cycle*, Pise/Rome, F. Serra, 2015, II, pp. 76-77), et λόγος, 'langue'.

<sup>89</sup> *Lettres*, 1036 Förster (*Libanii Opera*, XI, Leipzig, Teubner, 1923, p. 160) = 181 Norman, § 2 ἢ τὴν μὲν τι κέρδος καὶ προτεινομένης ἔτι Ἰλαρίου τοῦ καλοῦ τοῦτο ποιοῦντος, πλέον δ' ἐρμηνευομένης, πόνος δὲ ἄρα τὸ πρᾶγμα γεγένηται τοῖς ἄγουσιν εἰς τὴν ἡμετέραν φωνὴν τὴν ὑμετέραν, καὶ ὁ νικήσας <τῶν> τὸ προσιὼν ἐλεῖν ἐστεφανοῦτο (392, à Postumianus). Le détail qu'il nous intéresserait par-dessus tout de connaître est malheureusement condamné à rester obscur, en raison du style compressé et du sémantisme trop peu normé de τὸ προσιὼν, 'ce qui est joint', 'ce(lui) qui vient après', 'ce(lui) qui se présente / approche' : « und so haben wir den, der jeweils die folgenden Worte am raschesten erfasst hatte, als Sieger bekränzt » (G. Fatouros et T. Krischer, *Libanios Briefe, Griechisch-Deutsch. In Auswahl herausgegeben, übersetzt und erläutert*, Munich, Heimeran, 1980, p. 171) ; « et celui qui l'avait emporté pour avoir saisi la suite recevait la couronne » (Bruggisser, 'Libanios, Symmaque et son père Avianius', p. 22 note 27) ; « and the best (of the translators) at comprehending each succeeding passage was crowned as victor » (A. F. Norman, *Libanios. Autobiography and Selected Letters*, II *Letters 51-193*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1992, p. 401). Les traducteurs allemands prennent un risque excessif en présupposant τῶν τὸ προσιὼν ἐλεῖν flanqué d'un adverbe ; la version française, elle, est tautologique, voire absurde (un traducteur parmi ceux sollicités par Libanios dans l'ἀγὼν qu'il met en scène ne saurait l'emporter sur ses collègues du simple fait qu'il aurait, lui, compris 'ce qui suit' ! on attend au minimum quelque chose comme 'le mieux compris') ; le seul rendu défendable au strict point de vue de la logique appartient à Norman, traducteur pourtant rien moins que littéral (il rend de façon très lâche πόνος... ὑμετέραν) mais c'est hélas déjà beaucoup solliciter ce grec elliptique. Faut-il restituer τὸ προσιὼν <ῶλον> ἐλεῖν, 'avoir entendu la totalité du texte', en posant une seconde haplographie à très bref intervalle ? Citant πλέον etc A. Pellizzari paraphrase sous la forme « quest'ultima era stata oggetto del lavoro interpretativo di un team di traduttori, impegnati non solo a volgerne il testo dal latino al greco, ma anche a renderlo al meglio la gravidanza di alcuni passaggi » ('Tra Antiochia e Roma: il network comune di Libanio e Simmaco', *Historika* III, 2013, p. 107 ; mon insistance), ce qui est aussi bancal que la version de Bruggisser et encore plus arbitraire (qu'est-ce que le fait de 'tirer le meilleur parti de l'importance / de la signification / du poids' propre à 'certains passages', hormis pour un historien moderne se payer de mots sur un texte ancien délicat ?) ; avec perspicacité, Fatouros et Krischer, p. 447 note 6, songent à un cumul entre la difficulté technique du rendu en grec d'un original latin sans nul doute élaboré et les embûches propres à la paléographie romaine pour des Hellènes. Sur la place du latin dans la correspondance libanienne, cf. F. Millar, 'Libanios and the Near East', *Scripta Classica Israelica* 27, 2007, pp. 163-165.

<sup>90</sup> A. Momigliano, 'L'età del trapasso fra storiografia antica e storiografia medievale (320-550 d.C.)' [1970], in *Quinto contributo alla storia degli studi classici e del mondo antico I*, Rome, Ed. di storia e letteratura, 1975, p. 70. *Silent* Cameron, Van Hoof & Van Nuffelen.

ces derniers, ou même d'avoir apporté de graves raisons pour n'y pas attacher une valorisation excessive, à tout le moins d'avoir développé de manière compétitive un argumentaire alternatif de celui de ces savants qui attache la même importance qu'eux à la lecture philologique du latin de Sidoine tout en remplaçant systématiquement le lexique et la rhétorique de notre évêque dans le cadre de son idiolecte. Or ni Cameron ni les deux Belges ne le font jamais. Ils agissent en effet comme s'ils avaient affaire à un simple fragment de doxographie ou à une banale citation grammaticale, c'est-à-dire l'un de ces textes dont l'*usus scribendi* soit basique soit impersonnel ne conditionne que marginalement l'exégèse, et non point à un morceau de l'un des écrivains romains les plus idiosyncrasiques qui soient, dont on commence seulement depuis trente ans à cartographier les profondeurs et dont le style fort peu commun demande de quiconque le veut interpréter un degré assez poussé d'initiation.

Voici venu le moment de conclure. Le texte latin tel que je l'éditerais et finalement le traduirais est le suivant :

*Apollonii Pythagorici uitam, non ut Nicomachus senior e Philostrato, sed ut Tascius Victorianus e Nicomachi schedio exscripsit, quia iusseras, misi; quam, dum parere festino, celeriter exiuit in tumultuarium exemplar turbida et praeceps et Aethiopica (siue opinabilis) translatio,*

« la Vie d'Apollonios le Pythagoricien, non point de la façon de Nicomaque aîné sur Philostrate, mais selon que Tascius Victorianus tailla à sa mesure l'écrit de Nicomaque, j'ai fait partir à votre demande. Comme je forçais l'allure pour vous obéir, la reproduction désordonnée et abrupte et abyssinienne (*ou bien* : pleine d'idiosyncrasie) produisit promptement un apographe improvisé »<sup>91</sup>.

Mêlant la lucidité et une part sans doute excessive de pessimisme, Goulet débutait son petit essai sur le travail scripturaire de l'évêque en observant que « les termes employés par Sidoine (*exscribere, schedium, exemplar, translatio*) ne fournissent pas d'indication précise et ils sont généralement tirés du côté de l'interprétation soutenue par les commentateurs » ('Léon de Narbonne', pp. 88-89). Les latinistes que leur familiarité avec cet auteur élusif autorise à développer un discours empreint d'autorité ne disent pas autre chose, qui subsume ce flou notionnel du lexique patent en VIII, 3. 1 sous une véritable doctrine poétique propre à l'évêque. Sans parler de métaphores, puisqu'il ne s'en rencontre pas dans nos passages (voir le développement de Gualandri, *Furtiva lectio*, pp. 111-113), Amherdt, *Sidoine Apollinaire, le quatrième livre de la correspondance*, p. 50, écrit :

« Sidoine ne choisit pas ses mots dans l'unique but d'exprimer un contenu de manière claire et précise. Il les choisit pour leur sonorité, leur intérêt rythmique dans l'ensemble de la phrase, leur ressemblance avec d'autres termes, leur couleur archaïque ou grecque<sup>92</sup>. Il cherche ainsi à donner à la phrase une

<sup>91</sup> Par rapport à la traduction provisoire de la première phrase proposée plus haut, cette version définitive réduit le moyen français au strict minimum et surtout s'efforce de rendre l'ambiguïté de la disposition de *non ut... exscripsit*, dont on ne saurait dire si les précisions encloses répondent à des ordres de marche communiqués par Leo ou, au contraire, incombent à Sidoine lui-même. Rendant la seconde phrase, je cherche dans la paréchèse en *p* des cinq derniers mots un équivalent concret du style travaillé et fort peu naturel de *celeriter... translatio*, les prosateurs français modernes évitant d'instinct les allitérations prolongées ; le recherché 'abyssinien' pour *Aethiopicus* cumule les avantages d'être une trouvaille verbale et de suggérer chez des francophones toute une aura de rudesse sauvage et tourmentée par le truchement des bribes de souvenirs scolaires que l'on conserve de l'existence que mena Rimbaud petit trafiquant à Aden, Harar et dans les hauts-plateaux éthiopiens (A. Borer, *Rimbaud en Abyssinie*, Paris, Le Seuil, 1984 ; J.-J. Lefrère, *Arthur Rimbaud*, Paris, Fayard, 2001, pp. 791-1112) ; en revanche, il a fallu renoncer à conserver quoi que ce soit de la construction avec la conjonction *quam* régissant *translatio* et sa triade d'épithètes, même au prix d'acrobaties grammaticales contre lesquelles regimberait de toute façon le génie de notre langue (on a déjà dit combien l'antécédent de ce *quam* dans la phrase qui précède demeure flou sans possibilité de trancher l'affaire). Ces procédés n'ont aucune prétention littéraire ; ils servent humblement à communiquer une idée très concrète des recherches de ce latin alambiqué tout en visant la plus grande précision possible quand les mots de Sidoine sont pénétrables, et un bon rendu soit contextuel soit pour ainsi dire médian au sein du champ lexical couvert par tel ou tel mot chaque fois que le sémantisme reste au contraire indistinct.

<sup>92</sup> On se gardera de croire à la légère que cette préférence lexicale nous fournit une raison a priori pour valider l'*opicus* des manuscrits. Toute riche qu'elle soit en mots helléniques latinisés (E. Wolff, 'Sidonius' Vocabulary, Syntax and Style', in *The Edinburgh Companion to Sidonius Apollinaris*, pp. 398, 399, 405, contre T. Chronopoulos, 'Glossing Sidonius in the Middle Ages', in *ibid.*, p. 647 « Sidonius' letters are truffled with Greek words, many of them used just by him. As such, his letters present a treasure trove for someone interested in enlarging his (Greek) vocabulary »), la correspondance de Sidoine ne démontre pas le grecisme passionné de celles de Cicéron ou de Pline le Jeune, encore moins des *Nuits attiques* (Holford-Strevens, *Aulus Gellius*, pp. 226-232). En outre, il n'y a pas le moindre autre hellénisme lexical dans les passages consacrés à la *Vie d'Apollonios de Tyane* en VIII, 3. 1-2 (sur le préfixe dans *semicrudum*, F. Bader, *La formation des composés nominaux du latin*, Paris, Les Belles Lettres, 1962, p. 371 § 446), ce qui surprend puisque Sidoine tend à accumuler les hellénismes ou les hapax en véritables clusters de la même manière, quoi qu'il prétende sur ce point, que son penchant au *tumor* (Loyen, *Sidoine Apollinaire et l'esprit précieusement*, p. VI) se manifeste par des triades d'épithètes. Enfin, et peut-être surtout, contre l'idée parfois énoncée qu'il aurait existé un véritable 'Late Latin Grecistic style' dont notre évêque serait représentatif (W. Berschin,

atmosphère insolite ou ‘exotique’. Il prouve du même coup qu’il maîtrise un vocabulaire précieux, savant, soutenu. Ces mots, surtout ceux qui sont empruntés au grec, les archaïsmes, les néologismes et les termes rares, ne sont pas placés au hasard dans la phrase : ils sont artificiellement mis en évidence par les techniques stylistiques. C’est ainsi qu’on les retrouve, souvent regroupés dans une même phrase, par exemple dans une énumération ».

Or, en schématisant la philologie riche mais biaisée de Cameron et en durcissant ses conclusions sur la base de leur examen doxographique et plat, le commentaire de Van Hoof & Van Nuffelen fait coup double : il occulte la neutralisation des trois termes bibliologiques ciblés par Goulet et infléchit de façon indûment spécialisée le verbe *exscribere*. Il paraît préférable, à l’issue d’un nouvel examen, de laisser au substantif *translatio* sa valeur normale au V<sup>e</sup> siècle de transfert scripturaire diversement fidèle, disons ‘reproduction’, et de prendre *exscribere* dans un sens plastique à mi-chemin entre copie servile et recreation plus ou moins libre de l’original. Également contre les trois chercheurs anglophones, il me semble que Sidoine n’insiste à ce point sur la qualité qu’il déclare très incertaine du produit fini de son labeur scribal, réalisé (sans doute) aussi bien que possible mais compliqué par le piètre confort dans lequel il lui fallut travailler d’arrache-pied pour son ami, que parce qu’il constituait en réalité une œuvre latine : un apographe second, via la copie faite par Victorianus, de la version, désormais quasiment centenaire, de la *Vita* de Philostrate procurée par Nicomaque avant sa fin toute stoïcienne sur le champ de bataille de la Rivière Froide (6 septembre 394)<sup>93</sup>. L’insistance lexicale donnée au thème de la vitesse avec laquelle la tâche de Sidoine a été accomplie possède moins d’importance une fois reconnue la signification ‘improvisé’ de *tumultuarius* courante en latin du IV<sup>e</sup> siècle ; les autres lexèmes de rapidité placent l’entreprise dans l’intervalle du séjour en prison tout en s’efforçant de faire excuser l’inadéquation du livre fini par rapport aux standards élevés que l’on peut postuler sans risque d’errer avoir été ceux du parangon de culture classique Leo (de fait, toute valorisation plus littérale de *celeriter*, *turbida* et *praeceps* ne se laisse guère reconstituer). Le pédantisme grammatical et stylistique de Sidoine le rendait plus sourcilieux au chapitre de la reproduction d’une composition latine que s’il s’agissait d’une œuvre grecque en transcription ; Sidoine rougit authentiquement d’offrir à Leo un volume fort en-deçà, pour la correction matérielle de la réalisation ou pour l’élégance du style et la correction du latin dont est responsable Nicomaque<sup>94</sup>, du niveau auquel leurs études les ont haussés, lui et

---

*Greek Letters and the Latin Middle Ages. From Jerome to Nicholas of Cusa*, Washington, Catholic University of America Press, 1988, p. 103 avec la note 1), Shanzer rappelle le fait trop souvent occulté que ‘almost all of Sidonius’ Greek words come from Pliny’ (eadem et I. Wood, *Avidus of Vienne, Letters and Selected Prose. Translated with an Introduction and Notes*, Liverpool, Liverpool University Press, 2002, p. 62 note 2 *ad finem* ; Gualandri, *Furtiva lectio*, p. 162, avait déjà perçu cette dépendance) ; or il se trouve qu’*opicus* brille par son absence dans les écrits du neveu du Naturaliste. Contre tout enthousiasme intempestif, il ne suffit donc pas qu’un lexème latin provienne du grec et soit abscons et rare et/ou recherché et/ou appartienne à un registre littéraire élevé pour que Sidoine l’ait vraiment employé, malgré son attestation manuscrite, du moment qu’il fait difficulté sur le plan de la convenance sémantique ou psychologique ; qu’il n’est clairement ni attendu dans ni soutenu par le micro-contexte local ; et qu’il manque chez le modèle littéraire favori de l’évêque en fait de prose, mais dont il n’imite pas davantage la langue et les procédés stylistiques qu’il n’est cicéronien, à savoir Pline le Jeune. <sup>93</sup> Prchlik, ‘Sidonius or Flavianus’, pp. 203-204, 205-207. Attention à sa conclusion : « the most important of all arguments is the exact meaning of the verbs that Sidonius used; this argument points more heavily to Flavianus being translator [faux]. The exact meaning of other words, like *schedium* and *opicus*, is as an argument rather neutral [contestable]. The argument of the influence of the opposition *non ut ... sed ut...* is either unfounded or gives trouble in all three conceptions [faux]. The argument of usual dealing with Greek texts in the circles of Flavianus and Victorianus is either neutral or points slightly again to Flavianus [vrai, mais non concluant]. The argument of the use of pejorative words points slightly to Sidonius, but being alone cannot be decisive at all [vrai]. The conclusion is obvious: Philostratus’ *Vita Apollonii* was translated into Latin and the translator was Virius Nicomachus Flavianus; the modern compendia are right in saying so » (p. 207). Le citer in extenso en regard de mes propres conclusions constitue le meilleur moyen d’enregistrer autrement que *seriatim* mes accords et mes désaccords avec cette étude supérieure à sa réputation et toujours fort utile malgré ses faiblesses.

<sup>94</sup> Nonobstant Van Hoof & Van Nuffelen, p. 52 bas, et Paschoud, *Histoire Auguste*, V 1<sup>e</sup> partie *Vies d’Aurélien et de Tacite*, Paris, Les Belles Lettres, 1996, p. 142, il n’y a rien à tirer, dans le couplet imaginaire d’*Aur.* 24. 7-9, du § 9 *ipse autem (...) breuiter saltem tanta uiri* (Apollonios) *facta in litteras mittam* pour l’existence d’une *Vie d’Apollonios* latinisée par Nicomaque, cf. Momigliano, ‘L’età’, pp. 70-71. Comme *in litteras mittere* signifie à peine ‘consigner par écrit’, façon de noyer le poisson par excellence, la vacuité pontifiante et verbeuse qui remplit la fin de la phrase (*non quo illius uiri gesta munere mei sermonis indigeant, sed ut ea quae miranda sunt omnium uoce praedicerentur*) nous met hors d’état de spécifier ce que l’Anonyme affirme au juste avoir eu pour dessein littéraire de produire ‘si Dieu lui prête vie’. On ne tombera pas trop loin de la vérité en présumant que telle était précisément son intention par cette pirouette. Il y a vraisemblablement ici allusion de l’Anonyme sur son rapport avec Nicomaque (relation d’emprunteur à sa source, i.e. recours aux *Annales* nicomachéennes ? indice de sa proximité envers, voire son identité avec, le suicidé du Frigidus ?), mais c’est vraiment tout ce qu’on peut dire. Pour Paschoud, p. 142, ‘on notera cependant qu’il semble penser, non à une traduction, mais à un ouvrage indépendant’, par suite de quoi il est réduit à soupeser la première partie du témoignage sidonien en alignant sur celui-ci les évidences conventionnelles à la Cameron et Van Hoof & Van Nuffelen, laissant apercevoir combien il n’avait rien de spécial à dire. Or la mention en *Aur.* 27. 3 du Nicomaque traducteur vers le grec d’une lettre syriaque de Zénobie ‘en personne’ inspirée par son ministre le néo-platonicien Longin,



surtout son correspondant<sup>95</sup>. Cependant si forte demeure l’empreinte de son métier de styliste, ou, si on préfère le dire ainsi, l’influence de l’école reste si prégnante sur lui, que Sidoine n’a pu se retenir de s’exprimer de façon maniérée et opaque, multipliant les figures (périphrases, prosopopée) et abusant d’un lexique à effet mais fort peu normé, filandreux et volontiers redondant (*exemplar ~ translatio*, à première vue *turbidus ~ tumultuarius*). Témoignage de l’abaissement des standards intellectuels des grands personnages cultivés de cet âge par rapport à ceux du IV<sup>e</sup> siècle<sup>96</sup> ou simple exagération d’une constante de la poétique romaine, prose comme poésie<sup>97</sup>,

---

toutes précisions aussi clairement imaginaires que l’épître en question (e.g., Molinier-Arbo, ‘Frustrations politiques et revendications utopiques dans les lettres de l’*Histoire Auguste*’, in F. Guillaumont et P. Laurence (edd.), *La présence de l’histoire dans l’épistolaire*, Tours, Presses universitaires François-Rabelais, 2013, pp. 135-136 ; le fond de vérité qu’une telle lettre refermerait selon Callu, *Culture profane et critique des sources de l’Antiquité tardive*, pp. 363-364, lequel invoque la correspondance libanienne pour l’année 393 et la mémoire, d’après Callu encore ‘vérifiable sur pièces’ archivales à cette date, que celle-ci conserve de l’activité diplomatique-littéraire déployée par Longin au service de Zénobie, tient de la fiction savante), évoque plus plausiblement Nicomaque Flavien senior et sa *Vita*, malgré le silence sur cette hypothèse conservé par Paschoud *ad loc.* (pp. 148-149) et son déni assertorique par Cameron, *Last Pagans*, p. 559 (dont le ‘but why so convoluted and indirect an allusion?’ donne le ton) : *hanc epistulam Nicomachus se transtulisse in Graecum ex lingua Syrorum dicit ab ipsa Zenobia dictatam. nam illa superior Aureliani Graeca missa est*. Cf. Jones, ‘An Epigram on Apollonius of Tyana’, *Journal of Hellenic Studies* 100, 1980, p. 194, colonne de gauche ; I. Männlein-Robert, *Longin, Philologe und Philosoph. Eine Interpretation der erhaltenen Zeugnisse*, Leipzig, K. G. Saur, 2001, p. 131 ; D. Burgersdijk, ‘Zenobia’s Biography in the *Historia Augusta*’, *TALANTA. Proceedings of the Dutch Archaeological and Historical Society* 36-37, 2004-2005, p. 145 ; F. Chausson, *Stemmata aurea. Constantin, Justine, Théodose: revendications généalogiques et idéologie impériale au IV<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.*, Rome, L’Erma di Bretschneider, 2007, p. 621. Pour une triangulation entre l’hypostase finale Vopiscus de l’*Histoire Auguste*, de laquelle est signée la *Vie d’Aurélien*, l’Apollonios de Tyane historique, et sa *Vie* écrite par Philostrate, il faut se contenter du peu fameux M. Dzielska, *Apollonius of Tyana in Legend and History*, Rome, L’Erma di Bretschneider, 1986, pp. 174-176 ; Paschoud n’a pas refait ce travail.

<sup>95</sup> Si véritablement il s’agit bien, au fond et pour le principal, de cela. La thèse du remaniement qu’aurait fait subir Sidoine à la version latine, presque centenaire, du quasi-roman de Philostrate par Nicomaque, afin d’y gommer ce que le paganisme d’Apollonios de Tyane pouvait avoir de plus choquant pour un chrétien, même très cultivé, du V<sup>e</sup> siècle finissant, surtout sous la plume militante de son illustre traducteur, a le grand mérite de justifier à la fois 1<sup>o</sup> les déclarations de Sidoine concernant l’intérêt qu’il prend à l’œuvre grecque ainsi qu’à son héros, lui le dernier de l’antiquité classique et l’ultime maillon d’une longue liste d’écrivains fascinés par la figure littéraire du sage de Tyane (Dzielska, pp. 153-184, retrace cette réception gréco-romaine d’Hiéroclès jusqu’à Nicomaque, tâche reprise par Jones, ‘Apollonius of Tyana in Late Antiquity’, pp. 49-60 ; études tranchantes d’Horsfall, ‘Apuleius, Apollonius of Tyana, Bibliomancy’, in G. Bonamente et G. Paci (edd.), *Historiae Augustae Colloquium Maceratense. Atti dei convegni sulla Historia Augusta III*, Bari, Edipuglia, 1995, pp. 171-173, et Paschoud, *Histoire Auguste*, V 1, pp. 140-141, avec G. A. Cecconi, *Commento storico al libro II dell’Epistolario di Q. Aurelio Simmaco*, Pisa, Istituti Editoriali e Poligrafici Internazionali, 2002, p. 74 note 130 pour une plus ample bibliographie ; sur le mélange de fascination et de réprobation qui prédomine chez les Pères à propos d’Apollonios, W. Speyer, ‘Zum Bild des Apollonios von Tyana bei Heiden und Christen’ [1974], en son *Frühes Christentum im antiken Strahlungsfeld. Ausgewählte Aufsätze I*, Tübingen, Mohr Siebeck, 1989, pp. 182-192, reste sans rival, cf. depuis lors, e.g., Adkin, ‘Apollonius of Tyana in Jerome’, pp. 70-71, et Ratti, ‘Jeu de l’allusion dans l’*Histoire Auguste* ou vide de l’interprétation ? A propos de David Rohrbacher, *The Play of Allusion in the Historia Augusta*’, *Antiquité Tardive* 24, 2016, pp. 508-509) ; 2<sup>o</sup> le membre de phrase faisant intervenir en une très brève prosopopée le livre de Valerianus : *celeriter eiecit*, à la troisième personne du singulier, au lieu d’une première personne, *eieci*, ce qui est fort singulier même sous le calame d’un styliste aussi boursoufflé (la version si célébrée d’Anderson en prend fort à son aise avec le latin : ‘I hurriedly flung the work into a haphazard copy, making a wild, precipitate, barbarian transcription’ suppose *eieci* ; parue posthume, *a camel is a horse designed by a committee...*) ; 3<sup>o</sup> les cendres rhétoriques dont Sidoine se couvre la tête au moment de concrétiser la commande que lui a passée son ami. Il devait être pour le moins ardu d’atténuer, dans du latin démarqué de celui de Nicomaque, l’arétologie clinquante et spectaculaire de thaumaturge païen dont Philostrate, en dépit de ses déclarations d’intention citées *supra* (n. 35), ne s’était pas privé de décorer Apollonios, ni de tirer vers davantage de sobriété chrétienne la palette riche et bariolée avec laquelle le sophiste badigeonne le merveilleux du Christ de Tyane. En bref, comme en Libanios, *Ep.* 1036. 2, Sidoine a vraiment dû suer sang et eau s’il s’est assigné pour tâche de lisser la traduction nicomachienne de manière à décontextualiser l’œuvre grecque pour la tirer vers les mentalités, la théologie, l’anthropologie chrétiennes des années 470. Il y avait là amplement de quoi plaider avec emphase, en sa lettre d’accompagnement, les circonstances atténuantes tant pour le contenu d’un travail qui, par divers côtés, devait tendre vers le remake doxique, que pour le style latin lui-même, et attirer l’attention sur la singularité propre à cette tâche (ce qu’*opicus* ferait trop obscurément et mal). Qu’on l’accepte ou non, l’hypothèse de Goulet méritait absolument une mention dans le chapitre de Cameron et le commentaire des deux Belges.

<sup>96</sup> En matière de vigueur conceptuelle et de netteté de l’expression, le parallèle de la phrase citée *supra* (n. 40) du prologue hiéronymien à la *Chronique* est accablant pour Sidoine intellectuel comme prosateur. Comme il n’écrit pas toujours de cette manière opaque à plaisir, y compris en VIII 3, cf. IX, 16. 2 (*supra*, n. 21), croyons qu’avec son entame si intrigante *Apollonii... translatio* il entendait euphémiser en un endroit rhétoriquement sensible la nature réelle de ses opérations textuelles sur l’œuvre de Philostrate pour d’autres raisons que la simple *urbanitas* chrétienne (difficulté de la tâche ? manque de confiance dans sa capacité à bien marcher sur les brisées du maître érudit que fut Nicomaque, surtout comme le reconstruit Ratti ? répugnance à lever le voile sur son propre atelier d’écrivain ?) ; mais Sidoine s’est surchargé, et par sa préciosité, son péché mignon de la redondance, sa délectation à apparier les épithètes, il débouche au final sur du quasi-galimatias qu’on plaindrait presque Leo d’avoir dû déchiffrer si ce dernier, par sa demande expresse de l’ouvrage (VIII, 3. 4 *historiam flagitatam tunc recognoscetis opportune competenterque*), n’avait pas influé en amont sur son contenu et sa nature.

<sup>97</sup> « If an author, for instance, must refer frequently to a particular person, thing, or idea in his work, he will avoid using the same word every time, using synonyms or synonymous expressions instead. This is a feature of Latin literature of all periods », rappelle M. Roberts, *The Jeweled Style. Poetry and Poetics in Late Antiquity*, Ithaca/Londres, Cornell University Press, 1989, p. 45. Cf. Isidore de Séville, *De differentiis*, I, préface, ML 83 chapitre 9, *plerique ueterum sermonum differentias distinguere studuerunt subtilius inter uerba et uerba aliquid indagantes. Poetae autem gentiles necessitate metrica confunderunt sermonem proprietate. Sicque ex his consuetudo*

le phrasé imprécis, contourné et allusif dont se ressent l'incipit de la lettre à Leo ne s'exposait pas seulement à n'être guère entendu en dehors du destinataire (car il était bien sûr au fait de tout !), voilant la physionomie de ce dont Sidoine accuse exactement d'être son travail pour Leo (ou l'exemplaire de Victorianus qu'il a récrit à l'intention de son correspondant) ; son opacité toute en fausses fenêtres prêtait le flanc à des imperfections de tradition. C'est ainsi que la prosopopée particulièrement artificielle du livre *in fieri* a doublement souffert : au début, où le verbe à la troisième personne fut changé, contre la grammaire, pour quelque chose de plus direct et frappant, puis vers son terme, lorsque la dernière des trois épithètes qualifiant *translatio* devint l'alambiqué *opica* par accident paléographique survenu sur un mot moins affriolant mais plus adapté à son microcontexte. Le maintien d'*eiecit* et *opica* par tous les éditeurs, traducteurs et exégètes de VIII, 3. 1 constitue un cas d'école de *Korruptelenkult* : dans le cas de la forme verbale, l'acquiescement envers les manuscrits de Lütjohann et Mohr, qui ne pouvaient offrir ni version allemande ni notes, protocole éditorial des *Monumenta Germaniae Historia* et de la collection Teubner oblige, se comprend, mais pas celui des bilingues Anderson (Loeb) et Loyen (CUF) ; pour l'épithète, la conscience qu'aurait eu Sidoine de son incapacité à bien reproduire le texte couché dans un grec redoutable de la *Vie d'Apollonios de Tyane*, en remplissant tout le début de sa lettre de précisions sur les tribulations ayant présidé à son labeur, par le truchement desquelles il remercie aussi et surtout Leo de l'avoir fait élargir, a eu vraiment bon dos. Espérons avoir contribué à rétablir ce passage dans son épaisseur ; si ce n'est pas le cas, il y a quelque importance à remémorer historiens et latinistes du sémantisme toujours contentieux du verbe *exscribere* dans l'incipit de la lettre à Leo, et à attirer l'attention sur les hypothèques, lexicographiques, littéraires, stylistiques, qui obèrent les gloses anglaises reçues d'*opica*<sup>98</sup>. « À ceux qui nous reprocheraient de nous être souvent contenté de conjectures ou de conclusions négatives, nous avouons préférer l'hypothèse aux affirmations rassérénantes mais arbitraires » écrivait M. Roger en son méritoire *L'enseignement des lettres classiques d'Ausone à Alcuin*, Paris, Picard, 1905, p. VIII. Les questions de constitution textuelle sur ce passage dont l'absolu consensus des éditions modernes laisse présumer l'impeccable transmission, ont été si négligées, parce que, comme trop souvent, on ne déclare acquis un *status quaestionis* convaincant que par crainte de faire moins bien, en ouvrant le dossier soi-même, que les spécialistes en renom<sup>99</sup>, qu'il ne me semble pas m'être imprudemment avancé à découvert en offrant deux différents remèdes pour cet *opicus* aussi flashy qu'élusif<sup>100</sup>.

---

*obtinuit pleraque ab auctoribus indifferenter accipi, quae quidem quamuis similia uideantur quadam tamen propria inter se origine distinguuntur*, avec M. L. Uhlfelder, *De proprietate sermonum vel rerum. A Study and Critical Edition of a Set of Verbal Distinctions*, Rome, American Academy in Rome, 1954, p. 3, et pour le latin classique e.g. A. E. Housman à Manilius, V 634 (*M. Manilii Astronomicon liber quintus. Edidit et enarrauit*, Londres, Richards, 1930 et réimpr., pp. 79-80). *Silent* Cameron, Van Hoof & Van Nuffelen.

<sup>98</sup> Particulièrement néfastes pour qui les appliquerait au carré sur des formulations équivoques et vagues comme celles de Sidoine au début de la lettre à Léo, sont les raccourcis énergiques de Biville (*supra*, n. 54) et Pricoco ('Studi', p. 94) sur ce que c'était linguistiquement et culturellement que d'être un *opicus*, du reste à date trop reculée par rapport à celle de notre évêque pour ne pas susciter le doute sur leur pertinence chez ce dernier : Cicéron (Biville), Juvénal (Pricoco). Les conditions idéologiques et le climat mental qui prévalaient du temps du latin d'or ou d'argent n'étaient plus de mise après la chute de l'Empire, en Gaule wisigothique ; à preuve, la forme sidonienne d'*urbanitas* qua mode chrétien et mondain de la charité, n'a pas d'équivalent aux périodes précédentes, même dans les florissants cénacles intellectuels et mondains chrétiens du IV<sup>e</sup> siècle. Une bonne note de commentaire *minor* comme celle des Watson à Juvénal VI 455 est du reste presque aussi nuisible, par pellucidité simplificatrice, que les discussions synthétiques des commentaires de type *maior* (Mayor, Courtney) en ce que ces dernières peuvent désinformer de bonne foi. C'est P. Lejay qui a trouvé la formule adéquate : « le plus souvent, il n'eût pas suffi de renvoyer à des manuels ou à des dictionnaires. Il faut encore adapter les connaissances générales qu'on y puise au détail précis du texte, et parfois l'écart est assez grand pour demander un effort » (*Œuvres d'Horace – Texte latin avec un commentaire critique et explicatif, des introductions et des tables. Satires*, Paris, Hachette, 1911, p. III) ; c'est ce qu'on a tenté de faire ici.

<sup>99</sup> La philologie camerounienne passe pour irréprochable, cf., assez naïvement, Testa, 'Alan Cameron and the Symmachi', pp. 8-9 « (...) we have the impression of the pleasure Cameron took in reading and translating Latin and Greek literary texts and how clever he was in doing that, having been a brilliant student in London at St Paul's School. Having won a scholarship to New College, Oxford in 1956, thanks to his Greek and Latin, he proceeded to win three major and highly competitive university prizes in those languages ». On le prend pourtant en flagrant délit d'ignorance (*supra*, n. 27 [le *status quaestionis* sur le grec sidonien], n. 31-32 [l'*urbanitas* dans le cercle de Sidoine], etc). Disons donc plutôt qu'il était le meilleur latiniste et helléniste parmi les historiens anglophones de l'Antiquité tardive de sa génération ; byzantiniste de grande classe et remarquable historien de la *Textüberlieferung* (*The Greek Anthology from Meleager to Planudes*, Oxford, 1993), ses faiblesses comme interprète éclatent dans *Callimachus and His Critics*. Outre la recherche à tout prix de la nouveauté, quitte à fausser le *status quaestionis* pour prodiguer ses subtilités téméraires (e.g., D. Donnet, *Antiquité Classique* 66, 1997, pp. 404-405), les experts en poésie alexandrine s'offusquèrent justement de l'y voir traiter des textes allusifs sur un ton impatient ou décisionnaire, selon des méthodes cavalières et avec toutes les ressources polémiques d'un esprit friand d'arguments *ad hominem*.

<sup>100</sup> « Courtney also observes that sometimes I do not "settle on one conjecture but offers a medley from which to choose". One (I believe) must acknowledge that choice between equally possible emendations is sometimes difficult, if not impossible, and that alternatives may be looked for and mentioned » (G. Liberman, 'Edward Courtney's Review of my Edition and Critical Commentary on Statius, *Silvae*: a Short Reply', *Exemplaria Classica* 17, 2013, p. 534). Telle était déjà la pratique d'Heinsius : R. Tarrant, *Texts, Editors, and Readers. Methods and Problems in Latin Textual Criticism*, Cambridge University Press, 2016, pp. 46-47. Ces

Libre à d'autres, si le cœur leur en dit, de bâtir leurs théories en incorporant mon apport, ou de faire progresser notre compréhension en réduisant celui-ci à ce qui leur paraîtra une juste mesure. Et s'il n'en demeure rien, au moins le dossier aura-t-il peu ou prou été repris à fond au titre de contre-épreuve de la lecture dominante et une traduction meilleure, plus serrée, critique et ajustée que celles d'Anderson-Cameron, Van Hoof & Van Nuffelen abstraction faite des aménagements au texte latin qu'elle incorpore, en sera-t-elle ressortie. *Satan must cast out Satan* ; sur un témoignage aussi clairement abscons, malgré la persistance de la plupart des exégètes à esquiver ce fait – plus particulièrement ceux persuadés de détenir la clé explicative par excellence du morceau –, qui par surcroît obéit à une socialité mondaine propre à la chrétienté gauloise du V<sup>e</sup> siècle finissant tout à fait singulière,

précédents m'enlèvent tout scrupule à ne pas fixer mon choix sur l'une ou l'autre de mes émendations pour laisser *in fine* le lecteur libre de sa préférence ; car leurs mérites respectifs me semblent s'équivaloir. *Aethiopica* est plus recherché, poétique et d'un registre élevé, il repose sur des fautes toutes simples, manifeste une grande force comme qualificatif final de *translatio* après deux épithètes négatives, et convient à toutes les lectures du labeur scribal abattu par Sidoine à la demande de Leo en VIII, 3. 1 de par sa neutralité bibliologique. Le cicéronien *opinabilis* est prosaïque et requiert un processus de corruption autrement lourd et complexe ; j'ai déjà signalé que ce beau mot classique et sonore apparaît dans une partie de la tradition manuscrite d'Augustin, *De musica*, VI, 11. 32, que les Mauristes stabilisent sous la forme *haec igitur memoria quaecumque de motibus animi tenet, qui aduersus passionem corporis acti sunt, phantasiae Graece uocantur, nec inuenio, quid eas Latine malim uocare. Quas pro cognitibus habere atque pro perceptis opinabilis uita est, constituta in ipso erroris introitu* (« tenir celles-ci [= les *phantasiae*] pour choses perçues et pour choses connues est (vivre) une vie de conjectures, située au seuil même de l'erreur » ~ « and the life of opinion consists in having them instead of things known and things perceived, and such a life is at the very entrance of error » R. C. Taliaferro in (coll.), *Saint Augustine, The Immortality of the Soul – The Magnitude of the Soul – On Music – The Advantage of Believing – On Faith in Things Unseen*, Washington, Catholic University of America Press, 1947, p. 357) ; le premier éditeur critique moderne émende en *pro certis opinionationis est constitutae*, modifiant drastiquement le sens de la phrase (« les [*phantasiae*] considérer pour choses connues et certaines, cela est propre à un acte de l'opinion qui menace de faire tomber dans l'erreur même » ~ « tenerlas por cosas conocidas y por cosas ciertas es propio de un acto de opinión establecido en la misma entrada del extravío » J. Luque Moreno et A. López Eisman, *San Agustín, Sobre la musica, seis libros. Introducción, traducción y notas*, Madrid, Gredos, 2007, pp. 392-393). Ce texte conjectural de Jacobsson exige de poser que les copistes auront renchéri sur la notion augustinienne de l'erreur qu'incarne l'existence attachée aux choses matérielles par opposition à la vie spirituelle menée par le chrétien, en secrétant cet *opinabilis uita* dont la forme belle et bien frappée est digne de l'évêque d'Hippone ; au plan paléographique, le processus de corruption n'est que partiellement explicable : si *pro certis opinionationis* se prêtait assez à devenir *pro perceptis opinabilis* (quoique l'inverse serait plus aisé), on ne sait d'où *uita* et ses variantes *uia* et *uisa* ont pu infecter la tradition entière. C'est d'autant plus ennuyeux que la présence de la vie perverse régie par les chimères remplissant l'âme humaine quand elle est tournée vers les choses de ce monde serait toute naturelle, pas seulement 'naturally admissible' (Jacobsson, *Aurelius Augustinus, De musica liber VI*, p. LXXIX), vu l'état de la pensée augustinienne en ce point de sa carrière (D. C. Alexander, *Augustine's Early Theology of the Church. Emergence and Implications, 386-391*, New York etc, P. Lang, 2008, pp. 253-256, avant tout 254) et en vertu du parallèle de Plotin, *Ennéades*, III 6 [26], 5. 2-13 ἡ ἐπειδὴ καὶ τὸ εἰς αὐτὴν ἐπὶ τοῦ λεγομένου παθητικοῦ οἷον φάντασμα τὸ ἐφεξῆς πάθημα ποιεῖ, τὴν ταραχὴν, καὶ συνέζευκται τῇ ταραχῇ ἢ τοῦ προσδοκώμενου κακοῦ εἰκῶν, πάθος τὸ τοιοῦτον λεγόμενον ἤξει τοῦ λόγου ὅλως ἀφαιρεῖν καὶ μὴ ἔαν ἐγγίνεσθαι ὡς γιγνομένου μὲν οὐπω τῆς ψυχῆς ἐχούσης εὖ, μὴ γιγνομένου δὲ 'ἀπαθῶς' ἰσχύουσης τοῦ αἰτίου τοῦ πάθους τοῦ περὶ αὐτὴν ὄραματος οὐκέτι ἐγγιγνομένου, οἷον εἴ τις τὰς τῶν ὄνειράτων φαντασίας ἀναρεῖν ἐθέλων ἐν ἐγγιγρόσει τὴν ψυχὴν τὴν φανταζομένην ποιοῖ, εἰ [coni. Henry-Schwyzzer, *editio minor*, I, p. 313 : ποιοῖ, ἢ εἰ ceteri codices, Henry-Schwyzzer *ed. maior*, I, p. 342] τὰ πάθη λέγει πεποιηκέναι, τὰ ἔξωθεν οἷον ὄραματα παθήματα λέγων τῆς ψυχῆς εἶναι, que l'on prendra avec P. Kalligas, *The Enneads of Plotinus. A Commentary, Volume One*, Princeton, Princeton University Press, 2014, p. 550. Excepté l'avantage plus que douteux qu'il y a à substituer au rare *opinabilis* un substantif courant chez Augustin qui par surcroît se rencontre prédiqué d'*error* dans au moins un passage, lequel au demeurant ne ressemble que de très loin au nôtre (*Aurelius Augustinus, De musica liber VI*, p. LXXX et note 181 : *De Genesi ad literam*, XI, 32. 61 *tunc enim et falsa sunt, quando per opinionationis errorem alia pro aliis putantur*), la conjecture de Jacobsson procure en vérité un texte pontifiant et plat où le fait de tenir les φαντασῖαι pour une *opinatio certis* 'amène, établit, érige, constitue, positionne' ce processus intellectif aux confins de l'*error*, soit de la phraséologie contournée voire arbitraire (*constituere in erroris introitu* appliqué à un acte de l'intellect plutôt qu'à quelque chose de fondateur ou de durable comme un type d'existence, est forcé ; *opinatio uana* pour *opinionationis* offert par le 'dissertation reférée' de Jacobsson Anders Piltz ne renverse pas l'objection et illustre la gratuité de tout cet argument, puisqu'il modifie le substantif ; son mérite tient à une syntaxe plus régulière et à une explicabilité un peu meilleure des leçons transmises, avec la corruption de tout ou partie de *uana* en *uita* / *uisa* / *uia*) dont la version espagnole se tire par le décalque littéral 'un acto de opinión establecido en la misma entrada del extravío' au lieu d'essayer de l'approprier au contexte comme j'ai tâché de le faire en traduisant. Au total, l'adhésion nuancée au texte de Jacobsson marquée par Holte (« very intelligent reading, well-founded in Augustinian terminology and thought (but notice that he has to give the following participle genitive form) ») manifeste une excessive mansuétude ; comme F. Hentschel en sa bilingue (*Aurelius Augustinus De musica, Buch I und VI. Vom ästhetischen Urteil zur metaphysischen Erkenntnis*, Hambourg, F. Meiner, 2002, p. 130), et contre le critère de Jacobsson pour trouver 'a good starting-point for choosing a reading in a confused tradition' (*Aurelius Augustinus, De musica liber VI*, p. LXXX), je maintiens la *uulgata lectio* et retouche aussi bien son édition commentée partielle que son volume 102 du CSEL (*Augustinus De Musica. Edited by M. J., Introduction by M. J. and Lukas J. Dorfbauer*, Berlin/Boston, de Gruyter, 2017, p. 216). Quoi qu'il en soit, en Sidoine, VIII, 3. 1 mon *opinabilis* compris en tant qu' 'individuel' donne un climax non moins satisfaisant qu'*Aethiopica* à la triade d'épithètes qui culmine avec la corruptèle *opica* tout en possédant un double registre, négatif en apparence mais susceptible d'être aussi entendu *in bonam partem*, qui est le bienvenu en ce qu'il met l'accent sur la personnalité du livre confectionné par Sidoine. Par ailleurs, cette dualité sémantique convient non moins bien aux trois lectures bibliologiques de ce passage, avec ceci de mieux qu'elle appuie surtout celle que je crois préférable, la thèse de Mommsen : une traduction, seconde ou non, relève par excellence des opinions et de la personnalité de son auteur, et de l'individualité de la sienne *ex hypothesi* Sidoine s'excuse par avance en tête de la lettre à Léo.

et qui relève enfin d'une esthétique des plus personnelle de la part de son auteur, une ample et patiente étude de philologue nourrie par la familiarisation préalable avec Sidoine détenait a priori de moins mauvaises chances d'avoisiner une solution point trop forcée que des discussions sommaires, ou trop pressées de conclure, menées par des historiens qui, se croyant en possession d'une panacée herméneutique, occupent derechef une position de surplomb par rapport à l'original, à l'éventuel réseau intertextuel qu'il tisse avec d'autres parties de l'œuvre de l'auteur, et à sa réception savante moderne. La recherche conduite à vaste échelle sur quelques lignes de grec ou de latin vraiment difficiles n'ouvre pas forcément grand la porte à la pesanteur, au pointillisme, à l'arrogante cuistrerie propre à cette micrologie dont trop d'Anglais ou d'Américains gratifient l'érudition germanique en brandissant avec condescendance ce qu'ils appellent la 'law of diminishing returns'. C'est quelquefois l'inverse qui se produit suite à certains travaux de la science continentale, grâce auxquels a soufflé une grande bouffée d'air frais dans l'atmosphère statique et surchauffée de ce qui menaçait de devenir une sacristie anglophone pour historiographes croyants. Il suffira de mentionner la reconnaissance, de plus en plus répandue désormais hors des productions en langue anglaise, d'une tonalité antichrétienne, voire d'un subtexte païen militant, dans l'*Histoire Auguste* ou l'assignation au *Scriptor Historiae Augustae* d'une individualité d'auteur débordant assez largement les labels symiens de 'genial impostor' et 'rogue grammaticus alert for oddities of fact or language' au-delà desquels il advient rarement que s'aventurent Cameron, Barnes, den Hengst ainsi que leurs épigones.

Le motif du surplomb exégétique conduit droit à la dimension polémique sous-jacente à la réception savante du passage. Nul n'ignore qu'un conflit silencieux opposa *The Last Pagans of Rome* au Labriolle de *La réaction païenne*<sup>101</sup> ; on sait moins, en revanche, qu'il déborde d'une querelle de fond entre une approche globalisante des problèmes jaugés d'après la pondération historique de l'idéologie du temps et un relativisme enraciné dans le minimalisme documentaire. Cameron a si bien convaincu le monde anglophone que son approche a minima tranche toutes difficultés que ceux qui restent sceptiques sont assignés par l'un de ses suiveurs à la mauvaise foi ou la  $\mu\alpha\upsilon\upsilon\alpha$  : « the effectiveness of Cameron's arguments seems to me proven by the total refusal of Ratti 2012a, 179-187, and 2016a, 179-188 to engage with them in chapters ostensibly devoted to doing so » ~ « e.g. Nardelli 2016, arguing with a deranged subtlety for minute knowledge of the Septuagint on the part of the *scriptor Historiae Augustae* » (Kulikowski, 'The *Historia Augusta*', pp. 24 note 8, 35 note 64). Un tel procédé ne grandit pas son auteur, surtout de la part d'un historien de la toute fin de l'Antiquité qui jusqu'à présent ne s'est illustré par aucune contribution personnelle sur l'*Histoire Auguste* tout en poussant la légèreté jusqu'à avoir co-écrit une somme sur les fastes, annales et chroniques occidentales où sont considérées des données mésopotamiennes et égyptiennes sans prendre la peine de s'initier à ces civilisations<sup>102</sup>. Il est par trop facile de tourner des sarcasmes

<sup>101</sup> Ratti, *Antiquus error*, pp. 80-83. Labriolle a été prolongé par l'étude de l'antichristianisme chez Plinie le Jeune, Galien, Celse, Porphyre et l'empereur Julien de R. L. Wilken (*The Christians as the Romans Saw Them*, New Haven/Londres, Yale University Press, 1984, 2003<sup>2</sup>) et celle de l'irrationalité revêtue par le christianisme aux yeux rationalistes des auteurs impériaux de F. Ruggiero (*La follia dei Cristiani. La reazione pagana al cristianesimo nei secoli I-V*, Milan, Il Saggiatore, 1992) ; *The Last Pagans of Rome* les ignore, et maltraite tous azimuts Ratti, Paschoud, Bleckmann (qui lui a rivé son clou sur Zonaras : 'Last Pagans, Source Criticism and Historiography of Late Antiquity', *Millennium* 12, 2015, pp. 103-115). Malgré Testa et Kulikowski, la partialité de ce livre est incontestable aussitôt qu'il s'y agit de la *Quellenforschung* animée par ces auteurs (Van Hoof & Van Nuffelen, p. 41 note 30) ; l'examen que j'ai entrepris d'une large sélection de ses thèses, qui soupèse systématiquement tous les arguments avancés à l'appui, en contrôlant l'exactitude tant des citations primaires, pour s'assurer de la teneur du texte grec ou latin mentionné / cité / allégué par Cameron ainsi que de la justesse de la traduction ou des gloses fournies, quand elles le sont (on sait combien il est aisé de faire dire ce dont on a besoin à des extraits coupés trop court), que de la littérature savante produite, y constate un laisser-aller déjà relevé pour divers détails, pas toujours menus ni sans conséquence, par G. Kelly (*Classical Review* 65, 2015, p. 233), qui ne s'explique pas seulement par la longue durée de sa gestation et par sa longueur. 'Occasional slips come with the territory', remarquait D. R. Shackleton Bailey en démolissant un compte rendu assassin d'une sienne édition Loeb ('On Editing the *Silvae*: A Response', *Harvard Studies in Classical Philology* 102, 2004, p. 459) ; ceux de Cameron, *Last Pagans*, relèvent davantage de l'exercice impénitent d'un animus historiographique et philologique adossé à ce qui ressemble fort à du dédain de virtuose pour tout exercice d'*argumentatio in utramque partem* comme pour l'humble contrôle des données.

<sup>102</sup> Burgess et Kulikowski, *Mosaics of Time. The Latin Chronicle Traditions from the First Century BC to the Sixth Century AD*, I *A Historical Introduction*, Turnhout, Brepols, 2013, pp. 63-67 (Égypte) et 67-80, 297-300 (Mésopotamie). Ce pot-pourri exploite sur un pied d'égalité les excellentes *Assyrian and Babylonian Chronicles* de Grayson, la version américaine des *Chroniques mésopotamiennes* de Glassner (philologiquement plutôt moins fiables) et la collection complètement obsolète des *Ancient Near Eastern Texts Relating to the Old Testament* de Pritchard (*ANET*<sup>3</sup>), tout en omettant l'entier corpus des annales royales assyriennes préservées par les inscriptions publiées dans les séries des *RIMA* (épigraphie médio-assyrienne) et *RINAP* (épigraphie néo-assyrienne). La situation est encore moins favorable du côté de l'égyptologie, où pour les textes chronographiques les ressources fiables accessibles au non-spécialiste sont rares, si bien que Burgess-Kulikowski citent indifféremment l'anthologie périmée de Breasted et la synthèse du pur bibliiste Van Seters. Les signes d'une compilation superficielle fondée sur de trop rares sources intermédiaires, ce qui va fort au-delà de la *plain man's approach* revendiquée par les deux auteurs, abondent enfin en ces pages des *Mosaics of Times* (e.g. ignorance des encyclopédies spécialisées type

justifiés à l'encontre d'un ἐπαχθής s'érigeant si hautement censeur. Quant à l'imputation d'idolâtrie, à l'en croire caractéristique de disciples mus par une reconnaissance académique sclérosée, qu'il soulève contre l'un de ces auteurs pour nous avoir rappelé que la documentation ultérieure donne raison à Carcopino sur un point précis, elle déborde d'outrecuidance<sup>103</sup>, émanant d'un chercheur qui englobe Cameron dans la révérence qu'il a pour son *Doktorvater* et soutien dans la carrière débutante. Wilamowitz coupait court à cette sentimentalité, en disant qu'en tant que philologues classiques nous ne sommes pas là pour perpétuer notre propre mémoire, mais celle des grands auteurs, « denn wir sind dazu da, das Gedächtnis der großen Dichter lebendig zu erhalten, nicht das unserer Kollegen noch das eigene » (*Einleitung in die griechische Tragödie*<sup>4</sup>, Berlin, Akademie-Verlag, 1959, p. 248). L'envoi biographique qui clôt l'article de Kulikowski démontre crûment que la vénération envers son maître et l'admiration sans borne qu'il professe pour l'auteur des *Last Pagans* découlent l'une de l'autre<sup>104</sup> ; le lecteur au fait des usages académiques américains, surtout s'il a expérimenté en personne lors de congrès ou d'échanges de courriels l'anglocentrisme linguistique et l'exclusivisme culturel des grands mandarins de l'Ivy League, ne saurait être dupe du procédé par lequel Kulikowski met hors de pair ceux qu'il admire tout en laissant clairement entendre que cette adulation, loin d'être flatterie de cour, tient du discernement de la simple grandeur savante<sup>105</sup>. Il lui est tactiquement avantageux, pour marquer le point, de peindre sous les couleurs d'une pseudo guérilla d'arrière-garde le combat idéologique autour de positions radicales mené par ceux des Européens qui refusent de valider à la hussarde tout changement majeur non assorti de preuves absolument imparables, plutôt que de laisser apercevoir l'envers de la trop belle toile de Pénélope post-postmoderne et minimaliste<sup>106</sup>, comme nous l'avons vue se tisser autour du témoignage sidonien sur les destinées latines tardives de la *Vie d'Apollonios de Tyane*. Les nuances qui distinguent les provocations *ad hominem* de Cameron d'avec la cautèle pratiquée par Van Hoof & Van Nuffelen ne changent rien au fond du constat ; des prémisses identiques produisent les mêmes résultats arrimés à un appareil technique dont l'apparence de solidité résulte d'une mise en forme calculée pour impressionner. Cameron et Kulikowski polémiquent en creux sur la meilleure manière d'écrire l'histoire<sup>107</sup> en

---

*RLA*). Par contraste avec la virtuosité évidente partout ailleurs dans le livre, ces pages simplistes choquent ; n'avoir pas songé à les faire réviser par des experts de la *Geschichtsschreibung* en Mésopotamie ou en Égypte est malheureux, à supposer que cela n'en dit pas long sur une certaine prétention, distincte d'un orgueil intellectuel on ne peut plus naturel lorsqu'on s'attaque à un sujet aussi technique et rébarbatif avec un degré de réussite élevé, de la part des deux auteurs. *Le non omnia possumus omnes* n'est pas une excuse probante.

<sup>103</sup> G. Kelly évoque l'article en question de Ratti avec l'impartialité qui convient, non sans y mettre une pointe de malice souriante qui repose du *fire and brimstone* propre à Kulikowski ('Rutilius Namatianus, Melania the Younger, and the Monks of Capraria', in Harris et Chen (edd.), *Late Antique Studies in Memory of Alan Cameron*, p. 67 note 8, vs. Kulikowski, p. 28 note 8, début). Cf. *infra*, n. 105.

<sup>104</sup> « I continue to regret that I did not know Alan Cameron very well, but his work has been a constant presence in my scholarly life since the start. We students of T. D. Barnes swiftly learned to read everything by any scholar for whom Tim showed even passing approbation, and the esteem in which he held Alan's work was far more than passing. I therefore started with *Porphyrus* and *Circus Factions*, worked back to Claudian and the great *JRS* articles of the 1960s, and then from *Barbarians and Politics* have read everything new as it appeared. It goes without saying that my own work on the late Roman aristocracy (especially Kulikowski 2017a) would have been impossible without Alan's work on the consular diptychs, the career of Basilus, and the rules of senatorial polyonymy » (p. 41).

<sup>105</sup> « Rather than address serious critiques, Ratti and others (e.g., Nardelli 2016) respond to any and all criticism of the Flavianus thesis either by citing an alleged "Anglo-Saxon" inability to read "austere" work in French, German, or Italian or by attributing skepticism to undue deference to doxa and authority. These savants seem, rather touchingly, not to realize that in the Anglophone academy (in its distinct American, Canadian, British and Antipodean variants) one is not obliged to pay constant, unquestioning homage to the Lehre of one's teacher or academic patron » (Kulikowski, p. 28 note 8 milieu). Sa propre pratique à l'égard de Cameron apportant un démenti à ce rappel (en soi plutôt juste) sur les usages des universités de langue anglaise, la seconde phrase est savoureuse au plus haut point.

<sup>106</sup> Comme l'a fait Paschoud, 'On a Recent Book by Alan Cameron' (pour emprunter les termes de la dialectique de Kulikowski, la force de ce review-article me paraît démontrée par l'acharnement avec lequel les partisans de Cameron évitent de le mentionner). Le présent mémoire veut de la sorte en être le δεύτερος πλοῦς à propos de l'une des thèses cameroniennes les plus largement considérées comme acquises depuis *The Last Pagans of Rome* et dont il y a à craindre que la collection des fragments de l'historiographie romaine tardive confectionnée par Van Hoof & Van Nuffelen ne l'impose *ne varietur*. Mon travail prétend d'autant plus à cela que l'article de Paschoud conteste vivement la position adoptée par Cameron sur la *Vita* sans toutefois lui opposer le type d'argumentaire de nature à la renverser (et en commettant au moins une bourde philologique d'importance). Il ne lui a été fait aucun emprunt ici car il n'a en rien influencé ma réflexion, née d'une confrontation avec le texte sidonien (appuyée sur la relecture de l'ensemble de son corpus en prose) et de la prise en charge de la quasi-totalité de la littérature secondaire suscitée par la réception de la *Vita* de Philostrate par Nicomache.

<sup>107</sup> À l'appui d'une mauvaise cause, puisque ses déchiffrements du minoen et de l'éteoécrotois se sont avérés de cuisants fiascos, le grand sémitisant C. H. Gordon écrivait que « the available material determines what methods can and cannot be employed » ~ « the material dictates the method » avant de conclure « while it is necessary to work methodically, it is superfluous to discuss methodology at every turn. Like virtue, it should be practised, but not necessarily talked about » (*Journal of the Royal Asiatic Society* 1975, pp. 148, 149). Il a raison sur toute la ligne pour ce qui regarde le sujet de la présente enquête : il n'existe de cas testimoniaux que d'espèce ; les biais de chaque *testis unius* doivent être établis avec soin, la personnalité de l'auteur circonscrite et ensuite admise comme facteur de pondération de son témoignage, sa langue aussi exactement caractérisée que faire se peut ; tout cela implique de devenir peu ou prou spécialiste de

procédant à la réinterprétation des sources antiques en fonction non pas des toutes dernières connaissances sur les auteurs en question, leur temps, leurs biais, mais d'une application rabot de la critique philologique, prétexte à la *tabula rasa* de nos connaissances. Cela les autorise à supprimer toutes considérations d'ordre théorique ou général sur leur méthode, car ils prouvent, pensent-ils, le mouvement par la marche. Aucune valeur ne s'attache donc à la préemption autoritaire des conclusions à tirer des lignes absconses de Sidoine à Léo que revendiquent les seuls antiquisants qui croient exploiter *sine ira et studio* les documents historiques sous prétexte que, à la différence des exégètes accrédités (experts reconnus du citateur, spécialistes du genre littéraire en question, de la philologie latine ou de *Textkritik*, historiographes de cet âge ou de la classe sociale concernée), ces chercheurs sous-entendent n'avoir nul a priori résultant de leurs recherches antérieures qui pourrait les induire en erreur, ni résultat connexe à défendre, ni égo scientifique à satisfaire, du fait de leurs horizons beaucoup plus larges. Il est fallacieux de laisser accroire qu'ils seraient par suite mieux placés que des Européens non anglophones, bavards Italiens, Français imaginatifs et excessifs, Teutons plus ou moins fâchés avec la critique textuelle, pour user impartialement de la panacée philologique. Celle-ci n'existe pas ; la philologie classique est contextuelle, historique et auxiliaire plutôt que maîtresse. Pour peu qu'on y supplée la vétilleuse érudition secondaire de mise aujourd'hui et qu'on développe l'exposition de chacun de ses temps forts, *La réaction païenne* demeure une source d'inspiration historique plus saine et vivifiante que les *Last Pagans of Rome*, la collection commentée de Van Hoof et Van Nuffelen, l'article de Kulikowski ou la production myope et souvent stridente de Burgess. Au cas où les présentes recherches hâteraient, aussi peu que ce soit, le retour d'une plus solide indépendance de l'historiographie tardo-antique continentale par rapport aux 'méthodes' de cette science anglo-américaine plus en connivence intestine qu'en remise en question vivifiante<sup>108</sup>, nul davantage que moi ne s'en réjouirait. Tant il est vrai que l'obstination de savants américains et désormais belges à dresser leur *Wortphilologie* assertorique contre la judiciaire entendue au sens large ; leur goût de la bibliographie touffue ; et le ton comminatoire, voire acerbe, duquel ils conduisent leurs discussions, camouflent des réalités moins reluisantes : respectivement une confiance excessive dans l'exploitation *stans pede in uno* des outils lexicographiques sans longue digestion des matériaux ; une assez grande désinvolture envers la recherche produite dans d'autres idiomes que l'anglais par-delà ce que permettent de collecter un tri rapide par sondages dans les bases de données et la lecture cursive des résumés de *L'année philologique*<sup>109</sup> ; une méfiance à l'égard des hypothèses de travail jumelée à l'abandon du doute méthodique envers leurs propres façons de raisonner, en faveur d'un minimalisme en réalité conjectural au possible<sup>110</sup> ; enfin certains critères idéologisés du vrai, particulièrement un franc irénisme rétroprojeté, depuis

---

chaque citateur important, surtout lorsque les allégations n'y sont pas présentées dans un latin ou un grec transparent. L'application de la dernière nouveauté méthodologique en vogue ne saurait primer sur cette sorte d'ascèse, ni remplacer des longueurs circonspectes par une rédaction vigoureuse mais compressée restreignant la philologie justificative peu ou prou à ce qui corrobore la cause défendue.

<sup>108</sup> Après l'attaque frontale, laissée sans réponse tant par l'intéressé que par ses épigones, de Paschoud contre la tournure d'esprit et les principaux résultats des *Last Pagans*, et au terme de cette exploration du témoignage de Sidoine sur le traitement de la *Vie d'Apollonios de Tyane* par trois érudits romains des IV<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> siècles, qui a largement tourné autour de la nature, du périmètre et de l'usage cameroniens du prétendu critérium philologique en fait d'historiographie romaine tardive, il n'est pas sans sel de produire l'édit de Kulikowski ('The *Historia Augusta*: Minimalism and the Adequacy of Evidence', p. 32) « as Alan Cameron recognized – alone of all *Historia Augusta* *Forscher* – no cumulation of the possible, the plausible, or even the highly likely can suffice with this text. Only irrefragable proof will do and it must come from the rigorous application of philological and text-critical method ». Avec son article, on en est fort éloigné.

<sup>109</sup> « I do not apologize in the least for requiring comprehension not only of Latin and Greek (...) but of modern European languages, scorning the practice of many Anglophone, and indeed Francophone, authors of citing only their own tonguefellows: not only has no one language a monopoly on truth or utility in its writings, but if a classical scholar were commanded by some tyrant to read scholarly literature in one modern language only, but permitted to choose the language, the best choice might still not be English » (Holford-Strevens, *Aulus Gellius*, pp. IX-X). D'un bout à l'autre de son livre, Cameron ne cite guère les Français, les Allemands, les Italiens que pour les renverser ou les censurer ; les deux Belges montrent plus de politesse dans l'ensemble de leur édition commentée, mais sur le témoignage sidonien ils camouflent par trop le détail de leurs emprunts, essentiellement à la section très solide de Cameron, et apportent fort peu d'eux-mêmes. A fortiori ces trois auteurs sont-ils critiquables lorsqu'ils suppriment toutes les voix savantes discordantes soit parce qu'ils ne veulent pas leur faire caisse de résonance, soit par désintérêt envers des positions qu'ils estiment désormais dépassées.

<sup>110</sup> La lecture de Kulikowski est rendue pénible non seulement par les piques ('reams of nonsense can be consigned to oblivion', etc) et les proclamations grandiloquentes (l'incipit donne le ton : « argument over the date and nature of the *Historia Augusta* is eternal, or so it seems. It has inspired vast displays of erudition, much nonsense, even madness, sometimes all at once », p. 23, cf. plus bas, pp. 23-24 « dominant since the 1990s, the edifice of Flavianic speculation has grown ever more baroque, particularly at the hands of Stéphane Ratti. It has also deformed the Budé editions of Zosimus, some of the fourth-century epitomators, and the *Historia Augusta* itself: the high philological and text-critical standard of many of these volumes is compromised by the fallacious historiographical frame »), ton qui évoque l'ire intéressée de Burgess (*Studies in Eusebian and Post-Eusebian Chronography*, Stuttgart, F. Steiner, 1999, p. 115 note 8), mais aussi par l'abus du raisonnement apodictique. « The core of Bleckmann's thesis is correct: there was a lost fourth-century source that was transmitted via another lost source to the history of John Zonaras, which is now the best witness to its existence. Elements of

le temps présents et la religiosité chrétienne ambiante prévalant aux États-Unis, sur les IV<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècles dont la science européenne ne présente guère d'exemples, certainement par suite de l'agnosticisme religieux beaucoup plus prononcé sur le Vieux Continent<sup>111</sup>, mais probablement aussi en raison d'une moindre implication viscérale des historiens dans leur objet d'études. Cela fait bien du poids à faire porter sur quelques lignes de Sidoine au caractère plus mondain que technique ; considérant néanmoins l'importance ainsi que la remarquable popularité de la *Vie d'Apollonios de Tyane* dans la Rome chrétienne et attendu que la disparition intégrale de l'œuvre de Nicomaque Flavien Senior nous interdit de vérifier l'impact sourcier sur des écrits historiques contemporains ou postérieurs que Bleckmann, Paschoud, Festy et Ratti supposent pour une partie des productions du suicidé du Frigidus, le très énigmatique témoignage de l'évêque sur son avatar du roman de Philostrate les supporte aisément, mieux : il justifie que l'on rompe des lances autour de ses quelques phrases jusqu'à ce qu'émerge une interprétation qui soit également enracinée dans la *Wortphilologie* latine, la *Textkritik*, les usages scripturaires sidoniens et la psychologie propre à l'âge et au milieu socio-culturel de ce testateur. Car, ainsi que le remarquait finement A. Meillet, « apporter du neuf, ce n'est pas appliquer à des faits connus quelque idée générale ayant une apparence d'originalité, c'est interpréter d'une manière exacte et personnelle des faits recueillis de première main » (*Étrennes de linguistique offertes par quelques amis à Émile Benveniste*, Paris, Geuthner, 1928, p. VI).

---

Bleckmann's argument are highly problematical, not least that he identified his fourth-century source as the lost *Annales* of Nicomachus Flavianus. At best incautious, the identification has stuck: most *Flavianforscher* now accept that a complicated, classicizing Latin masterpiece lies behind the whole Byzantine conception of late Roman history. This is patently impossible. We know the kind of Latin source that actually got into the Greek tradition: *brevariaria* like that of Eutropius and *consularia* like those represented by the *Consularia Italica* tradition that was used by Marcellinus comes and in the *Paschal Chronicle*. That last source is, of course, in Greek, and Eutropius was translated into Greek not once but twice. A Latin work on the scale imputed to Flavianus could have had no impact on a Greek historical tradition that wanted nothing more difficult than Eutropius, and even Eutropius in translation » (pp. 36-37) communique une juste idée de son argumentation. Sans entrer dans les détails, relevons ici l'exclusivisme de chacune des étapes ; l'absence de toute part ménagée au hasard ; le refus de faire place à l'arbitraire occasionnel ou à la subjectivité dans les habitudes de travail des auteurs tardo-antiques et byzantins ; le simplisme mécanique des déductions ; et surtout les allures fallacieuses de syllogisme appliquées à une matière en vérité fort protéiforme (les traditions historiographiques qui s'incarnent en Zonaras et sa source directe, *ex hypothesi* Pierre le Patrice, ne veulent pas de source latine difficile, pourtant elles s'accrochent fort bien de l'œuvre historique d'Eunape, malgré le grec terrifiant de ce dernier et son utilisation démontrable du grand œuvre de Nicomaque Flavien ! il est, en outre, singulièrement étriqué de prétendre que les motivations derrière les deux moutures grecques d'Eutrope ont quelque chose à voir avec la facilité du *Breuiarium* plutôt qu'avec les qualités intrinsèques, tonales comme historiographiques, de cet abrégé de Tite-Live sur lesquelles insiste justement E. Fisher, 'Greek Translations of Latin Literature in the Fourth Century A.D.', *Yale Classical Studies* 27, 1982, pp. 189-190). En bref, cette reconstitution d'une *Quellenforschung* soi-disant réaliste éliminant les *Annales* nicomachiennes dont se targue Kulikowski tient d'un exercice logique tout pur dont certaines articulations-clé reposent par surcroît sur une vision terriblement arbitraire, sinon fautive, de la documentation. *Non uidemus manticae quod in tergo est*. Il n'y a pas là de quoi justifier de donner des leçons à autrui en émulant la rugosité propre à Cameron lorsque ce dernier pourfendait Bleckmann, Festy, Paschoud, Ratti et consorts après avoir malmené les spécialistes en poésie hellénistique... Souvenons-nous qu'en son 'Coded Polemic in Ammianus' Book 31 and the Date and Place of its Composition', *Journal of Roman Studies* 102, 2012, pp. 79-102, Kulikowski multipliait les spéculations aventurées, voire provocantes, dont presque aucune n'a trouvé grâce aux yeux du juge de paix en la matière, le *Philological and Historical Commentary on Ammianus Marcellinus XXXI* ; par son minimalisme militant et europhobe d'aujourd'hui peut-être Kulikowski entend-il montrer patte blanche tout en voulant faire oublier sa débordante inventivité historico-philologique de naguère avancée sur le même ton de certitude un peu désinvolte qu'aujourd'hui ?

<sup>111</sup> Il est peu niable que les historiens de l'Antiquité tardive et les classicistes continentaux actuels, de plus en plus volontiers athées ou agnostiques, envisagent les IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles avec nettement moins de mansuétude pour leurs manifestations sporadiques et discontinues mais bien réelles de prosélytisme chrétien et de vandalisme antipaïen (quand même le consensus actuel reste encore à leur minimisation : M. Kahlos, *Religious Dissent in Late Antiquity, 350-450*, Oxford, Oxford University Press, 2020, pp. 57-79, tout particulièrement le *Forschungsbericht* qu'elle déroule p. 57 note 3), ainsi que pour l'ambiance intellectuelle plombée paraissant avoir été alors en vigueur, qu'y mirent les prêtres savants français comme Mandouze et les chercheurs catholiques de l'école de Marrou et qu'y mettent toujours leurs disciples actuels (en particulier quand ils sont auteurs tel S. Morlet d'une véritable apologétique chrétienne), les protestants anglais ainsi que tous les évangéliques américains. Ne parlons pas ici de laïcité, ce corps de doctrine élitif même en France auquel persistent à ne rien entendre les Américains, progressistes comme néo-conservateurs, car il leur est inconcevable que l'on puisse séparer les domaines de la croyance individuelle et de la foi publique inspirant la conduite des affaires. La lecture de l'histoire tardive développée par Peter Brown ou Cameron est de la sorte influencée par l'imprégnation chrétienne ambiante de leur patrie ; cette rétroprojection inconsciente du *status quo* at home entraîne forcément une perte de focus au niveau de l'analyse documentaire. La querelle scientifique occasionnée par la sortie du petit livre, iconoclaste et dépourvu du moindre ménagement pour l'*opinio communis*, de P. Athanassiadi *Vers la pensée unique. La montée de l'intolérance dans l'Antiquité tardive*, Paris, Les Belles Lettres, 2010 (assentiment d'Averil Cameron, 'The Cost of Orthodoxy', *Church History and Religious Culture* 93, 2013, pp. 351-361, avant tout 352 note 42, 359 sqq.) y doit le plus clair de son aigreur ; ainsi s'explique aussi sa stérilité, les protagonistes campant peu ou prou depuis lors sur leurs positions et les offensés refusant de discuter. On lira l'introduction mise par Ratti à ses *Polémiques entre païens et chrétiens*, pp. 11-18, 211-213, et les contributions substantielles du même Ratti, 'Introduction. Une Antiquité tardive libre ? De Herbert Bloch à aujourd'hui', et d'Athanassiadi, 'Antiquité tardive rouge et noire', dans Ratti (ed.), *Une Antiquité tardive noire ou heureuse ? Actes du colloque international de Besançon (12 et 13 novembre 2014)*, Besançon, Institut des sciences et techniques de l'antiquité, 2015, pp. 11-23 et 63-78 respectivement.